

Susan Hubbard



Miss London emménage



Susan Hubbard



Miss London emménage



Table des Matières

[Page de Titre](#)

[Table des Matières](#)

[Page de Copyright](#)

[1](#)

[2](#)

[3](#)

[4](#)

[5](#)

[6](#)

[7](#)

[8](#)

[9](#)

[10](#)

[11](#)

[12](#)

[13](#)

[14](#)

[15](#)

[Épilogue](#)

[DANS LA MÊME COLLECTION par ordre alphabétique d'auteur](#)

© 2005, Blue Garage Co.
978-2-280-21563-3

DU MÊME AUTEUR
DANS LA COLLECTION RED DRESS INK
Petites confidences entre amies (n° 24)

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© 2006, 2010, Traduction française : Harlequin S.A. 83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13 – Tél. : 01 42 16 63 63

Service Lectrices – Tél. : 01 45 82 47 47
www.harlequin.fr

Cet ouvrage a été publié en langue anglaise

sous le titre :

LISA MARIA TAKES OFF

Traduction française de

F.M.J. WRIGHT

ARLEQUIN®

et Red Dress Ink® sont des marques déposées du Groupe Harlequin

Réalisation graphique couverture : V. JACQUIOT

« Chère Lisa Maria,

Ma mère est née ici. Ma grand-mère est née ici. Je suis née ici. Il est temps que ça change, mais ma famille prétend que si je quitte cette ville, je vais mal tourner.

J'ai l'impression que ma vie perd de son sens. Que feriez-vous à ma place ?

Une Naufragée, de Morrisville. »

« Chère Naufragée,

Consultez Internet pour établir votre itinéraire et résiliez votre abonnement de téléphone. Il est temps d'apporter un peu de piment à votre vie !

A votre place, je m'empresserais de fuir le plus vite et le plus loin possible,

Lisa Maria. »

Lisa Maria en a ras le bol de recevoir des coups de pied et de chaussure.

Quelques instants auparavant, elle se sentait heureuse, folle de joie même. Dans l'avion qui l'emmène à Londres, à trente-huit mille pieds au-dessus du niveau de la mer, elle se trouvait belle dans son nouveau tailleur-pantalon de soie cuivrée, et avait décidé d'affronter stoïquement sa longue journée de voyage depuis le nord de l'Etat de New York jusqu'à l'aéroport JFK. Un peu étourdie par le chardonnay servi à bord, elle était tout excitée à l'idée de retrouver McAllister dans un pays où elle n'a encore jamais mis les pieds.

Mais, à présent, son moral est en train d'en prendre un coup. Car dans le siège juste derrière elle, une voix maussade ne cesse de seriner : « Ma-man, j'ai faim ! »

Elle tend le cou pour regarder derrière son siège. Un petit garçon grassouillet de neuf ou dix ans, vêtu d'un short, d'un pull moulant, de longues chaussettes et de chaussures à semelles épaisses, lui rend son regard sans cesser de geindre : « J'ai faim ! »

Lisa Maria tente de penser à autre chose en se plongeant dans la lecture du *Livre tibétain de la vie et de la mort*. Mais le ton geignard du gamin l'empêche de se concentrer. Et de la concentration, il en faut pour lire ce bouquin ! Elle repose son livre et s'imagine déjà fouler le sol anglais. Une fille moderne dans la vieille Europe.

Elle se délecte du nom de « Londres », et se le répète mentalement depuis des mois. C'est comme un mantra d'amour. Depuis que son amoureux, son amant (elle n'aime pas le mot « partenaire », trop définitif, ni « compagnon », trop distant, et encore moins l'expression « petit ami », trop frileuse) s'est installé à Londres pour s'atteler à un roman, Lisa Maria fait appel à ce mantra pour penser à Bob McAllister. Elle se répète inlassablement « Londres, Londres, Londres... » pour faire apparaître les yeux gris-bleu de McAllister, son sourire faussement innocent, ses cheveux blonds soyeux toujours trop longs, sa silhouette élancée.

– Ma-man, ma-man. J'ai faim !

Abstraction faite des films en version originale anglaise et de certains programmes télé, Lisa

Maria n'est guère familiarisée avec l'accent anglais. En tout cas, elle n'a encore jamais entendu un beuglement pareil ! Elle jette un coup d'œil vers l'homme d'affaires assis près d'elle. Concentré sur l'écran de son ordi portable, il semble insensible au vacarme qui l'entoure. Lisa Maria louche sur le texte qui commence par : « Chère Connie, depuis ton départ, tout a changé... »

Elle soupire et cesse de lire. Les peines de cœur des gens, elle connaît... sans parler des siennes ! Elle se plonge dans la contemplation de ses cuticules, puis s'étire les bras et les jambes pour prévenir la formation de caillots de sang.

C'est grâce à sa mère qu'elle a été fortement sensibilisée au risque potentiel de thrombose veineuse. Mme Marino a d'ailleurs insisté pour que sa fille porte des bas de contention qu'elle a achetés spécialement pour ce voyage. Sous l'œil attentif de sa mère, Lisa Maria s'est employée à enfiler consciencieusement les bas l'un après l'autre sur ses mollets, après s'être bien assurée qu'ils n'étaient pas à l'envers.

– Mais... ils sont bien trop serrés ! Ça va me couper la circulation.

Sa mère lui a aussitôt répliqué :

– C'est peut-être une bonne chose.

A l'aéroport, elle a bien essayé de les retirer dans les toilettes, mais ils lui collaient aux jambes comme une seconde peau. Elle a fini par abandonner, de peur de rater son vol pour Londres, maudissant ces fichus bas... et la sollicitude étouffante de sa mère.

Lisa Maria verse dans sa tasse en plastique le chardonnay qui reste au fond de sa minibouteille. Comment se débarrasser de ces bas de malheur ? Il lui faudrait de l'aide. Mc A llister se porterait sûrement volontaire...

Derrière elle, le gamin donne de violents coups de pied dans son siège. Sept, pour être précis. Elle se penche dans l'allée centrale pour lorgner de nouveau le gosse. Elle a beau faire des efforts, elle ne parvient pas à le trouver mignon ou innocent. Rien en lui n'inspire la moindre sympathie. Il a de petits yeux gourmands et son sourire est méprisant, comme s'il était habitué à ce qu'on le laisse faire. Sa mère, qui est assise côté hublot, écoute de la musique, le casque vissé sur la tête, à demi dissimulée derrière un tabloïde où l'on peut lire en première page : « *Un nouveau membre de la famille royale pris en flagrant délit* ».

Lisa Maria sourit poliment (du moins, l'espère-t-elle) au gamin et lui demande gentiment d'arrêter de lui donner des coups de pied. Il la regarde la bouche ouverte, une lueur malicieuse dans ses petits yeux chafouins.

Elle se cale de nouveau dans son siège. Le gamin décoche alors un nouveau coup de pied, encore plus violent que les autres.

Lisa Maria se retourne brusquement, au comble de l'exaspération.

– Maintenant, ça SUFFIT !

Le passager du siège d'à côté la regarde, surpris.

– Vous vous sentez bien ?

Il a l'air un peu troublé. Sans doute le manque de sommeil... et de médicament pour y remédier.

Lisa Maria croise les bras.

– Je reprendrais volontiers de cet excellent vin blanc !

Lisa Maria croyait pourtant s'être bien préparée à ce premier vol transatlantique. Elle trimballe avec elle un bagage à main contenant un châle en cachemire rose, un oreiller de voyage japonais, une grande bouteille d'eau, un pot de crème hydratante non parfumée, des pilules homéopathiques contre le décalage horaire, des sprays d'aromathérapie relaxants et revigorants (l'un à l'eucalyptus, l'autre à la lavande), un assortiment de fromages et de raisins dans des sacs en plastique, deux magazines de mode, le *Livre tibétain de la vie et de la mort* en édition de poche, un lecteur de CD et un portefeuille de disques, plus un ordinateur portable, sans oublier deux enveloppes de papier kraft : l'une bourrée de lettres envoyées à la rubrique « Les conseils de Lisa Maria », qu'elle tient dans un grand hebdo, l'autre pleine de coupures de presse extraites de sa rubrique. Elle envisage de faire une compilation des meilleures lettres et d'en faire un livre.

Elle s'était imaginé un tout autre voyage... Confortablement étendue dans un siège incliné, elle aurait lu le courrier de ses lecteurs en détresse et aurait pris des notes pour son futur bouquin, faisant une pause de temps en temps pour s'étirer et se passer un coup de brumisateuse sur le visage avant de prendre sa plume pour prodiguer des conseils qui allaient changer la vie de toutes ces âmes en peine et contribueraient à créer un monde meilleur.

Ce que j'ai pu être naïve !

Oui, elle a bêtement cru que les vols transatlantiques donnaient droit à certaines faveurs, en particulier des sièges confortables, avec toute la place voulue pour allonger ses jambes. Oui, elle croyait passer ces longues heures de vol en toute quiétude. Elle se voyait déjà, après quelques heures de travail et un petit repas succulent, s'abandonner à la rêverie. Rêver de Londres... et se réveiller pleinement reposée, juste à temps pour se préparer à revoir dignement son McAllister bien-aimé.

Et voilà que, au lieu de tout ça, elle passe son temps à se faire botter les fesses (au sens propre) par un petit morveux anglais qui se croit tout permis (et qui, comme par hasard, se remet à appeler sa mère, laquelle l'ignore superbement). Et qui plus est, dans un avion bondé, coincée contre un pauvre type qui sent la bière éventée et s'étale sur son accoudoir. Pour peu qu'il pique un petit somme, elle le voit déjà s'effondrer sur son épaule en ronflant...

– Ça ne se passera pas comme ça !

L'homme lui redemande d'un ton inquiet :

– Ça ne va pas ?

Elle éclate de rire. Ce n'est pas son rire habituel, mais une sorte de gloussement bizarre dû à la frustration et au nombre de coups de pied qu'elle a reçus. Du coup, l'homme passe de l'inquiétude à la panique. Mais c'est plus fort qu'elle, elle se remet à rire de plus belle.

L'homme la prend pour une de ces farfelues qu'on rencontre un peu partout. Il se lève et enjambe Lisa Maria pour gagner l'allée centrale, mais il titube un peu et manque de s'étaler. Heureusement, Lisa Maria se protège de ses deux mains pour éviter le choc, et l'homme se dirige d'un pas mal assuré vers l'arrière de l'appareil.

Le gamin recommence sa séance de tirs aux buts. Lisa Maria se retourne et fait un petit signe à la mère.

– Excusez-moi...

Ma-man lève le nez de son journal.

– Votre fils me donne des coups de pied.

– Pardon... ?

Lisa lui fait signe d'ôter ses écouteurs, puis esquisse un geste vers le gosse.

– Il me donne des coups de pied. Je lui ai demandé d'arrêter, mais il continue !

– Ce n'est qu'un *enfant*...

Et voilà, tout est dit. Vous parlez d'une explication ! Lisa Maria insiste.

– C'est une vraie plaie, ce garçon.

Elle aurait bien voulu ajouter un commentaire, mais la plaie en question commence à brailleur.

La femme prend son fils dans ses bras.

– Willy, mon ange, ne pleure pas...

Il braille de plus belle. Sa mère fourrage dans son sac et en sort une barre chocolatée. Le gamin arrache le papier qui l'enveloppe et se colle les trois quarts de la friandise dans la bouche.

Lisa Maria jette sur la mère et son rejeton un regard qu'elle veut glacial, mais aucun des deux n'y prête la moindre attention.

Alors elle se retourne en soupirant, enfonce son casque sur ses oreilles, met le lecteur de CD en marche et ouvre sa deuxième bouteille de chardonnay. Elle est en train de boire à sa santé lorsque le steward arrive et ouvre le compartiment bagages juste au-dessus de sa tête pour en sortir une veste hyperfroissée.

Puis il se penche au-dessus d'elle pour s'emparer du portable abandonné sur le siège d'à côté.

– Excusez-moi...

Elle admire sa bague, un œil-de-tigre serti dans un anneau d'argent. Elle ôte ses écouteurs et lui sourit.

– Vous pouvez prendre vos aises, maintenant, lui dit le steward. M. Barsey préfère rester à l'arrière de l'avion.

– Merci infiniment. Soit dit entre nous..., je le trouvais un peu bizarre.

Elle se sent nettement mieux. Le casque sur les oreilles, elle vibre au son de la musique de B.B. King, *When Love Comes To Town*. Elle a remonté l'accoudoir pour s'installer dans le siège à côté du hublot, les jambes allongées vers le couloir. Le petit Willy peut s'en donner à cœur joie, elle s'en fiche totalement!

La tête bien calée sur son oreiller japonais, le châle drapé sur ses épaules, elle ouvre son bagage à main. Elle cherche à tâtons l'enveloppe de papier kraft et en ressort à la place un objet qu'elle ne parvient pas à identifier, et qui se révèle être une photo plastifiée de sa famille en format 21 x 27. C'est sûrement sa mère qui l'a glissée dans le sac pendant le trajet jusqu'à l'aéroport. Voilà pourquoi elle avait tant insisté pour s'asseoir sur la banquette arrière !

C'est fou cette manie qu'a sa mère de tout plastifier... En décembre dernier, elle a déniché dans un magasin d'artisanat une sorte de machine à plastifier à utiliser chez soi. Et depuis, dans la

maison des Marino, plus aucun papier n'est à l'abri ! Elle a même tenté de plastifier une boucle de cheveux de sa petite-fille, mais les mèches de la petite Amanda se sont rebellées, refusant de se laisser enfermer. Elles ont même réussi à bousiller le mécanisme de l'engin.

Sur la photo, il y a ses parents, sa sœur, Cindy, et Lisa Maria, debout dans une roseraie bien connue de New Sparta, dans l'Etat de New York. Tout le monde a l'air un peu gauche. Lisa Maria essaie de se rappeler quand la photo a été prise, sûrement au mariage d'un cousin il y a cinq ans environ. A l'époque, elle avait les cheveux longs, et portait des lunettes de soleil qui rendaient son visage ridiculement petit. Quant à sa robe, c'était peut-être la mode en ce temps-là, mais aujourd'hui on croirait une chemise de nuit pour enfant.

Cindy était plus enveloppée que maintenant, un peu à l'étroit dans un pull ultramoulant, avec une coiffure à la Martha Stewart qui lui faisait tomber les cheveux dans les yeux. Il manque sur cette photo la fille de Cindy, la petite Amanda. Une gamine adorable qui ne se serait *jamais* avisée, elle, de donner des coups de pied dans un siège d'avion ! Quant à Mme Marino, elle est toujours la même : petite et trapue dans sa robe bleu marine, avec une lueur de détermination farouche dans le regard, la bouche ouverte... sans doute pour donner un ordre à quelqu'un. M. Marino, lui, a l'air très doux et cligne les yeux, aveuglé par la lumière du soleil. Il porte un vieux costume au pantalon trop large, et sourit timidement.

Lisa Maria embrasse l'image de son père et range la photo dans son sac. Jusqu'ici, elle ne ressentait pas encore le mal du pays, mais maintenant... qui sait quand elle les reverra tous ? Il n'est pas impossible qu'elle soit un jour reconnaissante à sa mère d'avoir fourré cette photo dans son sac.

La première lettre commence ainsi :

« Chère Lisa Maria,

Je voudrais vivre éternellement. Croyez-vous aux vampires ? Mon frère prétend qu'il y en a toute une bande dans la banlieue de Poughkeepsie... »

Quelqu'un lui tape sur l'épaule. Surprise, elle laisse tomber le courrier.

– Mon Dieu, c'est bien toi !

La femme debout dans le couloir central a une grande bouche savamment maquillée et des dents d'une blancheur suspecte. Elle se fend d'un large sourire, si large qu'il faut une seconde ou deux à Lisa Maria pour la reconnaître et ôter son casque.

– Nadine ?

– Nayla. Lisa Maria, tu ne te souviens donc pas de moi ?

Faux ! Elle se souvenait même très bien d'elle.

– Si. Tu travaillais chez McVey Moore, et tu t'appelais Nadine.

Elle ajoute in petto : *D'ailleurs, tu n'avais pas les cheveux roux, tu n'étais pas un pot de peinture ambulante et tu n'avais pas des touches de piano à la place des dents.*

– Je suppose que tu es partie avant que je change de nom. J'en avais marre que les gens

fredonnent sans arrêt la chanson de David Bowie.

Nadine – Nayla pose une fesse sur l'accoudoir le plus proche.

– Quand j'y pense... Tu es partie si vite ! Nous nous sommes tous demandé pourquoi...

Lisa Maria ricane intérieurement en sirotant une gorgée de chardonnay tiède. *Comme si tu ne le savais pas!* Elle est certaine à quatre-vingt-dix pour cent que c'est Nayla qui l'a fait virer.

– Certains pensaient que tu étais enceinte.

Lisa Maria avale de travers.

– Moi, *enceinte* ?

Nayla lui décoche un nouveau sourire. Mon Dieu ! Elle ferait mieux de sourire la bouche fermée !

– Après, j'ai entendu dire que tu étais allée en Espagne.

Lisa Maria hoche la tête. C'est en effet la rumeur qu'elle avait fait circuler par son ancienne colocataire.

– C'est ça. En Espagne.

– Mais... pourquoi l'Espagne ?

C'est alors qu'un petit signal retentit dans la cabine. Une voix demande aux passagers d'attacher leur ceinture.

Nayla arrête une hôtesse.

– Que se passe-t-il ?

L'hôtesse lui répond sans s'arrêter :

– De simples turbulences, madame. Veuillez regagner votre siège.

– Ça t'ennuie si je m'assieds ici ?

Question de pure forme, car Nayla s'est déjà laissée tomber dans le siège qui était celui de Lisa Maria, laquelle n'a que le temps de ramener ses jambes en voyant s'évanouir tous ses projets de passer un vol tranquille. Nayla rabaisse l'accoudoir qui les sépare et en prend immédiatement possession.

Nayla garde les yeux fermés et ne dit pas un mot pendant toute la phase de turbulences. Puis elle rouvre et les yeux et s'apprête à poser une question à Lisa Maria. Mais cette dernière la grille sur le poteau.

– Alors, que vas-tu faire à Londres ?

– Tu sais, je m'occupe toujours du budget Erehta.

Elle détaille Lisa de la tête aux pieds.

– Tu es en pleine forme...

– Merci.

Mais, dans sa bouche, ça sonnait davantage comme une critique que comme un compliment.

Les voyants lumineux demandant de boucler les ceintures se sont éteints, mais Nayla n'a pas l'air d'avoir la moindre intention de partir.

Lisa Maria se croit obligée de lui faire la conversation.

– Si je comprends bien, tu continues à rédiger ces brochures destinées aux seniors pour les aider à mettre un peu de piment dans leur vie amoureuse?

– Pas seulement les seniors ! Erehta est destiné à *tous*.

Elle tend le bras et fait signe à une hôtesse.

– Pouvez-vous nous apporter du champagne ? Pour fêter des retrouvailles... Nous avons tant de choses à rattraper.

L'hôtesse se tourne vers Lisa Maria, laquelle lui lance un regard suppliant. L'appel au secours muet semble avoir été reçu cinq sur cinq.

– Vous pouvez rester ici un moment, mais il faudra regagner votre siège pour l'atterrissage.

Super ! se dit Lisa Maria en pensant au nombre d'heures qui restent avant d'atterrir.

L'hôtesse lui tend un gobelet en plastique rempli de champagne tiède. L'espace d'un instant, Lisa Maria envisage de renverser le contenu de son verre sur les genoux de Nayla, mais elle a suffisamment côtoyé la Nadine d'antan pour savoir qu'elle ne se laissera pas démonter pour si peu. Elle se contentera d'éponger la tache et de continuer à glaner des infos.

Nayla lève son verre en plastique.

– A notre santé !

Lisa Maria avale une gorgée, puis s'arrête pour proposer un toast à sa façon.

– Je bois... à Londres !

Elles vident leurs verres d'un trait.

Lisa Maria se souvient qu'au début de sa carrière à l'agence de publicité McVey Moore, à New York, on avait baptisé Nadine « La Fouine ». Il faut dire qu'elle avait l'art d'orienter toutes les conversations sur les autres. Lisa Maria était fascinée par sa technique, elle avait même tenté de l'analyser – en vain. Nadine parlait (ça, pour parler, elle parlait !), mais c'étaient les autres qui crachaient le morceau.

Le seul point positif concernant Nadine, c'est qu'on l'entendait toujours venir. Elle n'était pourtant pas très grande, un peu le même format que Lisa Maria, mais Nadine avait le pas le moins léger de tout l'immeuble, et c'est un euphémisme ! Quand elle se hasardait dans les couloirs, on avait l'impression que les murs tremblaient. Au début, Lisa Maria pensait que ces vibrations étaient dues aux lourdes bottes de sa collègue, mais, un jour, Nadine est venue bosser avec des sandales aux pieds, ce qui n'a pas empêché les murs et le plancher de trembler. En plus, Nadine avait un rire très spécial, un rire saccadé... le style mitrailleuse. Pour résumer, elle avait ce qu'on appelle de la présence. Impossible de la confondre avec une autre.

Lorsque Lisa Maria a eu la malencontreuse idée d'avoir une liaison avec un collègue de bureau marié (lequel lui avait juré qu'il était séparé de sa femme, et qu'il était sur le point de divorcer), c'est probablement Nadine qui a espionné le couple et qui est allée tout raconter à l'épouse du monsieur, ce qui a naturellement mis fin *et* à la liaison *et* à la carrière de Lisa Maria chez McVey Moore.

Nayla pose ses minuscules pieds par terre, et Lisa Maria craint un instant pour la stabilité de

l'avion.

– Si tu me parlais de l'Espagne ? Tu es restée combien de temps là-bas ?

Lisa Maria ouvre la bouche pour répondre, puis la referme et regarde la Fouine droit dans les yeux.

– Je ne suis jamais allée en Espagne.

– Mais ta coloc m'a dit que...

A quoi bon mentir ?

– Je suis allée chez moi, à New Sparta. Pour essayer de me remettre d'une liaison désastreuse.

Comme si elle ne le savait pas !

– Pourtant, ils ont dit que tu étais en *Espagne*...

Nayla a cessé de taper des pieds. Elle avale une gorgée de champagne et émet une sorte de miaulement, sans doute pour manifester son plaisir.

– Attends un peu... Qu'est-ce que tu as fabriqué, pendant tout ce temps ?

– Je suis allée chez moi, Nad... euh, je veux dire Nayla. C'est la vérité.

Nayla éclate de rire. Alertés par le bruit, cinq ou six rangs de passagers se retournent d'un même élan.

– Lisa Maria Marino, surtout, ne le prends pas mal, mais tu es la dernière personne dont je m'attends à ce qu'elle dise la vérité. Voyons... Tu as toujours été la meilleure pour inventer des bobards. Et cette histoire de retour aux sources, j'ai du mal à y croire.

– Ecoute...

Lisa Maria s'interrompt en réfléchissant à ce que vient de lui dire Nayla. Finalement, elle n'a pas tort, cette fille... Lisa a toujours eu tendance à servir aux gens un mensonge ou deux, surtout lorsque la vérité l'ennuie, comme c'est souvent le cas. Elle ne se considère pas comme une menteuse patentée, non, disons qu'elle se contente d'enjoliver la réalité. Elle brode... Avec parfois un petit côté illusionniste. Mais l'année passée chez elle à New Sparta a tout changé. Après, elle a travaillé dur (pas seulement à son courrier du cœur, mais aussi comme aide-ménagère), puis elle a rencontré McAllister et elle est tombée amoureuse... autant d'expériences qui ont fait d'elle une femme nouvelle. Et meilleure.

– Je vais faire un tour aux toilettes avant qu'on nous serve le dîner. Et quand je reviendrai, j'espère que tu me diras tout sur ce petit séjour en Espagne.

Lisa Maria est en train de sonder à travers le hublot la nuit impénétrable lorsque le steward s'approche.

– Excusez-moi...

– Je prendrai du poulet.

– Est-ce vous qui avez laissé tomber ceci ?

Le steward, un blondinet très coquet d'une vingtaine d'années, lui tend une enveloppe libellée au nom de « Les conseils de Lisa Maria », aux bons soins du journal *The New Sparta Other*.

Elle tend la main vers l'enveloppe.

Le steward insiste.

– Je n'ai pas pu m'empêcher de lire l'adresse. Vous êtes bien *la* Lisa Maria de la rubrique ?

– C'est bien moi qui donne quelques conseils, si c'est ce que vous voulez dire.

Intérieurement, elle est ravie. *Enfin la gloire !*

Le steward ne lâche pas l'enveloppe.

– Vous ne vous en souvenez sans doute pas, mais un jour, vous avez répondu à la lettre d'un de mes amis.

– Vraiment ? Que le monde est petit... !

Le sourire du steward s'élargit.

– Je l'ai rencontré il y a deux mois – bon, d'accord, nous nous étions déjà vus en boîte – et je l'ai retrouvé à New York. Maintenant, nous avons une relation à distance.

– Félicitations ! Et comment s'appelle-t-il ?

Lisa Maria a toujours adoré les belles histoires d'amour.

– Terry... Mais il vous a sans doute écrit sous un nom d'emprunt. Moi, je m'appelle Warren. Et c'est mon vrai nom.

Le steward s'aperçoit alors qu'il tient toujours l'enveloppe.

– Tenez... Je suis désolé.

Elle prend l'enveloppe en admirant l'œil-de-tigre au passage.

– Quelle jolie bague.

– Merci. Je... vous remercie, vraiment. Vous avez énormément aidé Terry. En fait, vous l'avez aidé à faire son *coming out*. Vous ne le saviez peut-être pas ?

– Non, en effet.

Elle se souvient d'une lettre émanant d'un jeune gay qui avait peur de s'assumer en tant que tel dans une petite ville de province du nord de l'Etat. Elle lui a conseillé de suivre ce que lui dictait son cœur.

– Je suis ravie qu'il ait pris ce risque. Vous savez, je suis rarement au courant de ce qui se passe *après*... C'est bon de savoir que mes conseils peuvent être utiles.

– Et moi, je suis ravi d'avoir eu l'occasion de vous rencontrer. Si je peux faire quelque chose pour rendre ce vol plus agréable, n'hésitez pas.

– Warren, je crois que vous pouvez m'aidez.

Lisa Maria repousse son repose-pieds le plus loin possible et se laisse aller dans son siège incliné, enveloppée dans son châle en cachemire.

Un des stewards affectés à la première classe s'approche d'elle.

– Souhaitez-vous une mousse au chocolat ou un sorbet au thé vert ?

– Rien pour l'instant, merci. A propos, les crevettes étaient délicieuses.

Elle pense à Nayla sans une once de culpabilité. La pauvre a été sommée par Warren de regagner son siège pour faire honneur à son blanc de poulet caoutchouteux et tout juste chaud. Elle

a dû jouer des coudes pour arriver à trancher dans le vif !

Aussitôt après s'être occupé de Nayla, Warren a insisté pour rassembler les affaires de Lisa Maria et les transférer avec leur propriétaire en première classe. Là, elle s'est sentie un peu coupable, elle a même protesté pour la forme.

– Vous n'auriez pas dû...

– C'est vraiment le moins que je puisse faire.

Oui, les voyages sont vraiment assommants au possible et une totale perte de temps, pense-t-elle en sombrant dans le sommeil. Mais à choisir, autant perdre son temps en première classe.

Elle se réveille en sursaut.

Une voix ne cesse de répéter : « Un autre cognac, je vous prie ! » C'est quelqu'un qui est assis deux rangs devant elle. Le steward s'approche du passager et lui dit quelques mots à voix basse.

– Non, je veux un autre *cognac*.

Tout ce que Lisa Maria peut voir, c'est le haut d'un crâne avec des cheveux bleus en épis. Cette voix lui rappelle le gamin qu'elle a laissé derrière elle en classe éco, et qui est désormais libre de shooter dans un siège vide.

Une chose est sûre, la voix porte autant que l'autre. A moitié endormie, elle essaie de comparer les accents... mais le sommeil a raison d'elle.

Le lendemain matin, Lisa Maria se demande si l'homme au cognac existe, ou si elle a rêvé. Elle se dirige vers les toilettes et jette un coup d'œil en passant aux occupants de la fameuse rangée. Mais le passager a la tête dissimulée par sa couverture, et tout ce qu'elle entrevoit, c'est son jean de cuir et des bottes vertes à talon.

Après une toilette rapide à base de lotion hydratante et de quelques effluves à l'eucalyptus, elle rassemble ses affaires. En sortant, elle heurte Mister Cognac, qui faisait le pied de grue devant la porte. Sous une tignasse multicolore, elle aperçoit un des hommes les plus maigres qu'elle ait jamais rencontrés.

Il lui passe le bras autour de la taille.

– Bonjour, mon chou !

Il a d'immenses yeux noirs, et son haleine empeste l'alcool.

Elle essaie de se dégager, mais il la retient de force et fait un geste du menton vers la porte.

– Ça te dirait de faire un tour là-dedans avec moi ? J'ai besoin d'un petit câlin.

– Excusez-moi !

Elle se libère de son étreinte et regagne son siège en pestant intérieurement. *Non mais, quel culot, ce mec!*

Une minute plus tard, Mister Cognac émerge des toilettes et rejoint son siège en titubant. Il lui lance au passage un regard de chien battu, auquel elle répond par son regard le plus dédaigneux. Pour ne pas dire glacial.

Ce n'est qu'après un café au lait et un croissant qu'elle se sent revivre. Après une seconde tasse, elle se sent prête à affronter le monde, à commencer par Londres. Elle ressent une pointe

d'excitation en apercevant les falaises là, tout en bas, au bout de cet interminable océan teinté de gris. Puis les falaises font place à des parcelles de terrain ceintes de haies verdoyantes. Le soleil se lève, et la campagne luxuriante lui apparaît comme un havre de paix.

Warren revient pour lui souhaiter une bonne journée et pour lui ramener son imperméable pendu dans un placard à l'avant de la cabine.

– Je le trouve très élégant.

Elle ne peut s'empêcher d'acquiescer. Cet imper, elle l'a déniché par hasard dans une boutique de fripes de New Sparta, un trench-coat Burberry très classique qui était de la bonne taille et en parfait état, à l'exception des boucles de cuir légèrement râpées. Mais pour quinze dollars, comment voulez-vous résister ? Et quand elle est rentrée chez elle, elle a trouvé dans les poches deux papiers de soie contenant des boucles de cuir toutes neuves.

Ce jour-là, c'était vraiment un jour « avec »... Le genre de journée où vous avez l'impression que tout vous réussit, que les choses vous tombent du ciel... Mettre la main sur un objet dont on ne pensait même pas avoir besoin, quel pied ! Ce sont des moments comme ceux-là qui donnent un sens à la vie.

Elle soupire tandis que Warren l'aide à enfiler son imper. Il en profite pour lui demander ce qu'elle vient faire à Londres.

– Je suis venue voir mon amoureux.

Elle a répondu sans réfléchir. Le rose lui monte aussitôt aux joues.

– J'écoute toujours ce que me dicte mon cœur... Et puis je vais écrire un livre. Pour être franche, Warren, je vais prendre des risques, moi aussi.

– Depuis combien de temps connaissez-vous l'homme que vous aimez ?

– Dix mois... environ.

Elle ne se souvient plus très bien à quelle date elle a répondu à l'annonce de McAllister, qui recherchait une aide-ménagère.

Warren approuve d'un hochement de tête. Comme si ce délai de dix mois lui semblait satisfaisant.

– Ce vêtement est parfait pour une escapade amoureuse à Londres.

Il la serre dans ses bras, en parfait gentleman.

– Ne vous inquiétez pas, Lisa. Il faut savoir prendre des risques. Et j'ai l'intuition que vous êtes fin prête pour vivre un moment important de votre vie.

« Chère Lisa Maria,

Mon petit ami n'est jamais jaloux. Je peux flirter et même aller plus loin avec d'autres mecs, il reste assis là, à boire sa bière. Mais moi, s'il s'avise ne serait-ce que de lorgner une autre fille, je vois rouge.

J'estime que c'est une preuve d'amour, et que je l'aime plus qu'il ne m'aime. Lui prétend que c'est faux, que je suis jalouse parce que je ne suis pas sûre de moi, et que c'est mon problème. Qui a raison ?

Une Jument Verte, de Goshen. »

« Chère Jument Verte,

Vous avez raison, la jalousie fait partie intégrante de toute relation entre adultes. C'est inévitable, même si c'est parfois très désagréable. Mais lui aussi a raison : vous devez être cruellement en manque d'affection pour avoir besoin de coucher avec d'autres hommes dans le seul but de vous prouver qu'il vous aime.

Accrochez-vous, chère Ombrageuse. Voulez-vous le garder, oui ou non ? Cessez de chercher à savoir qui aime le plus l'autre, et commencez par vous demander si vous avez envie de passer du temps avec un homme qui, de toute évidence, est amoureux de la bière,

Lisa Maria. »

Lisa Maria ressent comme des picotements le long de la colonne vertébrale. Elle sait ce que ça signifie : quelqu'un l'observe.

Elle est en train de faire la queue dans la file des « résidents hors UE » pour faire tamponner son passeport par le service des douanes. Elle a posé son bagage à main en équilibre sur sa valise à roulettes, et jette un coup d'œil par-dessus son épaule pour essayer de localiser, parmi les autres passagers aux yeux vitreux, celui ou celle qui est en train de l'épier.

C'est alors qu'elle aperçoit Nayla, loin derrière, qui lui fait de grands signes pour attirer son attention. Lisa Maria se frotte les yeux dans l'espoir de la faire disparaître. Elle a des visions d'engrenages chauffés à blanc qui s'entremêlent et se défont. Une nausée la prend, puis une sorte de vertige s'empare d'elle, bien qu'elle ne puisse pas regarder plus bas que ses pieds.

– Suivant !

Le douanier lui fait signe d'approcher. Elle avance comme une somnambule en traînant sa valise. D'une voix qui lui rappelle celle de Michael Caine, l'homme lui demande quel est le but de sa visite.

Va savoir !

– Voyage d'agrément. Encore qu'en ce moment, ça n'ait vraiment rien d'une partie de plaisir...

L'homme lève le nez de son passeport.

– C'est la première fois que vous venez en Europe?

Elle hoche la tête.

– Vous avez un problème de décalage horaire?

– Je crois, oui.

Il lui rend son passeport.

– Une bonne nuit de sommeil vous remettra d’aplomb. Je vous souhaite un excellent séjour.

Elle emprunte un long couloir et franchit une double porte qui s’ouvre devant elle dans un concert de hurlements.

Une meute d’adolescentes est entassée derrière les barrières et pousse des cris suraigus de filles postpubères. Les engrenages entament une ronde folle devant ses yeux rougis par la fatigue.

L’une des filles lui crie quelque chose, et Lisa Maria s’arrête.

– Vous l’avez vu?

– Vu *qui*?

– Jack ! Jack Spangle...

Aussitôt, les cris redoublent. L’une des filles se met à fredonner le nom de Jack Spangle, et une autre prend aussitôt la relève en hurlant à plusieurs reprises le prénom de son idole.

Lisa Maria se dit qu’elles ont intérêt à se calmer. La plupart d’entre elles se sont peinturluré le visage en rouge et vert, et ont souligné leurs yeux de kôhl. Certaines triment des photos de la taille d’un poster : on y voit un jeune homme avec des cheveux en épis et qui a, lui aussi, le visage peint en vert et rouge.

La première fille revient à l’attaque :

– Il n’était pas sur votre vol ?

En regardant la photo de plus près, Lisa Maria reconnaît l’homme aux yeux cernés de noir.

– Je pense qu’il est toujours dans l’avion.

Il doit être ivre mort...

Tandis qu’elle s’éloigne du groupe, la fille hurle dans son dos :

– Vous l’avez... touché ?

– Non, c’est lui qui m’a touchée.

Aussitôt, une centaine de mains s’accrochent à la pauvre Lisa Maria, qui est obligée de piquer un sprint pour leur échapper.

Tandis que le train quitte Gatwick pour Londres, elle fait quelques exercices de respiration et avale une grande gorgée d’eau. Si seulement elle pouvait retrouver son tonus pendant le trajet jusqu’à la gare Victoria ! Oublier le décalage horaire et se calmer avant de découvrir Londres... et de retrouver McAllister.

Le seul fait de penser à cet homme lui arrache un sourire. Un peu naïf, comme réaction, non ?

La porte du compartiment s’ouvre en grinçant. Des pas lourds résonnent dans tout le wagon, annonçant l’arrivée d’une énorme bête, dans le genre pachyderme. Les éléphants seraient-ils admis dans les trains anglais ?

Nayla se glisse sur le siège de l’autre côté du couloir.

– Peut-on savoir ce qui te donne cet air épanoui?

Aussitôt, le sourire de Lisa Maria disparaît.

– Et aurais-tu l’obligeance de me dire comment tu t’es débrouillée pour atterrir en première

classe ?

Nayla a les yeux injectés de sang. Quant à sa jupe portefeuille, elle est en accordéon et pendouille lamentablement.

Lisa Maria reluque l'immense housse à vêtements pourpre posée au beau milieu du couloir.

– Tu devrais enlever ça d'ici. Quelqu'un pourrait se prendre les pieds dedans.

– Ne change pas de sujet.

Décidément, la fatigue ne réussit pas à Nayla. Ça la rend encore plus agressive. Lisa Maria en a déjà fait l'expérience une fois, à l'occasion d'une réunion du personnel qui a mal tourné.

Ce qui explique son succès dans le monde de la pub...!

– Dis-moi, Nad... Nayla, tu as l'intention de rester longtemps à Londres ?

– Environ un mois. Mais tu n'as toujours pas répondu à ma question : comment as-tu fait pour passer en première classe ?

– C'est le steward qui me l'a proposé. Il m'a dit qu'il aimait ma façon de m'habiller.

Tandis que le train dépasse des immeubles en brique d'un ennui mortel sous un ciel désespérément gris, Lisa Maria finit par craquer et explique à Nayla la raison de son voyage à Londres : revoir un vieux copain d'enfance. Mais elle oublie de mentionner qu'elle est tombée amoureuse du vieux copain en question.

Nayla semble se délecter de l'information. Elle a les yeux qui brillent et les joues rouge tomate, comme si ce scoop d'une banalité affligeante lui insufflait une énergie nouvelle.

– Depuis combien de temps sors-tu avec lui ?

– Ça ne te regarde pas.

C'est alors qu'un pauvre type pénètre dans le wagon, une mallette à la main. Il bute contre le bagage de Nayla et se retrouve par terre.

Nayla s'écrie (un peu tard !) :

– Attention !

Puis, sans s'appesantir davantage, elle reprend le cours de son interrogatoire.

– Alors, tu l'as rencontré comment ?

Lisa Maria passe dans le couloir pour aider l'homme à se relever. Elle lui tend sa mallette.

– Mon amie vous prie de l'excuser d'avoir laissé ses bagages au milieu du couloir.

Nayla finit par comprendre le message et bredouille de vagues excuses. L'homme la regarde, puis tourne le dos et s'enfuit du wagon.

Lisa Maria fait une mimique de reproche à Nayla.

– N'oublie pas que nous sommes un peu les ambassadrices de bonne volonté de notre pays. Et nous devons nous comporter comme telles !

Nayla s'absorbe dans la contemplation de ses ongles manucurés à la française... version américaine !

– Ne t'inquiète pas... De toute façon, ils détestent tous les Américains.

La porte du compartiment s'ouvre de nouveau pour laisser passer quatre blonds bien en chair qui restent debout dans l'allée centrale, formant une barrière entre Nayla et Lisa Maria. Ils parlent fort et dans une langue que Lisa Maria ne reconnaît pas. Ça pourrait être de l'allemand, ou du polonais, voire du russe, impossible à dire.

Mais la présence chaleureuse de ces jeunes – avec leurs trognes rubicondes et leur façon de sourire après chaque phrase à grands renforts de « Ya ! » et de hochements de tête convaincus – fait un bien fou à Lisa Maria.

Le problème, c'est qu'au bout d'une minute ils commencent à lui donner mal à la tête. Elle s'efforce de se rappeler son statut de citoyenne du monde et son rôle d'ambassadrice. Mais ces nobles pensées ne durent qu'un temps. Elle ferme les yeux en souhaitant de toutes ses forces que ces fichus touristes lèvent le camp... et en s'accusant de ne pas valoir mieux que Nayla.

Lorsque le groupe émigre vers un autre wagon, le silence en devient presque assourdissant, mais ça ne dure pas longtemps.

Nayla veut absolument savoir pourquoi l'« ami » de Lisa Maria n'est pas venu la chercher à l'aéroport, et aussi combien de temps elle compte rester à Londres, et quel type de job elle fait.

Lisa Maria en a ras la casquette, de ce voyage. Elle a des bourdonnements dans la tête à cause du décalage horaire, et elle se dit que le moment est venu de mentir.

McAllister trouvait plus simple de la retrouver à la gare Victoria, mais elle préfère raconter à Nayla que son ami n'aime pas beaucoup les déplacements. Elle ajoute qu'elle compte rester quelques mois à Londres, peut-être davantage (ce qui n'est d'ailleurs pas exclu), et qu'en ce moment elle travaille comme journaliste à la pige. Pour des raisons un peu obscures, elle ne veut pas que Nayla sache qu'elle tient une rubrique « Courrier du cœur ».

Au fur et à mesure que Lisa Maria parle, les joues de Nayla se colorent un peu plus et sa soif d'infos semble étanchée pour un temps. Lisa Maria, elle, est épuisée... Au moment où le train pénètre dans la gare Victoria, elle sent qu'elle n'a pas le tonus escompté pour ses retrouvailles avec McAllister.

A peine descendue du train, elle dit au revoir à Nayla et se dirige vers les toilettes les plus proches. Naturellement, Nayla lui emboîte le pas. Lisa Maria accélère et se glisse dans un box. Dès que Nayla ferme la porte d'à côté, Lisa sort et fonce vers le miroir, remet quelques mèches en place et se précipite dehors.

Des centaines de gens de toutes les couleurs, de tous les formats et de toutes les tailles sont cloués sur place au milieu de la gare, chargés de sacs à dos ou traînant des valises. Ils ont les yeux rivés sur un immense panneau qui indique les heures de départ et les numéros des voies.

Lisa Maria s'arrête au milieu d'eux. Sur le panneau, les chiffres changent de place à une vitesse effrayante en faisant un bruit pas possible... Les engrenages s'emballent dans la tête de Lisa Maria. Mais, malgré la douleur, elle se sent curieusement proche de tous ces voyageurs.

Nous voici enfin à Londres... mais qu'est-ce qui nous attend?

Son regard passe du panneau au kiosque à journaux, puis à la boutique de lingerie et au bureau de change. Et elle finit par le repérer : un bar niché entre un drugstore et une boutique de photo. Elle se souvient que Mc Allister lui a dit en blaguant :

– Je serai le seul à boire du café et non du thé.

Elle repart en traînant sa valise, qui lui semble bien plus lourde que le jour où elle l'a faite, et pénètre dans le bar. Il ne lui faut qu'une seconde pour l'apercevoir, mais elle est obligée de se frotter les yeux et de le regarder de nouveau pour être sûre qu'il s'agit bien de lui.

L'homme est grand et mince, exactement comme dans son souvenir. Mais ses cheveux blonds sont passés chez le coiffeur, et il porte des petites lunettes à fine monture et un imper noir. Il fait très « intello français », du moins le portrait qu'on en fait dans les films, car elle n'a jamais eu l'occasion d'en rencontrer un seul. Elle le regarde s'emparer de son mug quand, soudain, une jeune femme le rejoint. Blonde et vêtue d'un imper noir elle aussi, elle s'assied près de lui. Se serait-elle absentée un instant pour aller aux toilettes ?

Lisa Maria reste sur place tandis que McAllister et son amie penchent la tête l'un vers l'autre pour échanger quelques mots. Leur langage corporel ne laisse planer aucun doute : ils se connaissent bien. Par moments, la fille effleure la manche de McAllister du bout des doigts, comme pour insister sur un détail.

– Ah, te voilà... !

C'est Nayla qui est arrivée derrière Lisa Maria sans qu'elle s'en rende compte. Comme elle a une voix de stentor, tous les gens du café se tournent vers les deux femmes.

– Lisa !

L'homme en noir se lève. Pas de doute, c'est bien lui. Son McAllister à elle ! Mais elle reste un moment sans pouvoir bouger, regardant à tour de rôle l'homme, la femme blonde et Nayla.

En se demandant dans quel guêpier elle est venue se fourrer.

Serait-ce l'effet du décalage horaire qui se fait plus insistant ? Toujours est-il qu'elle n'apprécie pas outre mesure l'instant des retrouvailles. Le baiser rapide, et surtout... les présentations.

Nayla se présente toute seule comme la plus ancienne copine de Lisa Maria à New York . McAllister se présente comme un écrivain qui a connu Lisa Maria à New Sparta. Puis vient le tour de la femme en noir, et là, c'est McAllister qui se charge des présentations : Felicity Ashford-Foxcroft, son éditrice. Enfin, c'est ce qu'il dit.

Lisa Maria détaille la femme de la tête aux pieds. Grande et mince, elle a la peau la plus blanche qu'il lui ait été donné de voir sur une personne vivante (elle mettrait en numéro deux le cousin Marino, qu'elle a vu sur son lit de mort). La femme a de longs doigts fuselés, des pieds de rêve, de longs cheveux blonds soyeux qu'elle a ramenés en chignon sur sa nuque, mettant en valeur un cou parfait. Quant à ses yeux, ils sont légèrement en amande comme ceux d'un chat et brillent sous de longs cils épais. Après un bref regard sur Lisa Maria, elle se concentre sur son imper...

Lisa Maria ressent aussitôt une répulsion instinctive, profonde, quasi chimique. En l'espace d'un battement de cils, elle a déjà compris que cette femme est son ennemie. Sans l'ombre d'un doute.

Puis elle se rend compte que personne ne dit plus rien, et que McAllister a le regard braqué sur elle, Lisa Maria, comme pour lui faire comprendre que c'est à elle de parler. Et tout ce qu'elle trouve à dire, c'est :

– Comment allez-vous ?

Felicity Ashford-Foxcroft répond d'une voix *british* très langoureuse.

– Bien... très bien. Merci. Vous ne ressemblez pas du tout au portrait que Bob m'a fait de vous.

Malgré la fatigue, Lisa Maria comprend immédiatement que la femme tente de s'approprier McAllister et de la mettre mal à l'aise. Et le pire, c'est que son coup réussit !

– Ah, oui ? Quelle description vous a-t-il faite de moi ?

La femme ne répond pas. Elle se tourne vers McAllister et dit simplement, en insistant sur son prénom :

– Bob ! Ce n'est pas *gentil*, vraiment.

Perplexe, McAllister regarde tour à tour les deux femmes, mais son envie de bien faire est si évidente que Lisa Maria a presque de la peine pour lui. Oui, presque... Est-il possible qu'il ne voie pas ce qui est en train de se passer ?

Elle étudie rapidement les options qui s'offrent à elle. Elle pourrait insister pour que McAllister lui dise quels commentaires il a faits sur elle. Mais ça donnerait l'impression qu'elle est sur la défensive. Elle pourrait aussi y aller au bluff : *Ah, il vous a parlé de notre vie sexuelle ? Il n'y a pourtant pas de quoi se vanter.* C'est alors que son regard tombe sur Nayla, qui ne perd pas une miette de la situation, et elle se dit qu'il faut tout faire pour ne pas lui donner d'autres infos. Encore que, à côté de Felicity, la présence de Nayla se révèle tout à coup bien moins pesante. Elle pourrait même être une alliée potentielle.

Lisa Maria fait deux pas en avant et regarde McAllister droit dans les yeux.

– Je suis fatiguée. A cause du décalage horaire, je présume. On va chez toi ou je descends à l'hôtel ?

Dans le taxi, McAllister la prend dans ses bras pour l'embrasser. Elle lui rend son baiser, un peu mollement au départ.

– Que voulait-elle dire, tout à l'heure ?

– Aucune idée. Au fait, tu peux me dire ce que faisait cette fille un peu bizarre avec toi ?

– Avec moi... ! Tu permets que je te retourne la question : qui est cette femme qui t'accompagnait ?

– Mon éditrice. Elle est passée à l'appartement au moment où je partais à la gare, alors elle est venue avec moi pour parler du bouquin.

– Et ce truc que tu lui aurais dit sur moi ?

– Je n'ai aucune idée de ce qu'elle voulait dire. Tiens, regarde..., nous sommes à Trafalgar Square.

Il fait un geste vers la vitre du taxi.

– Et voici la statue de l'amiral Nelson.

Mais Lisa Maria ne se laisse pas distraire.

– Ne me dis pas que son petit côté possessif t'a échappé !

McAllister a l'air peiné.

– Puisque je te dis que c'est mon *éditrice*. Lisa, j'ai compté les jours qui me séparaient de ton

arrivée. Si on fêtait ça au lieu de perdre du temps pour des futilités ?

Comment ça, des futilités ? Elle s'apprête à répondre vertement, mais les petits points lumineux derrière ses paupières la font hésiter.

– Je me sens un peu bizarre.

McAllister la serre contre lui.

– Tu as besoin de sommeil. C'est le changement de fuseau horaire, il faut s'habituer. Je vais m'occuper de toi, d'accord ?

Elle hoche la tête. Ça fait tellement longtemps que personne ne s'est occupé d'elle ! Elle scrute ses yeux bleus et prend soudain conscience qu'elle est dans les bras de l'homme qui lui manquait depuis des mois. Pourquoi faut-il que tout lui paraisse soudain presque étranger, y compris sa voix ?

Le taxi tourne dans une rue étroite et s'arrête devant un immeuble au portail bleu, avec un heurtoir en laiton. Pendant que Lisa Maria patiente, appuyée contre une rambarde, McAllister rassemble ses affaires. Au loin, le bruit de la circulation lui rappelle New York. Mais l'air n'a pas la même odeur : c'est un mélange de vapeurs de gazole, de suie et d'autre chose qu'elle n'arrive pas encore à définir. Lisa Maria a le bonheur – ou le malheur – de posséder un odorat exceptionnel et le fait de ne pouvoir identifier cette odeur l'agace au plus haut point.

McAllister pénètre dans son appartement et pose la valise. Puis il disparaît derrière une porte et réapparaît aussitôt.

– J'ai débranché l'alarme. Bienvenue à Londres.

Il la serre de nouveau dans ses bras. Elle a sommeil, et elle se sent stupide, ce qui ne l'empêche pas de porter un regard admiratif sur ce qui l'entoure. Elle ne s'attendait pas à un tel luxe. Une symphonie en noir et blanc : les murs, le canapé et les chaises sont blancs, avec des tables en laqué noir disséminées un peu partout. Ça ne ressemble pas beaucoup à l'appartement de McAllister à New Sparta, un bric-à-brac de vieux meubles et de tapis usés jusqu'à la trame, le tout dans un désordre permanent.

Elle laisse échapper un bâillement.

Mc Allister lui fait part des nombreuses théories qui existent sur la façon de gérer le décalage horaire, la plus répandue étant, selon lui, de rester éveillé jusqu'à l'heure normale du coucher dans le pays d'accueil. Certains prônent aussi l'exercice en plein air jusqu'à ce que les muscles aient atteint la limite de la fatigue. Un point commun entre ces deux théories : beaucoup de soleil et d'air frais, et pas d'alcool.

– Voilà pourquoi je te propose de fermer les rideaux et de boire du champagne au lit.

Lorsqu'elle émerge de nouveau, Lisa Maria ne sait plus du tout où elle est ni quelle heure il est. Son réveil ressemble à une longue remontée des eaux profondes jusqu'à la surface de l'eau.

Une pâle lumière filtre à travers les rideaux épais, jetant une sorte de brouillard dans la pièce. Elle ressent un petit choc en apercevant le visage de McAllister près d'elle, sur l'oreiller. Il a de longs cils noirs, et une vraie peau de bébé.

Elle se dresse sur les coudes pour mieux l'observer. Pas de doute, c'est bien McAllister... mais

il a l'air différent : plus soigné, plus coquet. Ses cheveux encadrent gracieusement son visage alors qu'avant ils lui tombaient dans les yeux. Avant de rencontrer Lisa Maria, il se les coupait lui-même et elle était devenue son coiffeur personnel en même temps que sa femme de chambre et son amante. Sa peau elle-même respire la santé, bien plus qu'avant. Elle est plus colorée, plus tonique aussi, comme s'il suivait un petit régime et faisait du sport. Et ses lèvres ne sont plus gercées.

Son regard quitte l'homme allongé près d'elle pour survoler la chambre, peu décorée mais avec un goût certain. Où sont les piles de bouquins et de papiers que McAllister a toujours accumulés ? Sans oublier le linge et la vaisselle à laver... Les seules choses qui ne soient pas rangées, ce sont ses vêtements éparpillés sur le tapis. Une de ses longues chaussettes noires pendouille d'un bureau où McAllister l'a envoyée promener.

Lisa Maria se glisse hors du grand lit blanc et marche sur le tapis, blanc lui aussi. La salle de bains est immaculée, et c'est dans un placard mural qu'elle découvre la nouvelle preuve d'une intervention extérieure. Car il y a là une collection de produits de beauté pour homme, notamment une superbe brosse à cheveux de bois, un rasoir à la lame affûtée, des savons et des shampoings parfumés de la marque Penhaligon. Elle prend l'un des savons, aux senteurs boisées, pour se laver les mains.

Puis elle revient à pas feutrés dans la chambre. La porte de l'armoire est entrouverte. A l'intérieur, pendus à des cintres, des chemises et des pantalons soigneusement repassés, qu'elle n'a pour la plupart jamais vus. Il y a même une cravate ! Impossible d'imaginer McAllister porter tout ça.

Il est évident que quelqu'un a pris son mec en main. Et elle a une idée assez précise de l'identité de ce *quelqu'un*...

Elle a dû sombrer de nouveau dans le sommeil car elle entend un bruit de porcelaine et des chuchotements. Elle entend la voix de McAllister dire : « C'est parfait », et elle ouvre les yeux. Une femme courtaude en tenue de soubrette, avec un petit tablier blanc, pose un plateau sur la table de chevet.

La femme jette un coup d'œil sur la chaussette qui trône toujours sur le bureau. Puis elle quitte la pièce.

Dès que la porte s'est refermée derrière elle, Lisa Maria s'étonne.

– Tu as une femme de chambre ?

Il verse le café dans les tasses.

– Je me demandais quand tu te déciderais à te réveiller. Je me disais que tu en avais peut-être encore pour un jour ou deux.

Il pose près d'elle une tasse sur sa soucoupe.

– C'est Beryl. Elle passe tous les matins pour m'apporter le café et les journaux et pour faire un peu de ménage. Elle ne reste qu'une petite heure, mais ça lui suffit amplement pour que tout soit nickel.

– Pourquoi la laisses-tu venir dans ta chambre ?

McAllister pose sa tasse.

– D'accord, j'ai compris. La prochaine fois, je lui demanderai de tout laisser dans la cuisine, c'est bien ça ?

Lisa boit avec précaution dans sa tasse en porcelaine à chevrons noirs. Le café est très bon : corsé, bien noir, sans trace de mouture. Seule critique : il gagnerait à être un peu plus chaud.

– Comment as-tu trouvé cette fille ?

– Elle travaille pour les Hamilton, les propriétaires de cet appartement. Ce sont des architectes, et ils sont partis en Nouvelle-Zélande pour construire un immeuble.

Il s'adosse à la tête de lit, sa tasse en équilibre sur les genoux.

– Et comment as-tu connu les Hamilton ?

Elle se sent un peu dans la peau de Nayla, allant sans vergogne à la pêche aux infos.

– En fait, je ne les ai jamais rencontrés. Ce sont des amis de Felicity, c'est elle qui a tout arrangé. C'est fou ce qu'elle m'a aidé.

Je le savais !

Loin d'éprouver de la satisfaction à entendre le nom qu'elle pressentait entendre, Lisa Maria ressent un pincement au cœur qu'elle identifie aussitôt. C'est de la jalousie.

– Lisa ? Ça ne va pas ?

Les yeux de McAllister n'ont jamais été aussi bleus ni aussi clairs.

Avant qu'elle puisse répondre, le téléphone se met à sonner – des sons stridents qui réclament une réponse immédiate. McAllister décroche le téléphone posé sur sa table de nuit.

– Allô ? Non, tu ne m'as pas réveillé.

Lisa Maria s'empresse de rectifier.

– Pas moi, *nous* !

Il se tourne vers elle en souriant.

– Je veux dire, tu ne *nous* as pas réveillés...

Lisa Maria entend un énorme éclat de rire dans le combiné, qui résonne dans toute la pièce. Elle comprend aussitôt de qui il s'agit.

– Transmets mon bonjour à Felicity.

« Chère Lisa Maria,

Je voulais trouver un homme, alors j'ai dépensé mes économies pour me faire refaire les seins. Je voulais un grand mariage, et je me suis endettée pour le payer. Maintenant, je suis mariée à une crapule, et bien trop fauchée pour me permettre de divorcer. En plus, j'ai une poitrine de matrone.

Pourquoi les choses ne se passent-elles jamais comme on le souhaite ? Et pourriez-vous me prêter cinq mille dollars ?

Une Paumée, de Camillus. »

« Chère Paumée,

Les choses se passent parfois comme on le souhaite, mais ce n'est pas toujours pour autant une partie de plaisir. La vraie question est celle-ci : pourquoi continuez-vous à prendre de mauvaises décisions ?

Quelle sera la prochaine ? Engager un homme de main pour liquider votre mari ?

Vous avez plus besoin d'un psy que d'un avocat. Essayez de réfléchir à ce qui compte vraiment pour vous avant d'ajouter un nouveau maillon à cette chaîne de calamités. Pour ce qui est de votre dernière question, non, je ne peux pas vous prêter d'argent. Et même si je le pouvais, j'aurais bien trop peur que vous ne le dépensiez bêtement,

Lisa Maria. »

Trois jours plus tard, Lisa Maria se réveille en prenant conscience qu'elle s'est fourrée dans un sale pétrin. Elle a oublié d'appeler chez elle pour dire qu'elle était bien arrivée à Londres !

McAllister la regarde bizarrement.

– Quelque chose ne va pas ? Je te trouve bien ronchon, ce matin !

– Ma mère ne sait pas où je suis.

Mme Marino a demandé à sa fille de l'appeler dès que les roues de l'avion toucheraient le sol anglais. Elle a même ajouté avec son optimisme habituel : « Si l'avion atterrit... » Lisa Maria se demande quelles mesures de représailles sa mère va prendre pour ce flagrant délit de désobéissance.

– Elle ne sait pas que tu es à Londres avec moi ?

Lisa Maria se passe la main dans les cheveux, ce qui est chez elle le signe d'une extrême nervosité.

– Bien sûr que si, mais elle ne sait pas que le voyage s'est bien passé.

– Lisa, ce n'est pas une affaire ! Tu vas quand même avoir trente ans.

– Bob, on voit bien que tu ne connais pas ma mère.

Elle se penche au-dessus de lui pour attraper le téléphone.

– Eh bien, dis-lui que nous avons des trucs à faire.

McAllister a les yeux fermés, le sourire aux lèvres. Elle se penche vers lui pour l'embrasser... et se relève brusquement.

– Arrête de me déconcentrer ! Il faut que je l'appelle.

McAllister se cache la tête sous le drap.

– Je t'en prie, fais comme chez toi.

Lorsqu'elle a préparé son petit voyage à Londres, Lisa Maria a tout fait pour éviter de jouer les touristes américaines types, et elle a mémorisé l'indicatif pour appeler les Etats-Unis. Il lui faut cependant s'y reprendre à deux fois, et recourir aux bons offices d'une opératrice manifestement excédée, pour parvenir à obtenir son numéro.

Mme Marino répond dès la première sonnerie. Avec elle, pas d'« allô ».

– C'est qui ?

– C'est moi, maman.

Lisa Maria s'efforce de prendre un ton jovial, mais qui sonne faux, et qui laisse surtout percer son sentiment de culpabilité.

– Qui ça ?

Elle imagine la tête de sa mère, les lèvres pincées et poussant des cris de chouette. Mme Marino a d'ailleurs un petit air de famille avec les chouettes : des yeux perçants derrière de grosses lunettes rondes perchées sur un nez busqué.

– C'est moi, Lisa Maria. Ta fille.

Sa mère hurle, probablement à l'attention de son père :

– Arrive ici ! C'est elle. Elle n'est pas morte.

Lisa Maria entend presque aussitôt la voix de son père.

– Allô ?

– Bonjour, papa. Où est passée maman ?

– Lisa, Dieu soit loué ! Ta mère se faisait un sang d'encre.

M. Marino se mouche bruyamment, obligeant Lisa Maria à éloigner l'écouteur de son oreille.

– Elle a appelé deux fois la compagnie aérienne pour être sûre que l'avion ne s'était pas écrasé...

Lisa Maria tape du poing dans le lit. La tête de McAllister émerge aussitôt des draps.

– ... et après, elle a appelé la police londonienne, qui lui a confirmé qu'il n'y avait pas eu de crash.

Lisa Maria cesse de jouer les filles euphoriques.

– Tout va bien. Repasse-moi maman, je vais lui expliquer.

Elle entend des voix étouffées, puis un petit sifflement de mauvais augure. Au bout de quelques secondes, la voix de M. Marino résonne dans l'écouteur.

– Bien... Alors c'est comment, là-bas ?

– Mais où est passée maman ?

M. Marino a l'air passablement stressé.

– Ta mère n'est pas d'humeur à te parler maintenant, Lisa. Tu aurais dû appeler dès ton arrivée...

– Je sais, je suis désolée. Mais j’ai été tellement perturbée par le décalage horaire que j’ai oublié. Tu sais, papa, j’ai passé quasiment ces trois derniers jours au lit.

McAllister tend la main pour caresser sa jambe. Elle lui donne une petite tape pour l’éloigner.

M. Marino pousse un petit soupir. Du coup, Lisa Maria regrette vraiment de n’avoir pas tenu sa promesse.

– Enfin, tu vas bien, c’est le principal. Dis-moi, as-tu eu le temps d’aller voir Big Ben ?

– Bien sûr.

Elle se dit que le taxi est certainement passé devant en revenant de l’aéroport.

– Ça t’a plu ?

– Si ça m’a plu ?

Elle se passe la main dans les cheveux, très embarrassée.

– Eh bien... c’est vraiment une très grosse horloge.

La réponse semble le satisfaire. Elle est heureuse de lui faire ce petit plaisir.

– Ah oui ?

– Absolument. Tellement énorme qu’on l’entend à plusieurs pâtés de maison de là.

Voilà M. Marino qui se met à imiter le célèbre carillon, et sa fille lui répond dans la foulée. McAllister pique un fou rire, et Lisa Maria lui écrase un oreiller sur la tête.

– Bon ! Dis à maman que je regrette, et que je vous rappellerai bientôt.

Elle raccroche et rend son téléphone à McAllister en disant d’un ton sentencieux :

– Il faut *absolument* quitter ce lit !

Une chose est certaine, McAllister ne fait pas les choses à moitié. Il déploie la même énergie à lui faire visiter Londres qu’à lui faire l’amour.

Les voici partis pour le British Museum, le Tate Modern et Harrods. Après avoir bu quelques bières et dégusté des œufs durs à l’écossaise (entourés de chair à saucisse et enrobés de chapelure) dans un pub bruyant, ils descendent la Tamise en bateau et prennent le thé au Savoy. Ils boivent une absinthe dans un bar de Covent Garden (sans devenir fous pour autant...) et assistent à un spectacle prétentieux mettant en scène des acteurs de sitcoms américains. Ils se refusent à mettre les pieds chez Madame Tussaud et à assister à la relève de la Garde, mais à part ça, ils font pratiquement le tour des curiosités qui attirent les touristes à Londres.

Chaque fois qu’ils rentrent à l’apparte, le répondeur clignote ostensiblement, mais McAllister efface systématiquement les messages sans prendre la peine de les consulter. Lisa Maria comprend alors que le correspondant têtu n’est autre que Felicity.

Chaque matin, dès son réveil, McAllister fait part à Lisa Maria de ses projets pour la journée. Un matin, alors qu’ils dégustent des toasts au lit, elle finit par lui demander quand il prend le temps d’écrire.

Il ne dit pas un mot, mais son visage se décompose. Elle repose son assiette et lui tend les bras.

– Ça ne se passe pas comme tu veux ?

McAllister se laisse aller dans ses bras et, la bouche contre son épaule, lui avoue d'une voix étouffée :

– J'aurais déjà dû terminer la moitié du bouquin. Mais celui-ci est tellement différent des autres ! Je ne comprends pas du tout mon personnage.

– Je suppose qu'il s'agit de lady Jane Grey ?

La pièce qui sert de bureau à McAllister est une sorte de sanctuaire à la mémoire de lady Jane : il y a là un portrait d'elle (une copie) avec deux chandeliers posés devant et, tout autour, des tas de bouquins sur sa courte et infortunée existence.

McAllister s'écarte de Lisa Maria et se cale le dos contre une pile d'oreillers.

– Le livre s'inspire d'elle, mais ce n'est pas elle le sujet du bouquin. C'est le portrait d'une femme moderne dont la vie commence à ressembler à celle de Jane. C'est du moins ce que je voulais écrire au départ...

Il ferme les yeux.

– ... mais Felicity prétend que j'essaie d'écrire un livre contemporain avec une intrigue du XVI^e siècle, et que c'est à cause de ça que je n'avance pas.

Lisa Maria résiste à l'envie de crier : « Mais qu'est-ce qu'elle en sait, cette nana ? »

Elle réfléchit au problème. Voyons voir, que sait-elle de la femme qui a inspiré l'héroïne ? Jane Grey était une fille brillante mais solitaire, contrainte par ses parents d'épouser un homme qu'elle n'aimait pas pour accéder au pouvoir... et au trône. Mais elle n'a régné que neuf jours avant d'être emprisonnée dans la Tour et d'être décapitée en 1554. Elle n'avait que seize ans.

– Tu ne vas pas faire décapiter ton héroïne ?

– Peut-être sous forme de métaphore...

Elle récupère son assiette.

– J'adore quand tu joues les mystérieux... Tu sais que cette confiture amère est un vrai délice ?

McAllister étale une couche de confiture de fraises sur son toast.

– Tu détestes tout ce qui est sucré, je me trompe ?

– Pas spécialement, non.

Elle mord dans sa tartine et mâche lentement. Lui aussi mord dans sa tartine, mais en mâchant à toute allure. En l'observant, elle prend soudain conscience d'être totalement, éperdument amoureuse de lui.

D'où lui vient cette certitude ? *Du toast* ? Elle se rend compte que son cœur bat la chamade (il bat toujours plus vite que celui de McAllister. Un jour, il l'a comparée à un colibri). Elle regarde les lèvres de son amant et se penche pour balayer d'un coup de langue la miette qui s'est nichée au coin de sa bouche. Puis elle s'étire et s'adosse à ses oreillers, totalement sous le charme.

La tête de McAllister surgit derrière son épaule.

– Tu sais quoi ? Je pense que nous devrions passer la journée ici.

Une semaine plus tard, après avoir joué de nouveau les touristes toute la matinée (cette fois, c'était le Victoria and Albert Museum), à bout de forces, Lisa Maria s'installe sur une chaise en

cuir à haut dossier, dans un coin du bar de l'hôtel Russell. Elle commande un Pimm's Cup avec du champagne à la place de la limonade.

Depuis le début de son séjour en Grande-Bretagne – dix jours à peine –, le Pimm's Cup est devenu sa boisson préférée. Elle n'a pas ce goût de réglisse de l'absinthe ni le côté indigeste de la bière brune. A l'hôtel Russell, on le sert dans un grand verre bien frais garni de tranches de concombres et de citron vert. C'est très rafraîchissant quand on séjourne au cœur de Londres, dans cette atmosphère chaude et humide.

Lisa Maria se dit que Londres ressemble étonnamment à New York, l'été. L'air – plus riche en gaz d'échappement qu'en senteurs fleuries – est trop étouffant pour qu'on puisse se permettre de faire de longues promenades, ou simplement de rester assis dehors.

Elle a choisi sa table avec soin. C'est la plus proche de la cheminée en marbre noir qui ne sert plus depuis longtemps, et tout près d'un ventilateur électrique rotatif. Le barman arrive avec son plateau de boissons et une petite coupelle en argent remplie de cacahuètes, et dispose le tout délicatement sur la nappe blanche.

– Et voici pour vous, chère madame.

– Merci.

Elle sait que ce merci trahit sa nationalité d'Américaine. Apparemment, seuls les Américains utilisent le mot « merci », les Britanniques se contentant de quelques onomatopées, ce qui revient d'ailleurs strictement au même.

Mais le barman n'a pas l'air de s'en soucier.

– Désirez-vous autre chose?

– Non, pas pour l'instant.

Elle le croit pourtant capable de sortir n'importe quoi de l'office immaculée qui jouxte le bar : un Russe Blanc, un lapin blanc, voire un tigre blanc...

Le bar de l'hôtel Russell est un havre de paix, bien qu'il présente tous les signes extérieurs d'un Empire britannique révolu, lequel a été entièrement bâti sur l'oppression colonialiste, et elle le sait. Mais, aujourd'hui, elle préfère oublier la politique. C'est bon de se faire appeler « chère madame », ne serait-ce qu'une petite heure...

Dehors, on entend un bruit de sirènes, et les étudiants de l'université de Londres – qui est tout à côté – pressent le pas pour rejoindre les touristes dans l'atmosphère humide de Russell Square.

Mais où est passé McAllister ? Il est sorti un instant pour prendre un appel sur son portable (qu'il a accepté de laisser en veille à contrecœur, pour la première fois depuis des jours). C'est Lisa Maria qui lui a demandé instamment de reprendre contact avec le monde extérieur (qui semble l'attendre de pied ferme) et, aussitôt, le téléphone a commencé à sonner.

Près de dix minutes ont passé. Elle regarde les bulles remonter à la surface de son Pimm's Cup. Puis elle tourne la tête vers une femme d'une trentaine d'années qui est en train de l'observer depuis la table d'à côté. Son regard arrogant, empreint de froideur, lui rappelle un peu celui de Felicity.

La femme se livre à un examen minutieux de Lisa Maria : les chaussures, le sac à main, la robe

et la coiffure... tout y passe. On sent qu'elle fait mentalement l'inventaire de ses dépenses. Ça lui rappelle la façon de faire de sa mère, à ceci près que Mme Marino se fonde sur des valeurs très différentes pour évaluer les gens. Sa mère étudie ses semblables pour se faire une idée de leur état de santé ou de leur moralité, alors que cette femme – avec son sac Fendi et ses chaussures Jimmy Choo – essaie de situer les gens sur l'échelle sociale.

Et il est clair que Lisa Maria lui pose un problème. Il faut dire qu'elle porte une robe en mousseline de soie qui doit peser dans les vingt grammes et qu'elle a déniché dans une solderie, un gilet en cachemire sur les épaules et des sandales à lanières qui ressemblent à des Marc Jacobs et qu'elle a récupérées dans une boutique de fripes.

Elle lance vers la femme un regard désapprouvateur, mais l'autre persiste et signe. Au bout d'un moment, Lisa Maria se lève et s'approche d'elle.

– Désolée si j'ai l'air de vous regarder avec insistance, mais vous me rappelez tellement ma mère...!

La femme accuse le coup. Visiblement offensée, elle ramasse son sac à main et se dirige vers la porte.

Lisa Maria lui lance en retournant s'asseoir :

– Franchement, la ressemblance est troublante!

C'est juste à cet instant que McAllister revient. Il s'assied et avale une longue gorgée.

– Excuse-moi d'avoir été aussi long.

Une serveuse fait son apparition. Elle porte un petit tablier blanc orné de fanfreluches passablement ridicules.

– Vous désirez une autre boisson ?

– Non, c'est parfait.

La serveuse s'éloigne, mais s'arrange pour frôler en passant l'épaule de McAllister. Qu'a-t-il donc de spécial, cet homme, pour que toutes les femmes aient envie de le tripoter ? Que ce soit des amies ou de parfaites inconnues, on dirait qu'elles ne peuvent s'empêcher de mettre la main dessus.

– Alors... comment va Felicity ?

A l'appartement, chaque fois qu'ils daignent répondre au téléphone, c'est *elle* qui est au bout du fil, et Lisa Maria est convaincue que Felicity n'a pas d'autre motif que de troubler leur idylle.

– Elle veut me voir.

Lorsque McAllister est malheureux, ça se voit aussitôt sur son visage. C'est comme un enfant qui vient de découvrir que les adultes ne disent pas toujours la vérité.

– Ça fait une semaine qu'elle veut me rencontrer, je ne peux pas repousser indéfiniment ce rendez-vous.

Lisa Maria est trop fine mouche pour pro - tester.

– Demande-lui de passer.

Il a l'air soulagé.

– Ça ne t’ennuie pas ?

– Bien sûr que non.

Lorsqu’elle est heureuse, elle se montre toujours magnanime. En plus, elle a toujours cru dur comme fer à l’adage : « Connais ton ennemi pour mieux le combattre. »

Mais, pour Felicity, pas question de passer chez McAllister. Elle refuse, elle dit que ce n’est pas possible. C’est vrai, enfin, cette pauvre Lisa Maria vient *à peine* de débarquer des Amériques, elle a autre chose à faire que de jouer les hôtes. En plus, c’est censé être une réunion d’affaires, organisée par Felicity pour discuter du manuscrit en cours de rédaction. Alors, pourquoi McAllister ne passerait-il pas tout simplement à son appartement à elle, à Notting Hill Gate ? Disons, demain, sur le coup de 19 heures.

McAllister transmet consciencieusement l’info à Lisa Maria, qui est assise dans son bain. A l’occasion d’une nouvelle balade à travers Londres, en début de journée, elle a acheté une « bombe spéciale bain » dans une boutique de cosmétiques. Une grosse boule vert pâle qui, comme prévu, a explosé dans la baignoire en déversant une eau verte pleine de bulles.

McAllister s’assied sur le rebord de la baignoire.

– Ça sent la Californie, ici.

– Avocat et eucalyptus. Tu as du nez !

Immergée jusqu’au menton, Lisa Maria sent les dernières traces de décalage horaire s’effacer une bonne fois pour toutes. Elle se sent requinquée et combative, prête à en découdre avec Felicity en relevant le défi.

– Si tu me disais de quel genre de réunion d’affaires il s’agit ?

– Felicity dit que le moment est venu de faire le point. Elle a besoin de s’assurer que nous sommes toujours dans les temps.

Il plonge une main dans la baignoire pour ramasser un peu de mousse. D’un souffle, il l’envoie voltiger dans les cheveux de Lisa Maria, laquelle lui rend la monnaie de sa pièce, et la situation dégénère. McAllister finit par se retrouver avec elle dans la baignoire, et il n’est bientôt plus question de réunions ni de mises au point.

En revanche, le lendemain matin, elle se réveille de méchante humeur. C’est vrai, quoi, depuis quand organise-t-on des réunions d’affaires à 19 heures ?

– Dis-moi... Tu te souviens de ce film indien dont tu m’as parlé ? Il passe à l’Electric Cinema, et il y a une séance ce soir, à 21 heures.

Ils sont tous deux attablés devant un café, les journaux étalés sur la table. Avant de faire sa suggestion à McAllister, Lisa Maria a bien pris soin de faire sa petite enquête : le cinéma en question se trouve à Notting Hill Gate...

Apparemment, il le sait.

– Ce n’est pas loin de l’appartement de Felicity.

Elle mord dans son toast.

– Pourquoi, tu es déjà allé chez elle ?

McAllister est plongé dans la rubrique « Arts » du *Times*.

– Naturellement. Tiens... Martin Amis vient de sortir un nouveau livre. Tu as déjà lu quelque chose de lui ?

Comme elle ne répond pas, il lève la tête.

– Lisa ? Tu as entendu ma question ?

Elle répond sans le regarder.

– Le dernier livre de Martin Amis que j'ai lu, c'est *Money*. Bon, alors tu as envie de voir ce film, oui ou non ?

– Bien sûr. On se donne rendez-vous là-bas ?

Il s'est replongé dans sa lecture.

– C'est une bonne idée.

Tandis que Lisa Maria prend l'Escalator pour sortir de la station de métro de Notting Hill Gate, elle aperçoit un visage connu sur plusieurs posters qui couvrent les murs. C'est le Mister Cognac de l'avion dans toute sa splendeur : les épis rouges, les yeux cernés. Sous son portrait, on peut lire : « JACK EST DE RETOUR ». Elle se fiche totalement de savoir où il est parti et pourquoi il a cru bon de revenir.

Elle arrive devant le cinéma avec un quart d'heure d'avance. McAllister lui ayant dit qu'il arriverait à 20 h 45 au plus tard, elle décide de l'attendre dans un pub. Elle commande un verre de merlot et s'assoit près de la fenêtre, ce qui lui permet d'admirer son reflet tout en patientant.

Bon, d'accord, ses cheveux ont poussé, mais sa coupe asymétrique tient toujours la route. Elle aura besoin d'une nouvelle coupe dans une quinzaine de jours. Sa veste de cuir noir est passablement usée (c'est un des éléments clés de sa garde-robe depuis le lycée), mais elle lui donne un look punk un peu rétro et assez sympa. Pour compléter son uniforme de citadine branchée, elle arbore un jean noir ultramoulant et des bottes noires. *Pas mal*, se dit-elle en attendant avec impatience la soirée qui se prépare.

C'est alors qu'elle aperçoit McAllister. Il n'est pas mal non plus dans son trench-coat noir. Mais il n'a pas la même démarche que d'habitude, avec ces grandes enjambées qu'elle reconnaîtrait n'importe où.

Et pour cause : il est flanqué de Felicity, juchée sur des talons aiguilles et ondulant des hanches, et d'une maigreur très *fashion* dans son manteau noir. Ils sont en grande conversation.

Le barman est en train de débarrasser la table d'à côté.

– Ça ne va pas, ma jolie ?

– Pourquoi les choses ne se passent-elles jamais comme on le voudrait ?

Le barman pose son chiffon.

– Que voulez-vous, c'est dans l'ordre des choses. Regardez un peu ce qu'en disent les philosophes, à commencer par Aristote. On a parfois des surprises, qu'il s'agisse de la tragédie ou de la vie de tous les jours. Pas vrai ?

Elle confirme. Puis elle regarde de nouveau dans la rue. McAllister et Felicity font le pied de grue devant le guichet, sur le trottoir d'en face. Felicity consulte sa montre.

Le barman rejoint Lisa Maria et suit son regard.

– Ce sont des copains à vous ?

– Un des deux seulement.

Elle s'extrait de la banquette. Le barman lui sourit.

– Je pense avoir deviné de qui il s'agit. Ce n'est pas elle, c'est l'autre. Soit dit entre nous, la femme vient souvent ici, elle commande un verre de vin et a toujours une bonne raison de se plaindre. On peut dire que rien ne trouve jamais grâce à ses yeux, à celle-là.

Le barman ramasse son plateau remplis de verres à laver.

– Surtout, faites très attention à elle, ma jolie. C'est une sale fille, il va falloir jouer serré.

« Chère Lisa Maria,

Pourquoi fait-on tout un plat d'un simple baiser ? Moi, j'ai commencé à embrasser des filles quand j'avais environ quatre ans. Je trouve ça aussi naturel que de respirer ou de boire un verre d'eau.

Le problème, c'est que maintenant, j'ai une petite amie. Et pour elle, le baiser est une sorte de rite sacré. Quand j'embrasse d'autres femmes, elle me fait une scène. Pourriez-vous lui faire comprendre qu'elle se trompe ?

Un Lutin, de Prospect Park. »

« Cher Lutin,

Je pense que vous devriez avoir une longue conversation avec votre mère. Demandez-lui pourquoi elle a perdu du temps et de l'argent à élever un crétin, et pourquoi elle ne vous a pas dit de garder vos lèvres pour "la bonne personne".

Veillez transmettre mes condoléances à votre petite amie... si toutefois elle est toujours avec vous au moment où vous recevrez cette lettre,

Lisa Maria. »

Rien n'est plus détestable pour Lisa Maria que de se montrer bonne joueuse. Mais le temps de traverser la route pour retrouver McAllister, elle a décidé d'être la meilleure joueuse possible. Et comme elle est dans une rogne noire, ce n'est pas gagné !

Elle leur dit bonjour en expliquant qu'elle les attendait au pub d'en face.

– J'espère qu'ils ne vous ont pas empoisonnée.

Cela dit, Felicity semble plutôt espérer le contraire...

Lisa Maria passe majestueusement devant elle et donne le bras à McAllister.

– Le vin était surprenant, et le barman charmant.

Tout en parlant, elle aperçoit une trace de rouge à lèvres sur la joue de McAllister. Aussitôt, une onde de colère la parcourt, mais elle continue de sourire. Elle sourit même tellement qu'elle en a des crampes aux mâchoires !

– Si on entrait ? Ce serait dommage de rater le début.

Felicity les précède. On les conduit vers une petite table ronde.

– Après toi, dit Lisa Maria à McAllister, lequel s'installe entre les deux femmes.

Une demi-heure plus tard, Lisa Maria se rend compte qu'elle ne s'est pas concentrée une seule minute sur le film. Elle inspire longuement pour faire ralentir les battements de son cœur et se force à admirer la beauté des contrastes sur l'écran, l'élégance des femmes en sari et le charme insolent des hommes aux cheveux de jais. Décidément, l'Inde doit être un pays fabuleux. Ces gens respirent à la fois la sensualité et la sérénité.

Sur l'écran, une femme sort gracieusement de son sari un poignard qu'elle plante dans le cœur d'un des hommes.

Bien fait, se dit Lisa Maria. *Ce type devait le mériter, c'est sûr.*

En quittant la salle de cinéma, Felicity y va de son commentaire.

– Bof... Je suis un peu déçue par rapport aux critiques, pas vous ? Mais j'ai quand même trouvé le film très engagé par moments.

Sur ce, elle les invite à venir prendre un verre chez elle.

Soucieuse de continuer à jouer le jeu, Lisa Maria s'abstient de répondre : *Tu parles !* ou de lui cracher à la figure – le genre de choses qui vous vient naturellement à l'esprit en pareil cas. Elle fait au contraire tout son possible pour observer un silence aimable afin que McAllister puisse accepter sa proposition.

Mais, à sa grande surprise, il la décline.

– Merci, c'est très gentil, mais Lisa et moi souhaitons passer un peu de temps tous les deux.

Prise de court, Felicity reste sans réaction, se contentant de leur souhaiter une bonne nuit. McAllister prend Lisa par la main, et ils s'éloignent lentement vers la station de métro.

Lisa Maria s'exclame :

– Eh bien... quelle surprise !

Il s'arrête de marcher pour la regarder.

– Lisa, je suis désolé, mais c'est elle qui s'est invitée et je n'ai pas voulu me montrer grossier.

– Je ne parlais pas de cette surprise-là. Ce qui m'a étonnée, c'est que tu aies refusé de retourner chez elle.

Elle se remet en marche, et McAllister lui emboîte le pas.

– Jamais je ne me serais avisé de le faire. Ça fait deux heures que tu ne tiens pas en place, et j'ai peur de ce qu'il risque de se passer quand tu retrouveras ton état normal.

Lisa Maria a une piètre opinion des couples qui se disputent en public. Aussi, lorsque McAllister tente de lui prendre la main dans le métro qui les ramène chez eux, elle se contente de se dégager d'une secousse et de faire un geste vers l'affiche qui trône face à eux, au-dessus du siège d'en face.

– Tu vois ce mec ? Je l'ai rencontré dans l'avion et il m'a invitée à faire un câlin dans les toilettes... J'aurais peut-être mieux fait d'accepter.

McAllister a l'air blessé.

– Tu te fiches de moi ou quoi ?

– Puisque je te dis que je l'ai rencontré dans l'avion et qu'il m'a proposé un câlin !

McAllister semble aussi intéressé que peiné.

– Mais... c'est Jack Spangle. Une vraie pop star, on le voit partout dans les magazines.

Quelque part de l'autre côté du couloir, quelqu'un lance :

– Jack est le meilleur ! Dites-moi, vous l’avez vraiment rencontré ?

La voix appartient à une jeune femme avec des cheveux noir corbeau en pétard. Elle ne quitte pas Lisa Maria des yeux, comme statufiée.

Lisa ayant confirmé l’info d’un hochement de tête, la femme bondit sur elle pour lui prendre la main.

– Il faut que je vous touche !

Lisa Maria a un mouvement de recul.

– Certainement pas !

La jeune femme tombe à genoux.

– Si, il le faut. S’il vous plaît, laissez-moi vous toucher.

Emue par ce témoignage poignant d’amour non partagé, Lisa Maria lui tend la main, un peu réticente. La femme la serre avec ferveur, puis penche la tête pour planter dessus un baiser sonore.

– Oh, merci... Merci beaucoup !

– Mais je vous en prie...

Lisa Maria est soulagée de voir qu’ils descendent à la station suivante. Au moment où ils quittent le wagon, la jeune femme leur crie de loin :

– Que Dieu vous bénisse !

Lisa Maria lui sourit.

Non, elle n’approuve absolument pas les couples qui se disputent en public. Mais en privé, c’est une autre paire de manches !

A peine ont-ils retiré leur manteau (après que McAllister s’est précipité pour couper l’alarme et qu’elle a couru dans la salle de bains pour se laver les mains) que Lisa Maria lance déjà la première salve.

– Dis-moi, Bob. Quel genre de rapports y a-t-il entre les auteurs et les éditeurs ?

McAllister, qui était en train de pendre son trench-coat dans le placard, se retourne.

– Eh bien, c’est un peu compliqué...

Elle se juche sur le bras d’un fauteuil du salon et attend. Il s’assied sur un canapé face à elle.

– Felicity n’est pas ma première éditrice. La première qui ait publié mes bouquins en Grande-Bretagne, c’est Eileen Lord. Et puis, l’an dernier, il y a eu un grand chamboulement, et Eileen est partie. Elle a même carrément quitté le métier, bien qu’elle ait à peu près le même âge que moi. Et c’est Felicity qui a pris la relève.

Lisa Maria serre les poings.

– Mais tu sais que c’est fascinant, tout ça... ! D’un point de vue historique, j’entends. Mais je ne suis pas plus avancée. Je voudrais que tu me décrives le genre de rapports que tu entretiens avec *Felicity*.

Il se cale au fond du canapé et étend ses jambes.

– Elle a été fantastique, elle m’a beaucoup aidé. Comme tu le sais, c’est elle qui m’a trouvé cet

apparte, et elle s'est vraiment intéressée à mon livre.

– Est-ce à ton bouquin qu'elle s'intéresse, ou à toi ?

McAllister plisse le front.

– Eh bien, au livre. C'est évident.

Elle se demande s'il essaie de faire de l'humour, et ça ne lui plaît pas du tout.

Il lui décoche un sourire innocent, mais elle n'est pas d'humeur à se laisser charmer.

– Est-ce qu'elle embrasse *aussi* ton livre ?

La trace de rouge à lèvres est encore visible sur la joue de McAllister. Lisa Maria se lève, le prend par la main et le traîne devant une glace. Puis elle fait pivoter sa tête et lui montre le rouge à lèvres du doigt avant de le libérer.

Il se frotte la joue des deux mains.

– Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé plus tôt ? Quand je pense que je me suis baladé toute la soirée avec ça sur le visage, c'est incroyable !

– Ce que je trouve incroyable, moi, c'est que tu l'aies laissée t'embrasser.

Lisa Maria se rend compte qu'elle a haussé le ton, pour ne pas dire plus. Elle préfère prendre la direction de la chambre et referme la porte derrière elle, un peu trop doucement à son goût. Mais impossible de claquer cette porte, elle est bien trop lourde.

De l'autre côté, McAllister lui assure que ce baiser était « purement professionnel ». Résistant à l'envie de lui balancer une réplique cinglante, elle s'assied devant la coiffeuse et contemple son visage. Il est tout rouge ! A la lumière de la pièce, elle a l'impression de voir sa mère, et elle prend peur.

Elle se lève d'un bond, si brusquement qu'elle renverse la chaise. De l'autre côté, McAllister s'inquiète.

– Tout va bien ?

Du coup, elle n'arrive plus à se contrôler. Elle se met à hurler derrière la porte.

– Un « baiser professionnel » : comme tu dis, ça n'existe pas !

Puis elle pense aux prostituées et croit bon d'ajouter (sans ménager les décibels) :

– Sauf pour les putes, naturellement !

Il ne répond pas, mais le son étouffé qui lui parvient en retour ressemble à s'y méprendre à un rire, ce qui fait redoubler sa colère.

Il arrive souvent à Lisa Maria de parler dans son sommeil, en tout cas, c'est ce qu'on lui a dit. Elle n'est donc pas éminemment surprise, en se réveillant au beau milieu de la nuit, de se retrouver assise dans son lit la bouche ouverte. Elle se tourne vers McAllister pour voir si elle l'a réveillé.

La place à côté d'elle est vide.

Le moral à zéro, elle se remémore leur dispute de la veille. Une « dispute », ça fait tout de même moins sérieux qu'une « scène ». D'ailleurs, peut-on même parler de « dispute » ? C'était

juste une petite querelle d'amoureux.

Mais dès qu'elle repense à cette soirée, sa colère renaît. C'était bien plus qu'une simple querelle d'amoureux ! Comment peut-il être aussi aveugle ?

Elle marche vers la porte sur la pointe des pieds et l'ouvre tout doucement. Dans la lumière de la rue qui entre par la fenêtre du salon, elle voit McAllister allongé sur le canapé. Il n'a pas quitté l'apparte, c'est déjà ça.

Elle retourne se coucher et se met à regarder le plafond en faisant le bilan de sa vie sentimentale. Il y a d'abord eu Nick, son premier petit ami, qui vit toujours à New Sparta et qui travaille dans une librairie. Elle a rompu avec lui alors qu'elle était en première année de fac. Elle venait de rencontrer Dewey, qui était dans la même école de journalisme qu'elle. Il a été son premier petit ami de catégorie 1.

Elle réserve la catégorie 1 aux mecs qui ont un petit côté frimeur – le genre très beaux et très portés sur le sexe. La plupart des hommes qu'elle a connus se situent dans cette catégorie, y compris le mec de New York qui lui a fait perdre son boulot.

Dans la catégorie 2, elle place les hommes attachants, sérieux et un peu gauches – en gros, ceux sur qui on peut compter. Nick se situait dans la catégorie 2, et jusqu'à maintenant, McAllister aussi.

Mais qui est *vraiment* McAllister ? Il est assez beau mec pour figurer dans la catégorie 1, mais il lui manque la superficialité de ceux que les principes n'étouffent pas. Aurait-elle commis une erreur de jugement ? Et s'il appartenait à une catégorie, entièrement nouvelle, inconnue jusqu'ici ?

Fatiguée de contempler le plafond, elle se met à étudier sa main.

Pas l'ombre d'une bague. Et puis c'est quoi, ce truc... ? Une tache de vieillesse ? Elle va bientôt avoir trente ans, et elle en est à peu près au même point que lorsqu'elle en avait vingt, sur le plan professionnel comme sur le plan sentimental. Pas d'engagement sérieux, et aucun projet en vue.

Ça lui rappelle une pub télé qui passe régulièrement à New Sparta. On voit une femme aux cheveux blancs assise à sa table de cuisine et qui fait une liste : « Pain, fruits, œufs ». Puis elle écrit : « Penser aux imprévus », et aussitôt, le nom d'une entreprise de pompes funèbres apparaît sur l'écran.

Lisa Maria a connu des moments difficiles. Elle a souvent été au creux de la vague, mais pas depuis qu'elle est tombée amoureuse de McAllister. Cette nuit est donc une grande première, et comme elle est toute seule dans une ville qu'elle connaît mal, dans un pays qui lui est étranger, la situation lui paraît d'autant plus sombre.

Elle se love contre l'oreiller de McAllister. Si seulement elle était chez elle, à New Sparta, dans son décor familier. Dans cette ville dont elle connaît la culture sur le bout des doigts, où ses échecs et ses déceptions lui paraissaient tellement moindres et plus faciles à gérer...

Lorsqu'elle ouvre les yeux, le soleil filtre par la fenêtre de la chambre. Dans la pièce flotte une bonne odeur de café et de toasts.

McAllister s'assied près d'elle en lisant le journal, les sourcils froncés. Puis il lève la tête.

– Bonjour !

– Bonjour !

Elle se souvient de ses cogitations du petit matin, et inspire longuement pour se calmer.

– Tu veux du café ?

– Bien sûr.

Il lui tend une tasse.

– Merci.

Elle le regarde, un peu méfiante. Il fait un geste en direction du plateau posé sur la table de chevet.

– Quelques toasts ?

Elle fait signe que non. Le café est corsé mais tiède, comme d'habitude. Ils ont décidé de se passer des services de Beryl, mais préparer un bon café reste à Londres un défi permanent. La qualité de l'eau serait-elle en cause ?

– J'ai pensé que nous pourrions prendre le train pour Leicester et y passer la nuit, si tu n'es plus en colère contre moi, bien sûr.

Elle a soudain l'impression d'avoir un point au cœur, une sensation très nouvelle. Elle porte la main à sa poitrine, mais son rythme cardiaque paraît normal.

– Non, je ne suis plus en colère contre toi. Et je regrette de m'être montrée aussi jalouse.

Il n'en revient pas.

– Tu me fais des excuses, *toi* ? Je ne t'aurais jamais cru capable de ça.

Il la regarde en lui faisant une grimace. Ils éclatent de rire.

– Au fait, qu'y a-t-il de spécial à Leicester ? Elle situe assez bien la ville sur la carte, au nord-ouest de Londres.

– Bradgate Park. C'est là que lady Jane Grey est née. Peut-être que si je fais un tour là-bas et que je jette un coup d'œil à ce qui reste de sa maison natale, je retrouverai l'inspiration.

Elle avale une grande gorgée de café.

– Possible...

Il tend la main vers Lisa. Puis il l'embrasse. Elle s'informe :

– Dois-je en conclure que notre première scène à Londres a officiellement pris fin ?

– Une scène, tu crois ? Pour moi, c'était plus une prise de bec.

Un dimanche après-midi typiquement londonien dans un train, se dit Lisa Maria. On dirait que tous les gens se sont donné le mot pour lire des journaux, à commencer par McAllister, qui en a

pris trois pour le voyage.

Tandis que le train roule vers le nord, Lisa Maria se plonge dans la lecture de *The Observer*. Soudain, elle se tourne vers McAllister.

– Ils n’arrêtent pas de parler des Américains. Tiens, écoute un peu : « Les Américains, qui manquent totalement de sens de l’humour, n’approuveront sans doute pas. » C’est idiot ! Comme si nous étions tous pareils... !

Il la regarde par-dessus son tabloïde.

– C’est marrant, je viens de lire un truc du même genre.

Il revient quelques pages en arrière.

– Voilà, j’y suis : « Alors que les Britanniques considèrent les Américains comme des gens sans humour et qui passent leur temps à tout critiquer, les Américains estiment que nous avons un comportement de gens coincés. »

– Attends un peu, je ne suis pas sûre que nous parlions la même langue... C’est *nous*, les *coincés* ?

– Apparemment, mais nous pouvons toujours demander des explications à Felicity.

Elle lui lance un bref noir, ouvre la bouche et la referme aussitôt.

– Lisa... ! C’était juste pour blaguer.

A la gare de Leicester, McAllister est d’avis de prendre un taxi jusqu’à Bradgate Park, mais Lisa Maria hésite.

– Ça ne risque pas d’être un peu cher ? Je suppose qu’il y a des bus, non ?

– Sûrement. Mais comme je vais déduire tout ça de mes impôts, autant bien faire les choses.

C’est une magnifique journée, chaude et ensoleillée. Ils achètent à la gare deux bouteilles à emporter. Le chauffeur de taxi ne leur pose aucune question en dehors de leur destination, et il conduit beaucoup trop vite à leur goût. Lisa Maria décide de ne pas lui demander ce qu’il entend par « coincé »... Elle préfère poser sa tête sur l’épaule de McAllister et respirer l’air frais qui entre par la vitre entrouverte. Le taxi quitte la ville de Leicester et s’engage dans la verdoyante campagne anglaise.

A l’entrée de Bradgate Park, un grand panneau demande instamment aux visiteurs de ne rien donner à manger aux cervidés. McAllister lui apprend que le parc est censé abriter des daims et des cerfs, ce qui fait aussitôt réagir le chauffeur.

– Vous avez plus de chances de voir les daims, *m’lord* !

Tandis que McAllister règle la course, Lisa Maria se dit qu’elle pourrait l’appeler, elle aussi, « my lord ». Et naturellement, lui l’appellerait « milady »... La classe, quoi !

– Il y a un esprit dans le coin, je le sens.

Ils sont assis à proximité d'un chêne, pas très loin des murs et des tourelles de brique, seuls vestiges de Bradgate House, là où lady Jane Grey a passé une grande partie de sa courte vie. Le paysage est si vert qu'on le croirait sous le feu de projecteurs.

– Tu ne sens pas cette odeur de fougère ? McAllister a l'air sceptique.

– C'est quoi, une odeur de fougère ?

– Ça ressemble au savon qu'il y a chez toi. Ce truc de chez Penhaligon que Felicity t'a offert.

Il ne confirme pas, mais ne dément pas non plus.

– Décidément, nous finissons toujours par parler d'elle.

Parce qu'elle nous accompagne partout, se dit Lisa Maria. Mais soucieuse de préserver leur tranquillité, elle tient sa langue. Elle suit des yeux un oiseau qui traverse un nuage pour se percher sur un arbre.

– Je suis incapable de donner un nom à tout ce que je vois ici. Les oiseaux, les plantes... Je me demande même si les nuages s'appellent de la même façon.

Il la prend dans ses bras, et elle se love contre sa poitrine.

– Est-ce si important ?

– Non, tu as raison.

– J'imagine que Jane Grey connaissait tous ces noms, à l'époque. Sans doute parce que je vois en elle une femme cultivée. Mais peut-être sa culture se limitait-elle au sens classique du terme... Je sais qu'elle était capable de déchiffrer le grec, le latin et l'hébreu, mais j'ignore totalement ce qu'elle pouvait bien penser du monde qui l'entourait.

Elle admire les tonalités de vert et d'or des champs qui rivalisent de beauté autour d'eux.

– Un monde merveilleux, en tout cas... Grandir dans un endroit pareil, ça doit être génial !

– A condition d'avoir droit à une vie d'enfant. D'après ce que j'ai lu, les parents de Jane la traitaient plutôt durement. Un mélange de cruauté et d'indifférence. Sa mère ne se contentait pas de la réprimander, je crois qu'elle allait jusqu'à la battre. Et elle se faisait traiter de tous les noms par son père comme par sa mère.

– Ce que j'ai le plus de mal à concevoir, c'est qu'on l'ait mariée si jeune. Surtout à quelqu'un qu'elle n'aimait pas.

– C'était plus une transaction d'affaires qu'autre chose.

Il lui caresse les cheveux. Tout près, un oiseau se met à gazouiller.

– Ses parents l'ont en quelque sorte *vendue*, c'était pour l'argent. Et cela grâce au duc de Northumberland qui a arrangé le mariage. Il semble que Jane ait tout fait pour que ce mariage ne se concrétise pas, mais ils l'ont forcée à se soumettre.

– C'était donc une battante ? C'est étrange, car la sonorité même de son nom a quelque chose d'éthéré.

Elle imagine une petite fille aux cheveux auburn marchant entre les arbres.

– Je me demande...

Mais McAllister lui pose la main sur la bouche. Elle le voit tourner la tête à droite et suit son

regard. A demi dissimulé par un arbre, un petit daim les observe avec de grands yeux étonnés. Ses longues oreilles, agitées d'un frémissement, semblent plus grandes que sa tête. Pendant plus d'une minute, ils s'étudient tous les trois. *Cet endroit est à lui*, se dit Lisa Maria. *C'est nous les intrus*.

Puis le daim dresse la tête, fait demi-tour et bondit vers les ruines, et les taches blanches de sa robe brillent dans la lumière.

Ils restent un long moment sans parler.

Le lendemain, dans le train qui les ramène à Londres, Lisa Maria sort de son sac un exemplaire en piteux état du *Livre tibétain de la vie et de la mort*. Elle a acheté le livre à New Sparta il y a quelques mois, dans le cadre de son éternelle quête pour tenter d'apprendre à vivre. Et, depuis, elle le promène partout comme une sorte de talisman. Elle a déjà relu plusieurs fois les trois premiers chapitres.

– C'est un bon livre ?

– Très bon. Je ne l'ai pas encore terminé car je m'arrête à chaque phrase pour réfléchir.

Mc Allister s'empare du livre pour feuilleter quelques pages, puis il commence à lire à voix haute. Lisa Maria s'assied en face de lui, heureuse d'être ici, à l'écouter.

– « Il importe de toujours reconnaître ce que la vie a d'irréel et de renoncer peu à peu à l'affection et à l'aversion. Soyez bons et généreux envers tous les êtres, soyez aimants et compatissants, quoi que les autres vous fassent. Ce qu'ils font n'aura plus la même importance lorsque vous aurez appris à le voir comme un rêve. »

Il lève la tête.

– C'est ce que j'essaie de faire, je crois. Mais parfois, ça m'entraîne un peu loin. Il y a des moments où la vie m'apparaît un peu trop comme un rêve.

– Moi, c'est le contraire. Et quand j'essaie de méditer, j'ai tendance à tout voir en gris.

Il lui prend la main et la tient prisonnière.

– C'est parce que tu es une femme d'action. Les meilleures idées du monde n'ont aucune valeur si on ne les met pas en pratique. C'est en partie pour ça que je t'aime.

Lisa Maria sent son cœur battre la chamade. Il leur est déjà arrivé plusieurs fois d'évoquer leur amour, mais aucun d'eux n'avait jamais prononcé ces mots de façon aussi solennelle.

– Tu sais, Bob, j'ai vécu ces deux derniers jours comme un rêve...

– *C'était un rêve.*

Et il se penche pour l'embrasser. Mais son portable se met à sonner dans sa poche. Il décroche aussitôt.

– Oui ? Ah ! bonjour, Felicity. En effet, nous avons *vraiment* passé un bon moment, l'autre soir.

« Chère Lisa Maria,

Je pense que ma vie serait beaucoup plus agréable si j'étais une femme. Les femmes sont faites pour faire tourner les hommes en bourrique et leur faire payer la note du restaurant. Et puis elles sont libres de porter des jupes.

Un Laissé-pour-Compte, d'Unadilla. »

« Cher Laissé-pour-Compte,

De deux choses l'une : ou vous vous trompez sur toute la ligne, ou vous avez un sacré sens de l'humour. Dans les deux cas, vous avez ma sympathie.

Mais vous devez prendre conscience que, très souvent, ce sont les hommes qui font tourner les femmes en bourrique et qui leur font préparer le dîner. Quant aux jupes, elles sont peut-être un symbole de libération pour vous, mais diriez-vous la même chose des collants ? Or, vous conviendrez avec moi qu'à Unadilla, il est impossible de porter l'un sans l'autre.

Réfléchissez donc à deux fois avant de vous faire opérer. Et puis, bien sûr, essayez le kilt,

Lisa Maria. »

– C'est pour toi.

McAllister tend le téléphone à Lisa Maria.

Ils sont au lit, pour changer... Mais avant même qu'elle puisse dire allô, une voix familière hurle au bout du fil :

– Tu es *là-bas* ?

– Je suis *ici*, en effet. Comment vas-tu, Mercy?

Elle chuchote à McAllister :

– Cette fois, c'est *mon* éditrice.

– J'ai connu des jours meilleurs, lorsque j'avais du travail en retard pour la rubrique de Lisa Maria, par exemple... L'époque où je m'imaginai que ma chroniqueuse de choc écrirait un bouquin qui nous ferait un peu de pub. Mais mon retard se réduit de semaine en semaine, et je n'ai pas la moindre nouvelle de ma chroniqueuse. Tu vois ce que je veux dire ?

Lisa Maria fait la grimace.

– Et tous les matins, je consulte mes e-mails, en espérant que peut-être, je dis bien *peut-être*, ma chroniqueuse en cavale aura le bon sens de faire ce pour quoi elle a été engagée...

– Mercy, je suis désolée.

McAllister lui caresse la main. Il faut dire que la voix de Mercy a tendance à porter.

– ... à savoir : m'envoyer par e-mail un papier chaque semaine pour que ma pile de travaux en retard ne diminue pas et me donner des nouvelles de son projet de livre. Ça m'éviterait de

m'inquiéter et de me faire des cheveux blancs.

– La dernière fois que nous nous sommes vues, ils étaient bien roses, non ?

Le téléphone se met à crachoter.

– Mercy... ? Tu es toujours là ?

– J'attends que quelqu'un me dise qu'elle va résoudre mon problème.

La voix de Mercy a toujours un petit côté tragique. Difficile de savoir si elle est vraiment fâchée.

– Après tout, c'est bien ce que Lisa Maria est censée faire, non ? Résoudre les problèmes des autres. A moins que je me sois trompée de numéro...

– Je suis vraiment navrée. Je me suis laissé distraire.

McAllister lui embrasse la main et quitte la pièce.

– C'est sûrement ça, en effet...

Une onde parasite s'invite dans l'écouteur. Un long sifflement se fait entendre de l'autre côté de l'Atlantique.

– Mercy, je te promets d'envoyer un papier aujourd'hui. Et je vais m'atteler à l'écriture du bouquin. C'est juré.

– Tu as plutôt intérêt... Alors, que devenez-vous, toi et ton écrivain rachitique ?

Le ton de Mercy n'est plus le même... Lisa Maria regarde autour d'elle et s'aperçoit que McAllister est sorti.

– Je l'aime...

– Oh, non! Pas toi! Aurais-tu déjà oublié ce qui est arrivé la dernière fois que tu as prononcé ces mots ? Tu es allée chez lui et tu es tombée sur une autre femme...

– Mercy, c'était le même homme. Et je crois t'avoir déjà expliqué qu'il s'agissait d'une terrible méprise.

Lisa Maria n'aime pas les amis qui ont une mémoire sélective.

– C'est ça... une méprise. Tout ce que je peux te dire, c'est que tu as intérêt à suivre les conseils que tu dispenses aux autres. Tu m'entends, Lisa Maria ?

– Mais oui, je t'entends.

Elle tient le combiné à bout de bras et se frotte l'oreille.

– Alors écoute-moi bien ! Donne-toi cet excellent conseil : SOIS TRES PRUDENTE. C'est bien compris ?

Lisa Maria soupire.

– Mais je *suis* prudente. Dis-moi, Mercy... Quand m'envoies-tu un chèque ?

– J'ai fait un virement la semaine dernière, comme tu me l'avais demandé.

Elle dit ces mots avec un fort accent du Sud qui donne soudain à Lisa Maria le mal du pays.

– Tu me manques.

– Toi aussi. Mais n’oublie pas que tu vas rester absente un bon moment. Alors mets-toi à ton ordinateur, et écris-moi un papier. Tu feras bien ça pour moi, n’est-ce pas ?

Lorsqu’elle est arrivée chez McAllister, Lisa Maria a installé son ordi portable sur une petite table sous la fenêtre du salon, de façon à pouvoir travailler pendant que McAllister bosserait dans son bureau. En gros, c’était ça, l’idée.

Mais jusqu’à présent, elle n’a pas allumé une seule fois son ordinateur, pas plus que McAllister n’a travaillé dans son bureau. Lorsqu’ils ne passent pas leur temps à jouer les touristes ou à faire l’amour, lui aime se balader dans tout l’appartement en parlant à Lisa Maria... voire tout seul. Puis il se laisse tomber sur le canapé en faisant semblant de s’endormir, et lorsqu’elle lui demande : « Tu es réveillé ? », il répond invariablement : « Tu ne vois pas que je travaille ? » Voilà ce qui fait le mystère des écrivains : ils sont toujours au travail, même quand on les croit endormis.

Elle s’assied et allume son ordinateur, bien décidée à pondre suffisamment de papier pour que les cheveux roses (ou cuivrés, ou quelle que soit la couleur du moment) de Mercy ne virent pas au blanc. Mercy adore assortir la couleur de ses cheveux à celle de ses chaussures et de ses vêtements, sans oublier le vernis de ses ongles. Et il faut dire qu’elle réussit son pari : être élégante, une élégance qu’on pourrait même qualifier de raffinée. Lisa Maria est persuadée que c’est à cause de sa taille – elle fait vingt centimètres de plus qu’elle, ce qui la rend jalouse.

Lisa Maria est plongée dans la lecture de ses lettres lorsqu’on sonne à la porte.

McAllister se précipite hors de son bureau.

– Laisse tomber, j’y vais !

Lorsqu’elle lève le nez, il s’approche d’elle, Felicity sur les talons.

Comme ni l’une ni l’autre ne dit mot, il lâche :

– Comme vous le voyez, Lisa est au travail. Felicity fait un petit signe de la tête, Lisa Maria aussi. Puis Felicity fait un geste vers l’entrée.

– Ce trench-coat, là-bas, sur le portemanteau, il est à vous ?

Lisa Maria confirme.

– Ah bon ?

Felicity semble vraiment surprise.

– Puisque je vous dis qu’il est à moi...

La surprise vire au scepticisme.

– Mais... on *dirait* un vrai Burberry.

– *C’est* un Burberry. Vous savez, on en vend aussi aux Etats-Unis.

Felicity essaie de prendre un air condescendant.

– Bien sûr, c’est évident.

Puis McAllister et Felicity disparaissent dans le bureau et Lisa Maria s’efforce de se remettre au travail.

Au bout d'une heure, elle a écrit, réécrit et supprimé trois projets de texte, regardé par la fenêtre, bu deux grands verres d'eau... sans aller une seule fois écouter à la porte du bureau.

Fort heureusement, elle a regagné sa place lorsqu'ils se décident à refaire surface... Felicity est en train de lui parler, et McAllister a l'air contrarié.

– La réunion a été fructueuse, j'imagine...

Il ouvre la bouche, mais Felicity lui dame le pion.

– Très fructueuse. Comme toujours, d'ailleurs. Bob ne manque jamais de tenir compte de mes suggestions.

– Je sais.

J'aurai deux ou trois suggestions à lui faire, moi aussi, dès que tu auras tourné le dos !

– Je déteste l'idée qu'il puisse se passer de mes conseils. Vous n'avez aucune idée des bêtises que je l'ai empêché de faire aujourd'hui.

Profiter de la matinée, par exemple ?

Cette Felicity parle comme si McAllister n'était pas là. Il est pourtant à côté d'elle, et manifestement de plus en plus mal à l'aise.

– Figurez-vous que *Register* – c'est le plus grand magazine de mode britannique, je doute que vous le connaissiez – m'a appelée pour que j'encourage Bob à écrire un article pour eux. Ils voulaient qu'il gâche son talent à écrire un article sur les *chaussures*. Non mais, vous imaginez ça ?

Oui, très bien.

– Le laisserait-on choisir ses chaussures ?

Felicity la regarde comme si elle était encore plus stupide qu'elle ne le pensait.

– Vous n'y êtes pas du tout ! Le problème, c'est que le temps de Bob est trop précieux pour qu'il le perde à jouer les... *pigistes*!

Elle crache le mot comme s'il lui brûlait la gorge...

– Bien, il faut que je file.

McAllister la suit comme un mouton jusqu'à la porte. Lorsqu'il revient, il s'affale sur le canapé.

– Si tu me parlais de cet article sur les chaussures ?

Il ferme les yeux.

– Ils voulaient que j'écrive une scène sur la vie d'une femme qui porte des chaussures de marque. Incroyable, non ?

– Qu'y a-t-il de bizarre à ça ? Et on te laisse choisir la marque des chaussures ?

Son esprit commence à folâtrer...

– Tu n'as pas écouté. Non, la rédaction de *Register* se propose d'envoyer à quatre ou cinq écrivains une paire de chaussures de marque. L'idée, c'est que chacun doit imaginer la femme qui pourrait la porter.

Il se passe la main dans les cheveux, lesquels ont peu à peu perdu de leur lustre depuis l'arrivée

de Lisa Maria... Il ressemble davantage à l'homme dont elle était tombée amoureuse.

Lisa Maria se dit qu'elle est plutôt douée pour cultiver le petit côté négligé des hommes...

– Et tu pourrais garder les chaussures ?

Il rouvre les yeux.

– Je te vois venir. Tu voudrais que je brade mon talent pour une paire de chaussures ?

– Tu exagères ! *Register* n'est pas un mauvais magazine.

Elle se demande qui pourrait être le styliste choisi pour McAllister. Si seulement c'était Marc Jacobs !

– Pourquoi, tu l'as déjà lu ?

Oui, un exemplaire dans l'avion... !

– Bien sûr. C'est un peu dans le style *Vogue*, mais avec un peu plus de mordant. Ce serait une vitrine fantastique pour toi... Je suppose qu'on y parlerait de tes bouquins ?

– Felicity trouve que c'est une mauvaise idée.

Bon sang ! Elle ne peut pas laisser passer ça.

– Dis-moi, c'est Felicity qui gère ta vie ?

Il prend un air contrit.

– Désolé... Non, c'est toi. Mais peu importe le côté *vitrine* de l'opération, je n'ai pas envie d'écrire sur des chaussures.

Lisa Maria sent qu'elle est en train de gagner.

– Ce n'est pas ce qu'on te demande. On te demande d'imaginer un personnage à partir de la chaussure ! C'est ce que font les femmes chaque fois qu'elles se regardent entre elles et qu'elles reluquent les chaussures des autres.

Il se redresse.

– Dans ce cas, pourquoi ne l'écrirais-tu pas, *toi* ?

– Parce que je ne suis pas un auteur de renom. Personne ne me connaît.

Il plisse le front.

– Eh bien, c'est un tort.

Elle adore l'expression de son visage quand il plisse le front.

– Je vais te dire : tu acceptes ! C'est moi qui l'écrirai, et toi qui le signeras.

– Lisa, voyons ! C'est malhonnête.

– Bob, nous sommes en Grande-Bretagne. Ici, en matière d'honnêteté, le journalisme ne fait même pas semblant de donner le change. Et puis il s'agit d'un magazine féminin, pas de *Newsweek*.

Elle parle lentement et distinctement. Elle a un peu l'impression d'être dans la peau d'un prof.

– Dans les magazines de mode, personne ne se soucie d'être honnête. Tout est mensonge. Depuis les crèmes pour les rides jusqu'à la longueur des jupes en passant par les coiffures, on promet aux gens de rendre leur vie plus belle dans tous les domaines. Comme si ce genre de truc pouvait les

aider à changer leur vie !

– Et pourtant, leur vie change. Tu en sais quelque chose, non ?

McAllister est un spécialiste de la digression. Par moments, Lisa Maria adore... D'autres fois, ça la rend folle.

Elle s'arrange pour éluder la question avec élégance.

– Tu crois que je tiendrais une rubrique sur le courrier du cœur si je n'en étais pas convaincue ? Franchement, il y a des moments où tu me surprends. Je me demande comment tu réussis à survivre en ce bas monde.

Il sourit, pas offensé pour deux sous.

– Si je m'en tire, c'est grâce à toi.

– Alors prends ton téléphone et appelle la rédaction. Dis-leur que tu es d'accord. Et si tu ne veux pas que je prenne l'écriture en charge, nous pourrions y travailler tous les deux. Qu'en penses-tu ? C'est d'accord ?

Il soupire.

– C'est vrai que ça me ferait de la pub... Ça ne me paraît pas une mauvaise idée, après tout.

Il se lève et se dirige vers le téléphone.

– N'oublie pas de demander si on peut garder les chaussures. Je fais du 36.

Et elle se remet au travail.

Quelques semaines plus tard, McAllister confie à Lisa Maria qu'elle est la meilleure chose qui lui soit arrivée.

Elle est en train de se brosser les dents, et l'humeur n'est pas au beau fixe car elle vient de se découvrir deux cheveux gris. Elle regarde McAllister dans la glace de la salle de bains, le sourcil interrogateur.

Appuyé contre le chambranle de la porte, il a l'air euphorique !

– Je suis très sérieux. Ces derniers temps, j'ai écrit bien plus que les deux mois qui ont précédé ton arrivée.

Elle crache le dentifrice et se rince la bouche.

Elle n'a pas osé lui demander si la rédaction du livre se passait bien, vu que Felicity appelle pratiquement tous les jours pour lui poser la question. Mais au cours des dernières semaines, ils ont passé quatre heures tous les matins à écrire ensemble. C'est seulement hier qu'elle a envoyé à Mercy par e-mail de quoi alimenter sa rubrique pendant deux mois.

McAllister esquisse un pas de danse.

– Il faut fêter ça. Dès que nous aurons terminé de travailler, en fin de matinée, je t'emmène faire une petite balade surprise.

– Comme dans la chanson des Beatles, *Magical Mystery Tour* ?

Il s'approche d'elle en dansant, la prend dans ses bras et exécute un mystérieux pas de deux en

direction de la douche.

– Mieux que dans la chanson des Beatles... Ce matin-là, ils n'ont pas la tête à travailler, la bonne humeur de McAllister est trop contagieuse. Mais lorsque Lisa Maria se décide à vérifier ses e-mails, elle trouve une réponse de Mercy, avec une bonne nouvelle.

Elle va trouver McAllister, qui est allongé, les yeux fermés sur le canapé (mais toujours en plein travail, naturellement...).

– Figure-toi qu'on veut me publier dans plusieurs journaux!

Il ouvre les yeux.

– Pas question !

– Mais si, mon vieux ! Apparemment, ils vont vendre la rubrique à des journaux du nord-est du pays. Et d'après Mercy, ils veulent aussi publier mon livre... si je trouve le temps de l'écrire. Il semblerait que je suscite un certain engouement... et que ma chronique soit devenue culte !

– Mais c'est génial !

McAllister se relève d'un bond et se remet à danser. Il a un style bien particulier, l'alliance audacieuse du tango et du jitterbug.

Le regard de Lisa Maria passe de McAllister à son clavier.

– Je ne savais pas que j'avais autant de fans !

McAllister est en train de fredonner : « *Roll up for the mystery tour...* »

C'est à ce moment qu'on sonne à la porte.

Il s'arrête de danser pour aller ouvrir et revient en trimbballant une grosse boîte enveloppée dans du papier blanc.

– C'est pour toi.

Elle laisse tomber ses e-mails pour le regarder arracher le papier. C'est une boîte de chaussures... signées Gucci. Elle sourit... Mais lorsqu'il lui tend la boîte et qu'elle soulève le couvercle en écartant le papier de soie, elle ne peut retenir un cri d'admiration.

Jamais elle n'avait vu ce genre de chaussures auparavant. Ce sont des sandales à lanières en cuir noir, avec de longues brides noires qui s'attachent autour de la cheville et du mollet. Jusqu'ici, rien que de très classique, encore que les lanières soient plus larges que d'ordinaire.

– Ça fait très gothique, non ?

Les sandales ont des hauts talons faits de bambou – du faux ou du vrai ? – et d'ambre patiné.

– Je me demande pourquoi le bambou est aussi tendance...

– Je l'ignorais.

McAllister a les yeux rivés sur les chaussures.

– On en voit partout dans les magazines féminins. Je crois qu'il y a un véritable engouement pour l'Extrême-Orient. Dans *Register*, j'ai même vu une salle de bains de designer qualifiée de « zen ». Comment une salle de bains peut-elle être zen ?

Il revient aux chaussures.

– Tu crois vraiment qu'on peut marcher avec ça aux pieds ?

– On va bien voir...

Elle relève le bas de son jean et enfle les sandales pour les tester en faisant le tour de l'appartement. Oui, on peut très bien marcher avec, à condition de faire de longues enjambées et en prenant son impulsion de la taille, et non de la hanche. Elle a appris (et oublié) cette technique autrefois, à l'époque où elle s'était prise d'un amour subit pour les cours de danse classique.

McAllister s'assied sur le canapé, un bloc-notes à la main, et la regarde marcher.

– Elles ne sont pas faites pour toi.

– Mais pourquoi ?

– Je ne sais pas, ce n'est pas le genre de chaussures que tu portes.

Il regarde les chaussures, puis le visage de Lisa Maria avant de revenir aux chaussures.

– Ça ne colle pas avec ton image, si tu vois ce que je veux dire.

Elle s'arrête d'arpenter la pièce.

– C'est quoi, mon image ?

Il se gratte le front.

– Eh bien, pour commencer, tu n'es pas ce qu'on appelle une femme dure. Or, c'est l'impression que ces chaussures me donnent.

– Mais toi, tu me vois comment ? Par pitié, ne dis pas que tu me trouves mignonne !

– Non, pas « mignonne ». Je dirais plutôt... compliquée.

Elle s'assied sur le bras de son fauteuil préféré.

– Je sens que ça devient intéressant.

– Par exemple, toi, tu es audacieuse, mais ces chaussures vont au-delà de la notion d'audace. Je leur trouve un côté... agressif.

Elle hoche la tête.

– Tu prends des notes, j'espère.

– N'oublie pas... Nous ne sommes pas censés décrire ces chaussures, mais écrire sur la femme qui les porte.

Lisa Maria répond :

– Allons-y, tu commences !

Une demi-heure plus tard, McAllister émerge de son bureau, une chaussure dans la main gauche et le bloc-notes dans l'autre. Lisa Maria a repris sa place devant l'ordi pour répondre à ses e-mails.

Il s'assied sur le canapé.

– Tiens, écoute-moi ça !

Et il commence à lire.

– « Imaginez des orteils aux ongles argentés, un pied cambré à la cheville élancée, une ceinture

de muscles de la cheville au mollet – tout ce qui fait la beauté d'une jambe haut perchée sur un piédestal, une torture signée Gucci... une chaussure de femme. Avec un haut talon en bambou, fin comme un crayon, une semelle compensée en vernis noir fixée au pied par des lanières lustrées, et un ingénieux système de laçage sur la cheville semblable au bâillon d'un kidnappeur. Voilà la dernière mode du pied dans l'Angleterre d'aujourd'hui, une Angleterre un peu morose. »

Lisa Maria n'est pas d'accord.

– Le talon n'est pas fin, et le cuir est mat, il n'est pas verni.

– Si tu veux... Bien, je continue : « La femme qui porte ces chaussures est grande, elle a les bras nus et est assez imposante dans sa robe de cocktail noire qui se termine par un ourlet en dentelle à la hauteur du genou... »

Elle l'interrompt.

– Désolée, je ne vois pas de dentelle.

– «... Ses cheveux noirs sont coiffés en chignon. Son visage est pâle, mais ses yeux et sa bouche sont soulignés avec une certaine hardiesse – un gloss à lèvres carmin, un fard à paupières argenté pour aller avec le vernis à ongles, de l'eye-liner et du mascara appliqués avec un savoir-faire d'expert... »

– Ça veut dire quoi, un savoir-faire d'expert ?

– Eh bien... qui a un look très pro. Je continue : « En se regardant dans les miroirs qui tapissent les murs du salon, elle a une expression hautaine, comme si elle sentait une odeur suspecte dans la pièce. »

– Oh, là là ! non, pas ça !

Mais il tient bon.

– « Elle est entourée de gens ordinaires qui portent des chaussures sans fantaisie, des chaussures qui n'obligent pas leurs propriétaires à tituber ou à rentrer chez eux en rampant pour tremper leurs pieds meurtris dans un bain d'eau au sel d'Epsom, ou à apaiser leurs crampes aux mollets à coups de Martini bien tassés. Mais cette adepte de Gucci semble ne ressentir ni impatience ni douleur. En fait, elle ne ressent rien du tout. »

– Non, non et non !

McAllister poursuit sa lecture, imperturbable.

– « Tous ces gens attendent d'être reçus par la reine. »

Il lève les yeux.

– C'est fini... Je me suis arrêté là.

Lisa Maria décide d'opter pour la diplomatie.

– J'aime beaucoup tous les détails sur le maquillage. Je ne me doutais même pas que tu savais ce qu'est le mascara !

– N'oublie pas que j'ai lu *Register*. Ça m'a appris des tas de choses sur le monde de la mode.

– Parfait. Mais je croyais que nous étions censés écrire une histoire, et ne pas nous en tenir à une simple description.

McAllister laisse tomber son bloc-notes.

– Tu as raison, j’ai perdu assez de temps avec ça.

– Ce passage où tu fais allusion à une audience avec la reine, ça me paraît une bonne idée. Je crois que je vais m’en inspirer.

– Ça me va.

Il se lève et se dirige vers son bureau.

– Bob !

Il s'arrête.

– Tu *détestes* ces chaussures, ou je me trompe?

Lisa Maria termine sa version de l’histoire avant midi, heure à laquelle ils doivent partir pour leur balade surprise. Elle lit son texte à McAllister pendant qu’il est sous la douche.

La cabine de douche est étroite et toute de verre. Quand elle est enfermée là-dedans, Lisa Maria devient totalement claustro. Mais lui prétend que ça l’aide à réfléchir.

Dans la version de Lisa Maria, la fille aux chaussures se prénomme Jemima (d’après *Register*, un nombre invraisemblable de *fashionistas* britanniques porteraient ce prénom). Jemima est donc conviée à une garden-party à laquelle assiste également la reine. Alors que Jemima est debout près d’une rangée d’héliotropes, la reine et son cortège passent près d’elle, foulant lentement un tapis déroulé à leur intention.

– « La reine marque un temps d’arrêt en arrivant devant Jemima et s’exclame : “Mon Dieu, quelles magnifiques chaussures !” Jemima fait la révérence. En baissant les yeux pour admirer ses pieds, elle aperçoit un papillon monarque qui s’est posé sur l’une des larges lanières en cuir. »

McAllister se frotte énergiquement le corps.

– C'est tout ?

– C'est tout. Mais ça suffit. Tu comprends : le bambou attire le papillon, et le papillon attire l’attention de la reine.

– Comme tu veux. C'est sans doute mieux... encore que je ne sois pas entièrement sûr d’avoir compris ce que ça signifie.

– Qu’entends-tu par « ce que ça signifie » ?

– Je ne sais pas trop... mais de toute façon, ça n’a pas grande importance. Ta version a plus d’impact que la mienne, il faut l’envoyer dès demain.

Amadouée, Lisa Maria l’aide à se coiffer. C'est alors que le téléphone se met à sonner, et elle va répondre.

– A qui ai-je l’honneur ?

Cette voix langoureuse... ce ne peut être que Felicity.

Lisa Maria lui renvoie la balle.

– Vous êtes... ?

– Est-ce que Bob est là ?

Felicity est très douée pour répondre à une question par une autre question. Seulement voilà, elle n'est pas la seule !

– Me permettez-vous de lui dire qui l'appelle ?

– Je vois. Vous êtes... l'Américaine ?

Comme si tu ne connaissais pas mon nom !

– Pourriez-vous rappeler à une heure plus décente ?

Elle raccroche avant que Felicity ait le temps de poser une nouvelle question.

McAllister est en train de s'habiller dans la chambre.

– C'était qui ?

– Quelqu'un qui n'a pas voulu dire son nom, et qui s'est contenté de me poser des tas de questions. Sûrement pour nous vendre quelque chose...

Elle se dirige vers le miroir et se brosse les cheveux.

Ils changent de ligne de métro un nombre incalculable de fois avant que Lisa Maria commence à avoir la puce à l'oreille. Elle soupçonne McAllister de faire des détours sciemment pour rejoindre leur destination finale (qu'elle ne connaît toujours pas). Il a un petit sourire satisfait plaqué sur le visage tandis qu'ils montent et descendent Escalator et escaliers. Elle se félicite d'avoir mis ses chaussures de sport noires (entre *baskets*, *tennis* et *Converse*, elle ne sait plus quel mot utiliser, ici !), en se demandant combien de temps elle aurait pu tenir avec ses sandales à haut talon en bambou.

A la station Tower Hill, McAllister se lève de son siège pour quitter le wagon. Elle le suit et passe devant un panneau avec la mention : « Méfiez-vous des pickpockets ». McAllister ironise.

– Je me demande si ce panneau est là tous les jours. Peut-être qu'il arrive aux pickpockets de faire grève...

– Ça, c'est typiquement anglais ! A New York, ce genre de panneau passerait inaperçu. Ça fait un peu ringard, comme la voix qui dit : « Attention à la marche », quand on descend du métro, ou les panneaux « Regardez à droite » quand on traverse la rue.

Ils quittent la station et empruntent une rampe pour déboucher sur un poste d'observation. De l'autre côté de la route se dresse un château assez trapu aux murs grisâtres dont l'extérieur est taché de brun.

– Je vous emmène à la Tour de Londres , *milady*.

– Parfait, *my lord*.

Elle adore utiliser ces expressions qui datent d'un autre âge...

Le chemin qui mène à la Tour aurait été totalement impraticable en talons aiguilles. Car elle se voit contrainte d'escalader un échafaudage en alu qui lui donne une sensation de vertige pour la

deuxième fois de sa vie. Puis ils traversent péniblement une zone à revêtement de caoutchouc noir jusqu'à une nouvelle série de marches. Lisa a la tête qui tourne. Devant elle, McAllister descend le dernier étage d'un pas décidé. Lisa Maria se sent carrément nauséuse. Le ciel s'est chargé de nuages, et un vent violent rejette ses cheveux en arrière. On se croirait au premier jour de l'automne... en plein mois de juin.

McAllister est arrivé tout en bas et se retourne pour lui sourire, comme un gosse parti en excursion avec ses copains d'école. Mais, aussitôt, son sourire s'évanouit.

– Ça ne va pas ?

Elle a l'impression que ses pieds pèsent chacun une tonne, mais elle s'oblige à franchir la dernière marche. Puis elle secoue la tête pour tenter de se débarrasser de cette sensation de vertige, mais il n'y a rien à faire !

Devant elle, une grande affiche fait la pub d'une nouvelle expo sur la torture, et une foule de gens attendent d'avoir accès à la Tour.

Elle s'éclaircit la gorge.

– Tu m'en voudrais beaucoup si je t'attendais ici ?

Il lui faut trois bonnes minutes de discussion posée pour persuader McAllister qu'elle va bien, qu'elle a simplement la tête qui tourne et qu'elle serait très heureuse de l'attendre sur un banc près du fleuve pendant qu'il explorerait la Tour.

– Tu es sûre ?

– Mais oui. Vas-y !

Il finit par se décider. Elle se déniche une place qui lui permet de tourner le dos à la Tour pour admirer le fameux Tower Bridge. Et elle se sent tout de suite beaucoup mieux. Le vent souffle en rafales et le fleuve scintille à chaque apparition du soleil entre les nuages, prenant une infinité de tons de gris. A son côté, une jeune maman enveloppe son bébé dans une couverture et le couche dans son landau. Lisa Maria éprouve un petit pincement au cœur, un peu d'envie. Ces derniers temps, elle a remarqué qu'elle s'attardait sur tous les bébés qu'elle avait l'occasion de croiser. Serait-ce un signe ?

Elle passe un moment à ruminer, puis va se commander un café à la baraque du coin. Elle demande au type qui tient la caisse :

– Où est passé l'été ? On se croirait en hiver, ici.

– C'est sûr, il fait un peu frisquet.

Lisa Maria s'arrange pour prendre son air le plus aimable, du genre : « Excusez-moi, je ne suis qu'une pauvre touriste », et confirme d'un hochement de tête. Le café bien chaud lui redonne des forces, et elle décide de faire une petite balade.

Elle repère vite les boutiques de cadeaux de la Tour. *Tiens, pourquoi pas ?* Elle n'a encore acheté aucun souvenir pour sa famille et ses amis de New Sparta, et puis ce serait amusant de prendre pour McAllister un truc qui lui rappelle lady Jane Grey. Et d'ailleurs, rien de mieux qu'une petite séance de shopping pour lutter contre la morosité, c'est bien connu.

Mais les articles proposés par les deux boutiques ne l'emballent pas beaucoup. Elle découvre

une profusion de livres, de puzzles, de décorations de Noël, de mugs, de tapisseries à accrocher au mur, de cartes à jouer, de bijoux, de porte-clés et de petits soldats, en espérant que quelque chose lui attirera l'œil. Il y a aussi un jeu de société qui s'appelle « Volez les Joyaux de la Reine ! » et plusieurs bouquins sur les fantômes de la Tour.

Lisa Maria prend un lot de dessous de verres représentant des membres de la royauté tués dans la Tour et s'étonne que lady Jane Grey ne figure pas parmi eux. Elle revient vers les décorations de Noël avec les portraits de rois et de reines, mais là encore, pas de lady Jane.

En revanche, on voit des Anne Boleyn et des Catherine Howard partout ! Perplexe, elle demande à un vendeur – un petit bonhomme d'une soixantaine d'années à la voix bourrue – où trouver lady Jane Grey.

– Ses ossements sont à St. Peter ad Vincula. Certains disent que par les nuits de pleine lune, son fantôme se promène le long de la Tower Green, près de la White Tower, et qu'on l'entend pleurer. Certains disent même qu'elle gémit : « Que faire ? Que faire ? »

Lisa Maria n'en demandait pas tant.

– Je voulais dire, avez-vous un objet avec son portrait dessus, ici, dans cette boutique ?

Le vendeur prend l'air dédaigneux réservé aux touristes américains qui ne sont jamais contents...

Il fait un vague geste vers une étagère.

– Les poupées sont de l'autre côté, madame.

Dans un recoin, tout au fond de la boutique, Lisa Maria aperçoit plusieurs rangées de poupées sur des étagères, derrière un panneau où l'on peut lire « Collection de rois et de reines ». C'est Henry VIII qui trône au centre de l'étagère supérieure, entouré de toutes ses femmes, chacune avec une robe et une coiffure différentes. Mais elles ont toutes le même visage, comme ces poupées de collection venues du monde entier que Mme Marino a chez elle, dans une vitrine. A la gauche d'Henry VIII se tient une poupée portant une magnifique robe rouge, avec l'inscription « lady Jane Grey ».

Lisa Maria se demande si elle ressemblait vraiment à ça.

– Allez savoir...

C'est le vendeur qui l'a suivie.

– Même son portrait de la National Gallery n'était finalement pas le sien. Il y a eu erreur sur la personne. En fait, il s'agit de Catherine Parr, qui a épousé ce type, là-bas.

Et il montre Henry VIII du doigt.

– Comment se fait-il qu'on ne trouve rien sur lady Jane ? J'ai regardé les puzzles, les décorations de Noël, les cartes à jouer, mais elle ne figure nulle part.

Le vendeur lui répond d'un air peu amène.

– Vous savez, elle n'a régné que neuf jours...

Et il repart vers sa caisse.

Lisa Maria quitte la boutique sans rien acheter.

Dehors, elle reconnaît vaguement les traits d'Henry V III et de toutes ses femmes sur une peinture murale. On y voit aussi Elizabeth et Mary. Elle se met à la recherche de lady Jane et ne trouve qu'une courte mention la concernant.

« Le bref règne de lady Jane Grey s'est entièrement passé dans l'enceinte de cette tour. Elle n'a été reine que pendant neuf jours et a assisté à l'exécution de son jeune époux avant d'être elle-même décapitée en 1554. »

Le ciel est de nouveau menaçant. Lisa Maria frissonne.

Elle se blottit sur le banc au bord du fleuve jusqu'à ce que McAllister se décide à réapparaître. Pendu à son téléphone portable, il raccroche avant de la rejoindre.

– Tu vas bien ?

Elle hoche la tête d'un air morose.

– Qu'est-ce qui ne va pas ?

Tout ce qu'elle parvient à dire, c'est :

– La pauvre ! La pauvre petite !

Conscient de son malaise, McAllister lui passe la main autour du cou et réussit à trouver un autre chemin pour sortir de la Tour, en évitant les escaliers en alu. A chaque pas, elle se sent plus joyeuse.

– Regarde, Lisa. Il y a un pub, là-bas.

Elle suit son regard.

– Tu as vraiment envie d'aller boire un pot dans « Le Pub des Pendus et des Ecartelés », toi ?

– Tu as raison, ce n'est pas une bonne idée.

Ils continuent à marcher jusqu'à un bar à vins au coin de Seething Lane. A l'intérieur, tout est moderne : bois blanc, tables à tréteaux, avec un parfum de romarin et d'ail qui flotte dans l'air. Ils commandent du vin, des pommes de terre rôties au four et des sandwiches.

Elle boit une gorgée de vin et commence à se sentir bien pour la première fois depuis des heures.

– Alors, c'était comment, cette Tour ?

– Déprimant. Et toi, tu vas mieux ?

– Un peu.

– L'espace d'une seconde, j'ai cru que tu allais te mettre à pleurer.

– Chez les Marino, les femmes ne pleurent jamais. C'est cet endroit qui me donne la chair de poule.

– A moi aussi.

Il lui raconte qu'il a vu le prénom « Jane » gravé dans un des murs de la tour Beauchamp, là où le mari de lady Jane a été emprisonné.

– Naturellement, personne ne peut dire s'il s'agit de lui. Et même si c'est lui, on ne peut pas

savoir s'il a voulu rendre hommage à sa femme.

– Personne n'est plus sûr de rien en ce qui concerne Jane. On l'a bel et bien oubliée.

Elle lui relate l'épisode de la boutique.

– Tu sais, Lisa, je me demande si ce n'est pas mieux comme ça. Car les seules femmes dont on se souviennent, ce sont les femmes d'Henry VIII et la sœur d'une reine qui rumine sa vengeance. Mieux vaut encore être oubliée, sauf pour quelques initiés capables de faire la différence.

Les pommes de terre arrivent, saupoudrées de sel marin et accompagnées de romarin fraîchement coupé en morceaux. Puis on leur sert les sandwiches, et ils cessent de parler pour manger.

Plus tard, tout ragaillardis, ils rejoignent la station de métro. Lisa Maria raconte l'histoire du fantôme de lady Jane. McAllister croit bon d'ajouter :

– « Que faut-il que je fasse ? »... Tu sais que ce sont les mots qu'elle est censée avoir prononcés juste avant d'être décapitée. On lui avait bandé les yeux, elle n'y voyait rien sur le chemin qui la conduisait vers le billot.

Lisa Maria sent le vertige qui la reprend. Par-dessus son épaule, elle regarde une dernière fois les murs tachés de la Tour.

– Partons d'ici.

Le lendemain matin, tandis que McAllister prend sa douche, Lisa Maria est au lit, en train de siroter son café. Soudain, un grand bruit lui parvient de la salle de bains. Elle se précipite pour voir ce qui se passe.

– Ça va ? Tu ne t'es pas ébouillanté, au moins ?

Il ouvre la porte de la douche.

– Non, ça va. J'étais en train de réfléchir, et brusquement, j'ai trouvé !

Elle lui tend une serviette.

– C'est très bien... mais encore ? Qu'as-tu trouvé ?

– La dernière ligne de ton histoire.

Il l'embrasse dans le cou, elle couvre sa poitrine de baisers, lui en fait autant...

Une demi-heure plus tard, ils regagnent leur lit.

– Bien, où en étions-nous, déjà ? J'y suis... tu t'apprêtais à me dire quelque chose.

McAllister s'affale sur les draps, les bras en croix, comme en signe de capitulation.

– C'est super, Lisa, je t'assure. Ecoute-moi ça : « Le papillon toujours posé sur sa chaussure, Jemima vient de faire la révérence à la reine, et lui dit : “Merci, Majesté. Il est déjà rare qu'à Chelsea un fidèle sujet soit mis en présence d'un monarque, alors deux... vous imaginez !” »

Enroulée dans sa couverture, Lisa Maria répète mentalement la phrase avant de comprendre.

Il se redresse sur un coude.

– Alors... qu'en penses-tu ?

– C'est génial !

Elle s'allonge vers lui pour l'embrasser. Il s'adosse à son oreiller en soupirant.

– Rectification : *nous* sommes géniaux.

Le téléphone sonne. Ils échangent un regard.

– Vas-y ! Ne fais pas attendre ton éditrice. Le problème, c'est que la rédaction de *Register* déteste leur histoire de chaussures. Pis encore, ils confient à Felicity que McAllister en est l'auteur et ne trouvent pas mieux que de la charger de lui transmettre leurs commentaires.

Lisa Maria s'étonne.

– Comme si nous avions besoin d'une interprète!

Felicity passe une demi-heure au téléphone à reprocher à McAllister d'avoir écrit l'histoire, et une autre demi-heure à lui rapporter les commentaires de la rédaction.

L'un d'eux a dit : « C'est trop lisse. » Un autre : « Où est le sex-appeal ? » Et un autre encore : « J'adore l'idée de la reine, mais pas celle du papillon. »

Felicity en rajoute une couche.

– Si seulement vous aviez suivi mon conseil, vous n'auriez pas perdu une seconde avec ces bêtises. Mais maintenant qu'ils l'ont inscrit dans leur budget, ils veulent que vous le réécriviez entièrement.

Tout près de McAllister, Lisa Maria ne perd pas une miette des paroles de Felicity. Lorsque son éditrice raccroche, McAllister maudit le jour où il a accepté d'écrire ce texte, mais Lisa Maria se rue sur son clavier. Et une heure après, elle retourne dans le bureau de McAllister en trébuchant sur son ordi.

La voilà qui fait la lecture à McAllister d'une nouvelle version de l'histoire des chaussures. Elle y a introduit une description de la robe de cuir de Jemima et de son sac à main clouté, insistant sur le choc ressenti par la reine en voyant la chaussure au papillon. Elle ajoute même un passage, la rencontre érotique de Jemima avec le sommelier, sous une tente blanche. Le papillon réapparaît à la fin de l'histoire, surgissant dans la lumière pour se poser sur le pied de Jemima, qui est en train de vivre un moment de passion intense.

McAllister trouve ça bizarre. Trois jours plus tard, Felicity l'appelle pour lui annoncer de façon très laconique que, pour d'obscures raisons qu'elle ne cherche même pas à explorer, la rédaction de *Register* a adoré.

« Chère Lisa Maria,

Chaque année, mon petit ami m'achète un diamant pour mon anniversaire. Pas une bague, juste la pierre... Je ne peux donc pas les porter. Je les conserve dans une petite boîte blanche. Quel est l'intérêt de les avoir ?

Une Femme Déçue, de Downsville. »

« Chère Femme Déçue,

Vous n'aimez donc pas les diamants ? C'est entendu... mais le lui avez-vous dit, à lui ?

Je vous propose de méditer sur ceci : d'après certaines enquêtes, 80 % des Américaines ne reçoivent qu'une carte pour leur anniversaire, et 15 %... rien du tout.

Alors estimez-vous heureuse ! Vous pouvez les monter en bague, les engager au mont-de-piété, voire en faire don à une œuvre de charité. Vous pouvez aussi les garder dans votre boîte et continuer à vous lamenter. Quoi qu'il en soit, je vous souhaite un joyeux anniversaire,

Lisa Maria. »

« P. S. : Mick Jagger, lui, se fait poser ses diamants sur les dents. »

Lisa Maria est sous la douche (et donc en pleine crise de claustrophobie) lorsqu'on frappe sur le panneau, derrière elle. Elle hurle et ferme le robinet.

McAllister lui tend le téléphone sans fil.

– C'est pour toi. On dirait ta mère, mais la voix est plus jeune.

Elle s'empare du téléphone en pestant.

– Lisa, tu vas bien ?

C'est sa sœur, Cindy.

Aux petits soins, McAllister l'enveloppe dans une serviette.

– Mais oui, tout va bien. Et du côté de New Sparta ?

– Oh, pareil... enfin, je suppose. Je t'appelais juste pour te souhaiter un bon anniversaire.

Lisa Maria fourre le téléphone sous la serviette, près de son oreille. Mais à en juger la tête que fait McAllister, elle voit bien qu'il est déjà trop tard pour dire à Cindy de se taire. Il lui lance un regard accablé et sort de la salle de bains.

Elle remercie sa sœur tout en essayant de se sécher en gardant l'écouteur contre son oreille, ce qui est loin d'être évident.

– C'est vraiment gentil d'y avoir pensé. Et comment va mon adorable nièce ?

La voix de Cindy s'éclaire.

– Superbien ! Elle n'arrête pas de jacasser, et elle adore le chat.

– Pas trop, j'espère. Au fait comment va-t-il ?

Lisa Maria s'est débrouillée pour que Cindy s'occupe de Nod, le chat de McAllister, pendant que ce dernier est en Angleterre.

– Il est gras et heureux comme un pape. Comme moi.

Au cours de l'année passée, Cindy a développé un sens de l'autodérision auquel Lisa Maria ne s'est pas encore habituée. Dans la famille Marino, Cindy a toujours été la fille cadette, mariée, sérieuse et prenant tout au pied de la lettre, et Lisa Maria la rebelle. Mais, l'an dernier, Lisa Maria a sauvé Cindy d'une coupable – et ridicule – tentative de liaison avec un politicien marié, et depuis, leurs rôles ont commencé à changer.

Si elle considère ce changement comme positif – surtout en ce qui concerne sa sœur –, Lisa Maria ne peut s'empêcher parfois de regretter le bon vieux temps, celui où c'est elle qui jouait toujours le rôle de la « méchante ».

Elle se croit obligée de demander des nouvelles de son beau-frère.

– Ça va entre Joe et toi ?

– Très bien. Et toi avec Bob ?

Mon Dieu ! Elle déteste ce genre de dialogue insipide.

– Super. Nous venons de travailler ensemble sur un article de magazine... plus exactement sur celui d'une série portant sur les chaussures.

– Tu as bien dit « chaussures » ?

– C'est une longue histoire. Bref... ce soir, nous sommes invités à une réception pour célébrer la sortie du numéro. Quelques-uns des autres écrivains qui ont travaillé sur le projet y assisteront, sans oublier les gens de la rédaction et les créateurs de mode.

Elle s'interrompt, car sa sœur n'a probablement jamais entendu parler du *Register*, et elle ne veut pas avoir l'air de la ramener.

– Elle se passe où, cette réception ?

– Euh, dans un club. Le club Renaissance.

Comme si tu savais où c'est...

Aussitôt, elle se reproche sa mesquinerie.

– Tu sais, il fait une chaleur humide, ici. Londres est comme toutes les grandes villes. Il y a des moments où j'ai le mal du pays.

– Si ça peut te consoler, c'est la même chose ici.

– Comment va papa ?

– Il va bien. Il a acheté une sorbetière et s'est mis dans la tête de fabriquer de la glace marbrée au caramel. Naturellement, il a pris un peu de poids.

Lisa Maria s'arme de courage.

– Et maman ?

Cindy lui débite à toute allure :

– Elle n'arrête pas de me demander quand tu vas te décider à poser tes valises et à te marier.

– Ça ne la regarde pas...

– Attends une minute, voilà Amanda qui arrive !

Cindy fait des petits bruits bizarres genre gazouillis qui s'infiltrent en chuintant dans le téléphone.

– Quelle chance tu as de l'avoir...

Mais Cindy n'a pas l'air de l'entendre.

– Coucou!

La voix d'Amanda semble plus joyeuse et polissonne que jamais, mais on sent qu'elle a grandi, que ce n'est plus un bébé.

– Bonjour, ma puce !

– Coucou, coucou!

– Tu vas bien ?

– Coucou !

La conversation continue ainsi un certain temps, puis Amanda finit par dire : « Minou a fait boum ! » avant de raccrocher.

Lisa se demande s'il n'y a pas lieu de se faire du souci pour le chat de McAllister...

Lisa Maria n'est pas fan des anniversaires. Les allusions à peine voilées faites par les amis ou les petits copains, l'organisation de grandes fêtes pour célébrer l'événement, l'espoir de recevoir des cadeaux originaux, ce n'est pas du tout son truc !

C'est ce qu'elle tente d'expliquer à McAllister, qui est assis sur le canapé et la regarde avec des yeux de chien battu. Dès qu'elle a raccroché, il lui a reproché de ne lui avoir rien dit.

Elle s'assied près de lui et lui prend les mains.

– Tu sais, toutes les fêtes me terrorisent. Dans ma famille, ce ne sont que des occasions de se crêper le chignon et de s'insulter, des sources de quiproquos ou de brouilles. Ç'a toujours été comme ça.

– Mais... c'est d'une tristesse !

– Pourquoi, ça se passait comment, chez toi ? Aussitôt après, elle se mord les lèvres. Les parents de McAllister ne se sont jamais occupés de lui, et il a passé une enfance malheureuse.

Mais, curieusement, le visage de McAllister s'éclaire.

– C'est ma tante qui s'occupait de moi, le jour de mon anniversaire. Il y avait toujours un gâteau, elle organisait une petite fête et on m'offrait toujours les cadeaux que j'avais demandés. Pas toi ?

Lisa Maria se demande comment lui expliquer ça.

– Comme tu le sais déjà, ma famille est un peu bizarre.

Elle lui raconte comment, aussi loin que remontent ses souvenirs, sa mère a toujours refusé de laisser Lisa Maria ou Cindy inviter des amis pour leurs anniversaires. Mme Marino préférait inviter des parents à dîner, un dîner qu'elle préparait presque à contrecœur et que personne n'avait envie de manger. Le jour dit, les parents arrivaient avec des cadeaux qui ne collaient pas du tout avec leur âge (elle se souvient que pour ses cinq ans, on lui a offert un sèche-cheveux, un livre de cuisine à sept ans, et une Barbie à quatorze !). Puis ils s'installaient à la table de la cuisine pour un rituel un peu spécial où se mêlaient souvenirs et reproches.

– Vous vous souvenez du soir où l'oncle Al a mis le feu au restaurant ?

Toute la tablée manifestait alors bruyamment son désaccord sur les circonstances de l'incendie.

Un autre lançait :

– Et la fois où Louie a acheté la ferme ?

Et c'était reparti pour un tour...

Lisa Maria et Cindy avaient appris que les anniversaires étaient des moments où elles devaient se tenir tranquilles en priant pour ne pas se faire remarquer... même s'il se trouvait toujours un cousin pour les humilier. Elle se souvient notamment d'une vanne (« Alors quoi, tu as douze ans, et tu n'es même pas capable de conduire un bateau ? ») pour la bonne raison que, peu de temps après, elle a rendu visite au fameux cousin qui campait au bord d'un lac et qu'elle a réussi à s'écraser sur l'appontement avec un hors-bord !

Lisa Maria murmure à McAllister :

– Tout le monde n'a pas eu ta chance...

Lorsqu'ils reçoivent l'invitation à la réception du *Register*, McAllister propose à Lisa Maria de lui acheter une robe pour aller avec ses chaussures.

La première chose qui lui vient à l'esprit, c'est qu'elle n'a pas besoin de robe, car elle a apporté dans sa valise son petit tailleur noir Chanel, un modèle parfait en toutes circonstances. Elle s'est ruinée pour l'avoir dans une boutique de fripes de Manhattan, mais, franchement elle ne le regrette pas ! Avec ses magnifiques boutons en double C, ses clous en marcassite et ses minuscules chaînettes noires cousues dans l'ourlet de la veste pour s'assurer qu'elle tombe parfaitement, c'est comme si il avait été fait sur mesure pour elle.

Mais le tailleur étant trop habillé pour aller avec ses chaussures Gucci, elle se laisse convaincre et accompagne McAllister dans les magasins. Ils finissent par atterrir chez Armani et trouvent enfin LA robe, un fourreau de soie vert émeraude avec un décolleté en V qui laisse entrevoir une doublure de soie rose pâle.

Lisa Maria s'étrangle en voyant le prix sur l'étiquette, mais McAllister est intraitable.

– Tu l'as bien méritée, cette robe. De toute façon, nous serons payés le double pour cette histoire de chaussures, et c'est toi qui l'as écrite.

Lisa Maria a décidé de se lâcher, pour cette soirée. Après tout, c'est sa dernière nuit avant de franchir à 23 heures le cap fatidique des trente ans. Elle n'est même pas allée chez le coiffeur, ni chez l'esthéticienne pour un masque, et elle s'est maquillée elle-même. Elle a appris à ses dépens que si l'on en fait un peu trop avant une soirée importante, ça se retourne invariablement contre soi. Et on finit par avoir l'air angoissé de quelqu'un qui a mis la barre trop haut.

Elle a même poussé le vice jusqu'à prendre un bon bain dans l'après-midi et couper quelques mèches de sa coupe asymétrique afin que ses cheveux encadrent parfaitement son visage.

En faisant son entrée au club Renaissance au bras de McAllister, elle photographie instantanément la salle : il y a là une foule d'hommes et de femmes habillés n'importe comment et parlant fort. Au centre de la pièce trône une immense chaussure avec une boucle en strass et sculptée dans la glace. Une cascade d'eau s'écoule le long d'un mur, d'une couleur bleu nuit qui rappelle celle du logo du *Register*.

Elle se prend à penser : « Mais qu'est-ce que je fiche ici ? »

Un serveur s'approche avec un plateau d'argent sur lequel sont posés des verres à Martini contenant un liquide bleu un peu trouble. Ils se servent et goûtent à tour de rôle.

– C'est quoi ?

– Aucune idée !

Lisa Maria essaie de deviner d'où vient ce petit goût sucré.

– Il y a un côté pas désagréable...

McAllister finit la phrase pour elle :

– ... mais l'autre est imbuvable !

Il a dit ça pile au moment où elle s'apprêtait à dire mot pour mot la même chose. Ça leur arrive parfois, et elle adore ça.

Soudain, elle entend derrière elle une voix nasillarde typiquement américaine.

– Mon Dieu, mais c'est *toi* ! Regardez-moi cette robe, et ces chaussures... !

Elle reconnaît Nayla à sa voix. Une chance... car lorsqu'elle se retourne, la femme plantée devant elle lui est presque étrangère.

– Bob, tu te souviens de Nayla ?

Il a l'air complètement perdu.

– Vous ne me reconnaissez pas... Pas étonnant, j'ai subi quelques interventions. Qu'en dites-vous ? Etonnant, non ?

Lisa Maria doit bien admettre que Nayla paraît dix ans de moins que le jour de leur arrivée à Londres. Sous un casque de cheveux plus roux que jamais, son visage est lisse, et on ne voit plus aucune trace des rides qui lui barraient le front.

– C'est fou. Tu n'es plus la même.

Nayla se rapproche de Lisa Maria et lui chuchote à l'oreille, comme au théâtre :

– Ça s'appelle une *restauration*. C'est bien mieux que le Botox. C'est un truc tellement nouveau qu'il n'est pas encore en vente, mais je me ferai un plaisir de te donner le nom de mon plasticien.

McAllister, qui n'a pas perdu un mot de la tirade

– comme tous les gens autour d'eux, d'ailleurs –, agrippe le bras de Lisa Maria dans un geste protecteur et lance :

– Lisa n'a pas besoin de tout ça.

– Mais... toutes les femmes en ont besoin ! Ce n'est pas pour parader, c'est pour les aider à se montrer sous leur meilleur jour. Ce n'est pas loin du zen.

N'importe quoi, se dit Lisa Maria, qui s'empresse de changer de sujet.

– Je suis surprise de te rencontrer ici.

– Je travaille en collaboration avec le *Register*, ils font de la pub pour Erehta. Mais je rentre à New York demain. Et toi, que fais-tu ici ?

– Ah, vous voilà... !

C'est Felicity.

Jamais Lisa Maria n'aurait cru se réjouir un jour de voir Felicity, mais il faut dire que son arrivée tombe plutôt bien. Elle est habillée de noir, comme toujours : une robe en jersey ultramoulant avec une ceinture argent qui souligne sa maigreur. Elle est accompagnée d'une femme aux cheveux corbeau, et qui, comme elle, est tout en noir.

– Candida, je vous présente Bob McAllister, l'auteur dont je vous ai parlé.

La femme prend la main de McAllister et la serre entre les siennes.

– Enchantée ! C'est vous qui avez écrit ce texte délicieux sur les talons Gucci ?

Felicity juge opportun de préciser que Candida fait partie de la rédaction du *Register*.

McAllister, qui a toujours montré peu d'empressement pour les conversations mondaines, se met soudain au diapason. Il récupère sa main et la passe autour de la taille de Lisa Maria.

– Je vous présente Lisa Maria Marino. C'est elle qui a rédigé la plus grande partie de mon texte sur la chaussure.

Candida fait un petit signe de tête à Lisa.

– Vraiment... ?

– Oui, c'est vrai. Enchantée ! Nous avons beaucoup aimé votre critique du livre d'Amis.

– Ah, oui ? Vous savez, en général, ce n'est pas à moi qu'incombe ce travail, mais quand le livre est sorti, je ne pouvais pas passer à côté.

– Vous avez éreinté ce livre sous couleur d'éloge, un éloge plus qu'ambigu...

Mais qu'est-ce que je raconte ?

Cueillie à froid, Candida met un moment avant de répondre.

– Oui, je vois ce que vous voulez dire. C'est assez bien tourné. Vous comprenez, c'est exactement ce que je devais faire, mais vous n'imaginez pas le nombre de gens qui n'ont pas compris ce que j'ai écrit.

Dans la seconde de silence qui suit, Nayla se présente elle-même comme la responsable du budget Erehta. Aussitôt, c'est comme si tous les invités présents dans la pièce avaient choisi ce moment pour s'arrêter de parler.

De toute évidence, Nayla ne remarque rien et continue son petit laïus.

– Et je suis l'une des amies intimes de Lisa Maria.

La réception ne tarde pas à entrer dans une véritable spirale que Lisa Maria imputera plus tard aux Martini... lorsqu'elle découvrira qu'ils étaient parfumés au jus de noyau de litchi, avec une touche finale de curaçao et de cognac.

Elle chuchote à McAllister :

– Tu savais que les noyaux de litchi contenaient du jus, toi ?

Grâce à Candida, on présente Lisa Maria et McAllister à une foule de gens : un bataillon de rédacteurs en chef et d'auteurs, sans oublier les *fashionistas*. Après coup, Lisa Maria ne se souvient que d'une infime partie d'entre eux : cette artiste aux cheveux roux qui les a tant fait rire avec son imitation de lady Archer (même si Lisa Maria ignore totalement qui est lady Archer). Et

ce rédacteur en chef, roux lui aussi, qui s'est entiché de McAllister et le suivait partout des yeux.

Elle se souvient aussi de ce célèbre créateur de bijoux, un Italien aux temps argentées, qui a déclaré à Lisa Maria qu'elle était ce qu'il y avait de plus beau dans la pièce. Chaque fois qu'elle se retrouvait dans son secteur, il lui lançait des « *Bella, bellissima !* » enflammés. Et lorsqu'il a appris qu'elle avait coécrit l'article du *Register* avec ce fameux épisode du papillon sur la chaussure, il s'est extasié de voir la beauté et le génie cohabiter en une seule femme, chose rarissime en ce bas monde... Lisa Maria en a *presque* piqué un fard.

Et cet auteur américain venu à Londres pour la promotion de son nouveau roman qui a déjà fait un malheur aux Etats-Unis... Lisa Maria se souvient de lui parce qu'il restait beaucoup trop près d'elle, et chaque fois qu'elle reculait d'un pas, il se rapprochait encore davantage. Il battait des cils en faisant des moues de top model... mais se conduisait comme un vrai macho pur et dur. Une curieuse combinaison qu'elle n'avait jamais rencontrée auparavant.

Elle lui répondait : « Pas vraiment » sans écouter un mot de ce qu'il lui disait, et reculait de deux pas. Il faisait aussitôt trois pas en avant. Elle l'avait surnommé l'Envahisseur. Heureusement, Nayla a refait surface, et Lisa Maria les a présentés l'un à l'autre, les laissant en pleine discussion sur l'immobilier à Manhattan !

McAllister arrive avec un verre de champagne, lequel, Dieu merci, a bien la couleur du champagne.

– Regarde-les... Tu es le seul homme à être grand ici.

Effectivement, tous les autres doivent mesurer dans les un mètre soixante-cinq, voire moins. En tout cas, c'est l'impression qu'ils donnent.

Felicity s'approche d'un pas majestueux, prend McAllister par le bras et l'entraîne à l'écart. C'est alors que Jack Spangle, du haut de ses un mètre soixante-huit, se plante devant Lisa Maria. Il porte un T-shirt sur un jean déchiré, il a une tonne de mascara sur les yeux, un bras en écharpe (une écharpe de soie noire...).

Il louche sur elle et lui lance :

– Super, *la robe!*

Puis il la dévisage.

– On s'est déjà rencontrés, non ?

De toute évidence, il ne se souvient pas du voyage en avion. Ce qui ne la surprend pas outre mesure (elle a lu un article sur lui dans un ancien numéro de *Register*, qui affirmait que Jack souffrait de trous de mémoire chroniques). L'article soutenait même insidieusement que le premier tube de Jack, *Ask Me To-morrow*, n'avait évidemment aucun rapport avec son « état » !

Sont-ce les pertes de mémoire ou les excès de boisson ou de drogue qui font oublier à Jack ses écarts de conduite ? Lisa Maria n'a pas l'intention de s'attarder davantage sur la question. Elle lui dit merci et fait un pas vers McAllister, qui est cerné par des journalistes près de la sculpture sur glace, laquelle est en train de fondre comme neige au soleil.

Mais Jack Spangle la suit.

– Géniales, *les chaussures*. J'adorerais les sentir me piétiner...

– On peut toujours rêver !

Et elle se précipite dans le couloir qui mène aux toilettes. Naturellement, il y a une file d'attente, mais Lisa Maria décide de patienter pour reprendre son souffle.

Elle reconnaît la femme appuyée contre le mur, juste devant elle. C'est l'imitatrice de lady Archer. Elle s'appelle Grace quelque chose, et c'est l'une des illustratrices des fameux articles sur les chaussures... Les deux femmes s'adressent un petit signe de tête courtois.

Grace regarde les chaussures de Lisa Maria.

– Vous les portez très bien.

– Merci.

Elle omet de signaler qu'elle a des crampes aux mollets. Ce n'est vraiment pas le moment.

Grace lui lance, l'œil malicieux.

– J'aurais bien aimé illustrer votre article. Mais on ne m'a pas donné le choix. J'ai dû me contenter des modèles Chanel – un peu trop sages pour mon goût. Vous savez, celles dont a parlé cet Amerloque...

Elle s'arrête brusquement, et ses joues virent au rose.

– Désolée, je n'avais pas l'intention de vous offenser. Je parlais de cet auteur envahissant..

– Ne vous excusez pas. Justement, je l'ai surnommé l'Envahisseur !

Grace a l'air décontenancé, puis elle éclate de rire. Elle ne peut plus s'arrêter, et Lisa Maria rit avec elle. Le temps qu'elles arrivent à la porte des toilettes, elles en ont les larmes aux yeux. Il n'est pas impossible que les Martini aux litchis aient quelque chose à voir avec cet accès d'hilarité.

Au club Renaissance, les toilettes « femmes » sont blanchies à la chaux et éclairées par des flambeaux. Lisa Maria pénètre dans un des box plongés dans la pénombre et trouve l'endroit frais et reposant. Elle reste assise là quelques minutes, à s'étirer et à se masser les mollets.

Mais la chaux donne une très bonne acoustique. Bien que six box la séparent des lavabos, elle ne perd pas une miette des conversations entre femmes, les unes se lavant les mains, les autres apportant une retouche à leur maquillage. Une des conversations attire tout particulièrement son attention.

– Qu'en penses-tu ?

Pas de doute, c'est la voix de Felicity. La voix qui lui répond ressemble furieusement à celle de Candida.

– Dis donc, quel beau mec ! On dirait un croisement entre Brad Pitt et ce type... comment s'appelle-t-il déjà ? Tu sais, ce chanteur *grunge* qui s'est buté ?

– Kurt Cobain ? En effet, j'ai noté la ressemblance.

– Et leur texte est l'un de mes favoris. Ils ont vraiment employé le ton juste.

Lisa Maria sourit.

Puis la voix de Felicity résonne de nouveau dans l'enceinte des toilettes.

– En tout cas, je suis certaine que c'est *lui* qui l'a écrit.

Du coup, Lisa Maria cesse de sourire.

Mais Candida ne semble pas convaincue.

– Vraiment ? Je l’ai trouvée plutôt futée. Que fait-elle, dans la vie ?

– Pas grand-chose. D’après moi, elle est surtout là pour le distraire.

Lisa Maria envisage un instant de sortir de son box pour une petite explication avec Felicity.

Mais une chose la retient : si elle reste cachée, peut-être en apprendra-t-elle plus.

On entend un grand bruit, comme si quelqu’un avait laissé tomber quelque chose, une brosse à cheveux, par exemple. Puis c’est un concert de « désolée ! ». C’est fou ce que les Anglaises peuvent être désolées...

Lisa Maria entend la porte s’ouvrir et se refermer. Comme elle n’entend plus personne parler, elle respire un grand coup et se force à quitter le box.

Grace est devant la glace, en train d’appliquer du mascara sur ses cils. Leurs yeux se croisent furtivement, puis Lisa Maria se détourne pour se laver les mains. Lorsqu’elle lève de nouveau la tête, Grace continue de l’observer avec un regard empreint de sympathie.

Avant de replonger dans la foule, Lisa Maria prend une seconde pour étudier la salle. On dirait qu’un pulvérisateur vient de passer par là... Dans une sorte de brouillard, la chaussure sculptée dans la glace ressemble plus à une flaque d’eau qu’à autre chose. Quant à McAllister, il n’est plus à côté de la semelle dégoulinante d’eau.

La salle ne s’est pas vidée, on dirait même que la foule est plus compacte encore, sans doute à la suite de l’arrivée tardive d’un troupeau de mannequins qui prennent des poses aux quatre coins de la pièce en fumant comme des pompiers.

Elle balaie les gens du regard, puis fait un tour au buffet, où il ne reste pratiquement plus rien. Quel gâchis ! Une perte de temps, de l’argent fichu en l’air, tant d’efforts pour rien... Pendant toute la soirée, elle a écouté des bribes de conversation sur les stylistes, les restaurants, la chirurgie plastique, les thérapies par le massage et les vacances à Ibiza, Aruba ou en Martinique. Jamais un mot sur la politique, l’art ou la famille, sur quelque chose de vraiment important.

Et dire que je m’apprête à franchir le cap des trente ans. N’y a-t-il rien de mieux à faire que d’être ici ?

Grace lui lance :

– Un penny ?

– Pardon ?

– Vous étiez plongée dans vos pensées. Alors j’ai dit : « Un penny ? » Sous-entendu, un penny pour lire dans vos pensées. C’est un truc qui se dit ici, en Angleterre.

Lisa Maria détaille brièvement la nouvelle venue. Grande et mince, de grands yeux verts, une peau éclatante et des cheveux auburn un peu ébouriffés bien que coupés très court. Elle est élégante et très attirante, avec un petit côté emprunté qui la rend plus attirante encore. En résumé, une fille digne de confiance.

– J’étais en train de me demander s’il n’y avait pas mieux à faire que d’être ici.

– Comme dans la chanson de Peggy Lee : « S’il n’y a pas mieux à faire, mes amis, continuons à

danser. »

Elle se met à fredonner les premières notes, et Lisa Maria se joint à elle pour faire les chœurs.

Grace s'interrompt soudain pour pointer Jack Spangle du doigt. Il arrive droit sur elles avec ses bottes à talon haut, suivi par une meute de mannequins.

– Les ennuis commencent... Je ne serai donc jamais débarrassée de ce butor !

Lisa Maria saute sur l'occasion.

– Ça veut dire quoi, exactement ?

– Eh bien, euh, comment dire ? C'est quelqu'un de vraiment pénible, grossier et mal élevé... Quelqu'un qui rote en public et se croit obligé de blaguer en plus ! Enfin, vous voyez...

– Vous voulez dire un parfait tocard ?

C'est Nayla qui vient d'arriver derrière elles.

– Oui, je suppose.

En pleine confusion linguistique, Lisa Maria aperçoit une table placée près de la porte, avec des tas d'exemplaires du *Register* étalés dessus.

– Il doit y avoir le dernier numéro. Si on y jetait un coup d'œil ?

– Je l'ai déjà parcouru, mais allons-y quand même avant que Jackie se pointe ici.

– Mon Dieu, c'est bien Jack Spangle ?

Nayla fonce droit sur lui en ouvrant de grands yeux, sans doute une tactique de séduction...

Grace et Lisa Maria se frayent rapidement un chemin au milieu des mannequins pour atteindre la table.

– Vous connaissez bien Jack Spangle ? demande Lisa Maria.

Grace soupire.

– Le taré ? Hélas, oui. Son vrai nom est Jack Baker, et nous étions ensemble à l'école. Ça ne date pas d'hier ! Il adorait déjà rôder autour des toilettes des filles dans l'espoir d'apercevoir une petite culotte.

Grace lui donne une tape sur l'épaule.

– Regardez-le, maintenant.

Les mannequins et Nayla entourent Jack, elles le touchent en s'extasiant sur lui comme si c'était un épagneul primé à un concours. Lui plonge les yeux sans vergogne dans le décolleté le plus proche.

– Il n'a pas changé...

– Pourtant, il est assez mignon, à sa manière, bien sûr.

– Ne dites pas cela !

Elles arrivent près de la table et Lisa Maria s'empare du magazine. La couverture est alléchante : « Quelques secrets sur les chaussures de l'automne », « Les grands classiques du Denim », « Comment garder des jambes éternellement jeunes » et « Les incontournables pour avoir une longueur d'avance sur la mode ».

Elle feuillette le magazine.

– Je n’arrive jamais à trouver le sommaire, dans cette revue.

– Ils font exprès de ne pas le mettre en évidence, c’est pour que les lecteurs naviguent au milieu de toutes les pubs. Vous trouverez les articles que vous cherchez en fin de magazine.

Ça y est. Elle tombe d’emblée sur le romancier américain (le petit !) pris en photo avec ses lunettes de soleil sur le nez face à son article intitulé « Jour de frimas version Chanel ». L’illustration montre une femme au physique typiquement *british* qui porte de grosses lunettes de soleil et les fameuses chaussures aux pieds, en se trimballant avec un sac surdimensionné.

– Vous êtes douée.

– J’ai fait mieux.

Lisa Maria tourne les pages jusqu’à ce qu’elle tombe sur ce qu’elle cherchait. L’histoire a pour titre « Perdue dans Chelsea, de Bob McAllister et de Lisa Maria Marino ». L’illustration montre une jambe désincarnée, étendue sur une table blanche et portant une de ces fameuses sandales Gucci à talon aiguille. On aperçoit un papillon monarque posé sur les orteils.

– Pas mal...

Juste après le texte, on peut voir une petite photo de McAllister empruntée à la couverture d’un de ses anciens bouquins et sur laquelle il a l’air passablement endormi. Vient ensuite une courte biographie. Mais elle ne trouve ni photo ni quoi que ce soit la concernant.

Grace s’étonne.

– C’est curieux ! Ils ont fait l’impasse sur votre bio.

Lisa Maria lève le nez du magazine au moment où McAllister émerge d’un groupe pour la rejoindre, Felicity sur les talons.

– Pas si curieux que ça...

En les regardant s’approcher, Lisa Maria est traversée l’espace d’un instant par une horrible pensée. Et si McAllister *savait* qu’on n’écrirait rien sur elle ? Et si Felicity et lui avaient tramé un complot à l’échelon international rien que pour l’embêter la nuit de son trentième anniversaire ? Pis encore, pour nier son identité ?

McAllister la rejoint.

– Ça ne va pas ?

Décidément, il lit sur son visage comme dans un livre ouvert !

Grace explique le problème.

– Il y a manifestement une erreur.

Elle prend le magazine des mains de Lisa Maria et le tend à McAllister, qui se met à commenter.

– L’illustration est jolie, et ils n’ont pas écorché nos noms. C’est déjà ça !

Lorsqu’il arrive en fin de texte, il tourne la page, puis revient en arrière. Entre-temps, Felicity les a rejoints.

– Oh, non ! Je rêve... !

Il se tourne vers son éditrice.

– Vous étiez au courant ?

Il faut bien le reconnaître, Felicity n’essaie pas de gagner du temps ni de mentir. Elle se contente de vagues explications.

– Vous voulez dire pour la bio et la photo ? Bien sûr... Je leur ai donné votre ancienne pub car nous n’avions pas le temps de faire une nouvelle photo.

– Mais où est passée la biographie de Lisa ? Nous l’avons pourtant envoyée.

– C'est une décision qui a été prise pour optimiser l’espace...

Grace l’interrompt :

– Ce n’est pourtant pas la place qui manque, il me semble...

– ... et aussi dans votre propre intérêt, puisqu’il s’agissait de faire la promo de votre nouveau livre. J’ai estimé qu’il ne fallait pas attirer l’attention sur quelqu’un d’autre.

Lisa Maria assure que ce n’est pas grave. Mais McAllister ne l’entend pas de cette oreille.

– Je ne suis pas d’accord ! Et j’exigerai du *Register* qu’ils publient un rectificatif.

Lisa Maria ne dit rien et McAllister se met à la recherche du rédacteur en chef qui a supervisé l’opération. Naturellement, Felicity le suit comme son ombre.

Grace fait signe à un serveur et tend à Lisa une coupe de champagne.

– Quelle chance vous avez d’avoir un partenaire comme lui !

Lisa Maria hoche la tête en buvant une gorgée de champagne. Bien que lui ne le sache pas encore, McAllister vient de lui offrir le plus beau cadeau d’anniversaire qu’elle ait jamais reçu.

« Chère Lisa Maria,

Je suis amoureuse de Mark depuis trois ans, mais apparemment, il n'en a rien à faire. Lorsqu' il vient dîner chez moi, il m'apporte ses chemises à laver et à repasser, et quand il passe la nuit avec moi, il a pris l'habitude de me laisser dix dollars pour payer le petit déjeuner et les objets qu'il lui arrive de casser – Mark a mauvais caractère, si vous voyez ce que je veux dire...

Comment lui ouvrir les yeux, lui faire comprendre que c'est moi qui suis faite pour lui et non cette garce de Beverly avec laquelle il passe tant de temps?

Une Amoureuse Transie, de Lafayette. »

« Chère Amoureuse Transie,

Comme Mark ne vous verse que dix dollars pour le dîner, la lessive et autres services rendus, vous êtes en droit de réclamer justice pour infraction au code du travail. En tant qu'employée, vous avez droit à un meilleur traitement.

Car c'est bien ce que vous êtes : son employée. Une employée victime de chantage affectif. Croyez-moi, il est grand temps de vous trouver un nouveau boulot et un nouveau partenaire, quelqu'un qui vous apportera autre chose que son linge sale,

Lisa Maria. »

Le lendemain d'un anniversaire est le moment idéal pour faire le bilan de sa vie, de ses projets en cours de réalisation et de ses perspectives d'avenir.

Tel est le conseil avisé d'un article un peu longuet paru dans *Register* : « Les atouts des trentenaires », par Charlotte Cooper.

Bon, d'accord !

Le matin qui suit son anniversaire, Lisa Maria passe donc une demi-heure à se regarder dans la glace pour constater les dégâts subis depuis un an. Et la soirée d'hier n'a rien arrangé !

Depuis sa baignoire, McAllister tente de la rassurer. Non, elle n'a pas besoin de Botox ou tout autre produit du même genre que les femmes ont pris l'habitude de s'injecter dans le visage. Non, elle n'a aucune raison de recourir à la chirurgie plastique. Non, ses cheveux ne sont pas ternes. Et non, elle n'a pas la peau flasque. Bien au contraire ! Son anatomie est des plus délectables, ce qu'il est tout prêt à lui prouver sur-le-champ, si besoin est.

Mais elle ne l'écoute pas. Elle continue à regarder son reflet dans le miroir. Au bout d'une demi-heure, elle en a ras le bol.

McAllister lui crie depuis la salle de bains :

– Si on faisait un peu de jogging dans le parc?

– Tu veux courir, *toi*?

Jamais elle ne l'a vu faire le moindre exercice.

– Parfaitement. Sache qu'il m'arrive de courir.

– Première nouvelle !

McAllister ouvre le placard et revient avec une paire de baskets passablement usée.

– Il y a encore beaucoup de choses que tu ne sais pas sur moi.

McAllister a une conception très particulière du jogging. Pour lui, ça consiste à trotter à une allure que Lisa Maria elle-même – qui boude la plupart des régimes à base d'exercices physiques – juge exagérément lente... Elle commence donc par courir devant lui, puis fait du sur-place pour lui laisser le temps de la rattraper.

– Je suis peut-être lent, mais je tiens la distance.

Ils courent dans les jardins de Kensington, en bas de la Broad Walk, en direction de Rotten Row et de la Flower Walk. Le temps est toujours aussi bizarre : un peu de soleil, beaucoup de nuages et de soudaines rafales de vent pour leur rappeler que l'été est éphémère.

De temps à autre, McAllister fait une petite pause, ou s'arrête carrément pour parler à une plante, un écureuil ou un oiseau. Au début, Lisa Maria s'arrêtait avec lui. Avec un mélange d'agacement et d'amour, elle le regardait demander à un écureuil si la vie était belle... Et le plus beau, c'est que l'écureuil avait l'air de l'écouter avec la plus grande attention.

Mais aujourd'hui, elle a envie de se dépenser.

– Le premier arrivé aux fleurs !

La voilà qui part comme une fusée. Elle court un bon moment avant de jeter un coup d'œil par-dessus son épaule. Pas de McAllister ! Juste deux femmes en train de pousser des landaus. Tout en continuant de courir, Lisa Maria fait demi-tour, les croise et revient sur ses pas jusqu'au dernier virage. Et elle l'aperçoit, pas très loin de l'endroit où elle l'a laissé, en grande conversation avec quelqu'un.

En s'approchant, elle constate que ce quelqu'un est une jeune femme blonde qui porte un survêtement en velours gris. Tout en parlant, la blonde n'arrête pas de toucher le bras de McAllister.

Lisa Maria sent une sorte de fièvre s'emparer d'elle... Une chose est sûre, ce n'est pas une poussée d'adrénaline. Lorsqu'elle les rejoint, la femme lui fait un petit signe de tête en souriant.

McAllister se contente de dire :

– Ah, te voilà...

La blonde lance un « oui, oui. Merci ! » à McAllister, lui donne une dernière petite tape sur l'épaule et s'éloigne en courant.

– Qui est-ce ?

– Euh... je crois qu'elle m'a dit s'appeler Helga.

Sur ce, il repart en petites foulées. Cette fois, Lisa Maria reste à sa hauteur.

– Et qu'est-ce qu'elle voulait ?

– Elle se demandait s'il valait mieux courir vite ou pas. Enfin, je crois. Pour être franc, je n'ai pas vraiment compris ce qu'elle voulait.

Il continue à courir. Mais Lisa Maria stoppe net. Il ralentit et finit par s'arrêter, lui aussi.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

Elle ouvre la bouche, puis la referme aussitôt, résistant à l'envie de lui crier : « Mais voyons, c'est *toi* qu'elle veut ! Pourquoi faut-il que les femmes viennent toujours vers *toi* ? Et pourquoi suis-je aussi jalouse ? »

Elle se contente de secouer la tête et se remet à courir. Il la suit et se débrouille pour être juste devant elle. Ils courent un bon moment sans rien dire. Puis elle s'arrête brusquement, et lui aussi.

– Pourquoi les femmes éprouvent-elles toujours le besoin de te toucher ?

Il ouvre de grands yeux et lui sourit. Le soleil jette des reflets blonds sur ses cheveux.

– Je ne sais pas, j'ai toujours plu aux femmes. De ce côté-là, on peut dire que j'ai de la chance.

Elle soupire. Et ils repartent en petites foulées. Soudain, il pile sur place et se penche en avant pour prendre délicatement entre ses doigts un gentil scarabée qui tentait de traverser le chemin. Et il le dépose sain et sauf de l'autre côté. Après quoi il se relève et se remet à courir. Cette fois, Lisa Maria se contente de le suivre.

Dès qu'ils regagnent l'appartement, McAllister disparaît dans son bureau.

– Tu sais, je rédige mentalement des tas de paragraphes pendant que je cours...

De son côté, Lisa Maria est en train de se demander si elle a suffisamment transpiré pour qu'une douche s'impose, lorsque le téléphone se met à sonner. Cette sonnerie geignarde est devenue à ses yeux un dangereux moyen d'intrusion. Elle attend que McAllister décroche, mais lorsqu'il se décide, c'est pour lui crier aussitôt :

– C'est pour toi !

La voix au bout du fil lui paraît familière mais elle n'arrive pas à mettre un nom dessus.

– Vous êtes bien Lisa, celle qui a écrit un article sur les chaussures ? Grace Barrington à l'appareil ! Vous savez, celle qui illustre les textes.

– Mais bien sûr... Comment allez-vous ?

Grace appelle des bureaux de *Register*. Elle y a fait un saut pour déposer quelques dessins, et il se trouve qu'elle a appris une bonne nouvelle : le magazine va imprimer un rectificatif dans sa prochaine édition, avec une courte bio sur Lisa Maria, la corédactrice de « Perdue dans Chelsea ».

– Ils vont aussi publier une photo de vous.

– Ils ont dû retrouver celle que Felicity n'a jamais envoyée...

Lisa Maria regrette aussitôt d'avoir dit ça, mais Grace ne semble pas prêter attention à sa remarque.

– Je vous appelle aussi pour une autre raison, une idée qui m'est passée par la tête. Figurez-vous que je me rends à un déjeuner qui passera en note de frais, et je me demandais si vous aimeriez m'accompagner.

Lisa Maria étudie l'alternative qui s'offre à elle : si elle refuse, elle aura le choix entre avaler un sandwich ou faire réchauffer une de ces éternelles tourtes surgelées à la viande et aux rognons qui encombrent le congélateur (c'est une denrée de base dans les habitudes alimentaires de McAllister, au même titre que les tourtes au poulet dont il se nourrissait à New Sparta).

– C'est une superidée !

Grace lui dit qu'elle a réservé une table au Simpson's, sur le Strand.

– Vous verrez, c'est un endroit typiquement britannique, bourré d'hommes d'affaires gras comme des porcs. Mais il faut voir ça au moins une fois... D'autant que le bœuf est à tomber par terre !

McAllister est content pour elle.

– Moi, je reste devant mon ordi. Grace a l'air d'une chic fille, et puis ça te fera un bien fou de te faire de nouveaux amis à Londres.

Lisa Maria se sent un peu coupable de désertion.

– Je peux te préparer un sandwich avant de partir...

– Mais non, ne t'inquiète pas. Je suis capable de me débrouiller.

Mais comme elle a des doutes, elle se dépêche de préparer un sandwich au jambon : deux tranches de pain, beaucoup de moutarde, quelques feuilles de roquette, et quelques feuilles de cette variété piquante de laitue que l'on met dans toute salade londonienne qui se respecte. Puis elle enveloppe le sandwich dans une serviette en papier, sur laquelle est écrit « je t'aime » au stylo feutre, et dépose le tout sur la table de la cuisine. Après quoi, elle embrasse le sommet du crâne de McAllister et quitte l'appartement.

C'est une journée merveilleuse, avec une petite brise rafraîchissante, et Lisa Maria se laisse porter par le vent le long du trottoir jusqu'au métro. En franchissant le tourniquet à l'aide du passe que McAllister lui a acheté, elle se sent presque l'âme d'une Londonienne. On voit encore çà et là des affiches de Jack Spangle, mais la plupart sont déchirées et d'autres couvertes de graffitis (des obscénités) ou de dessins (des moustaches...) C'est ça, la gloire !

En s'approchant du restaurant, elle sent une goutte d'eau, puis plusieurs. Elle presse le pas et réussit à atteindre le Simpson's juste au moment où le ciel déverse des trombes d'eau.

On la conduit dans une vaste pièce aux murs lambrissés et éclairée par des lustres accrochés au plafond orné de moulures. Toutes les tables sont recouvertes de nappes blanches empesées. La salle est à moitié remplie d'hommes en costume cravate au visage rubicond.

Installée dans un box à proximité d'un mur couvert de boiseries, Grace se lève et lui fait signe de venir. Elle porte un chemisier cintré et un pantalon noir.

– Vous arrivez juste à temps ! Je vois que vous avez oublié votre parapluie, vous aussi.

Lisa Maria se glisse dans le box.

– Je *déteste* les parapluies. Je trouve ça terriblement laid, et dangereux à cause des baleines qui vous crèveraient un œil comme rien ! En plus, je n'arrête pas de les casser ou de les oublier.

– Je suis d'accord avec vous. Et puis c'est d'un banal ! Je préfère de loin porter un imper et un chapeau.

– Ce qu'aucune de nous deux n'a prévu aujourd'hui, apparemment...

Un serveur passe prendre les commandes.

– Si vous nous apportiez une bouteille de votre délicieux bordeaux ? Nous ne sommes pas pressées.

Elles sont bientôt attablées devant leurs tranches de rosbif découpées dans un quartier de bœuf sur un chariot argenté que l'on a roulé jusqu'à leur table. La viande est accompagnée de pommes de terre rôties au four et de *pudding Yorkshire*. La vapeur qui se dégage leur monte à la tête : elles ont les joues rouges, et le bordeaux ne fait rien pour arranger les choses.

Lisa Maria détaille les autres clients et s'étonne en découvrant le visage congestionné de certains hommes d'affaires.

– J'envisage sérieusement de devenir végétarienne.

– Personnellement, je commencerais dès aujourd'hui... si je n'avais pas aussi faim.

Grace et Lisa Maria parlent de leur vie. Lisa Maria apprend que Grace a trente-deux ans et qu'elle travaille comme artiste free-lance depuis qu'elle a quitté l'école des beaux-arts.

– En d'autres termes, je fais un peu de tout. Je suis la reine des boulots un peu bizarroïdes. Et vous?

Lisa Maria lui raconte comment elle est devenue responsable d'une rubrique : « Courrier du cœur » après avoir perdu son boulot dans une agence de pub. Elle lui confie qu'elle a aussi travaillé comme aide ménagère.

– C'est d'ailleurs comme ça que j'ai connu Bob, en faisant le ménage dans son appartement.

– Finalement, c'est un bon moyen de savoir à qui on a affaire.

– Oui et non. Par moments, j'ai l'impression de ne pas le connaître du tout. Il est différent de tous les gens que j'ai rencontrés.

Grace vide son assiette de la dernière pomme de terre.

– J'aurais tendance à dire que c'est une bonne chose ! Les hommes que j'ai rencontrés ces derniers temps se ressemblent tous. J'en suis arrivée à un point où je me dis que je peux me passer d'eux.

Lisa Maria éclate de rire.

– C'est ce que je me disais il y a quelques mois...

– Et vous voici à Londres, heureuse de vivre avec Bob.

Grace pose ses couverts sur son assiette vide.

– Maintenant, il faut choisir les desserts. Que diriez-vous d'un pudding chaud aux raisins secs ?

Lorsqu'elles quittent le Simpson's, le ciel s'est dégagé, et elles décident de faire une petite promenade digestive. Lisa Maria a envie d'aller chez Foyles, la grande librairie de Charing Cross Road. Alors qu'elles déambulent dans les rues, Grace se fige soudain sur place.

– Regardez... On dirait Bob, non ?

Sur le trottoir d'en face, marchant d'un pas tranquille dans son trench-coat noir, pas de doute, c'est bien McAllister.

Et qui trotte à ses côtés ? Felicity.

– Il est avec son *éditrice*!

Grace lui jette un regard lourd de sous-entendus.

Réfugiées sous le store d'une boutique, elles regardent ce qui se passe de l'autre côté de la rue. Felicity prend Bob par le bras pour l'attirer dans une petite rue transversale. Lisa Maria et Grace se postent sur le bord du trottoir pour mieux voir. McAllister et Felicity se sont arrêtés au coin de la rue et sont en grande conversation.

Lisa Maria a l'air sidéré.

– Attendez une minute... J'ai l'impression qu'elle porte mon imper !

– Vu d'ici, on dirait un Burberry.

– C'en est un, et c'est bien *le mien*. Vous voyez cette trace noirâtre dans le dos ? Je me suis fait ça en m'appuyant contre une grille, la semaine dernière.

Elle omet de préciser que c'était en embrassant Bob.

Lisa Maria décide de les rejoindre sur le trottoir d'en face pour réclamer une petite explication, mais le temps qu'elle se fraye un passage entre les voitures, McAllister a suivi Felicity à l'intérieur d'un immeuble.

Grace pose sa main sur l'épaule de Lisa Maria pour la dissuader d'intervenir, mais cette dernière l'ignore et s'engouffre entre deux files de voitures. Grace la suit. En approchant de l'immeuble, elles lisent ce qui est écrit sur l'enseigne. Du coup, elles ralentissent l'allure et finissent par s'arrêter.

– N'y allez pas !

Lisa Maria lâche d'un ton méprisant.

– Moi, mettre les pieds dans un hôtel miteux de ce genre ? Jamais de la vie !

Dans le train qui la ramène chez elle (à vrai dire, *chez elle* est un bien grand mot !), Lisa Maria broie du noir, roulée en boule sur la banquette. Grace a bien essayé de lui remonter le moral, mais elle n'a rien voulu entendre, se contentant de répéter :

– Je rentre à l'apparte et je fais mes valises.

– Alors venez chez moi. J'ai une chambre d'amis.

Lisa Maria refuse, mais Grace insiste.

– Venez quelques jours, le temps de réfléchir à tout ça. Vraiment...

Une fois devant l'apparte de McAllister, Lisa Maria ouvre la porte et son premier réflexe est de tourner la tête vers le portemanteau où était pendu son trench-coat. Naturellement, il n'est plus là... C'est alors que l'alarme se déclenche. Le hurlement perçant de la sirène lui vrille les tympans, et le temps qu'elle parvienne à l'éteindre, sa rage n'a fait que s'accroître.

Rien ne va plus, rien n'est plus pareil... même si l'appartement est exactement dans l'état où elle l'a laissé. Jusqu'au sandwich enveloppé dans la serviette en papier, et posé sur la table.

L'innocent sandwich vole en éclats lorsqu'elle le lance de toutes ses forces contre le mur.

Lisa Maria sort sa valise du placard de la chambre et y jette à la hâte ses vêtements. Soudain, son attention est attirée par la petite lumière rouge du répondeur qui lui indique l'arrivée d'un message. Dès qu'elle a bouclé sa valise, elle se dirige vers le téléphone et appuie sur la touche « lecture ».

C'est la voix tonitruante et crachotante de Mercy qui résonne dans la pièce.

– Lisa Maria, rappelle-moi au plus vite ! Nous avons quelques problèmes, ici.

Quiconque serait à la place de Lisa Maria attendrait sans doute un moment plus favorable pour donner suite à cet appel. Mais Lisa Maria est tout sauf raisonnable, et elle compose illico le numéro.

– Bonjour, ma chère. Devine quoi ? Nous avons des problèmes juridiques.

– C'est-à-dire ?

C'est tout juste si Lisa Maria reconnaît sa voix.

– Tu vas bien ? On dirait un chien qui vient d'être renversé par une voiture...

– C'est exactement ce que je ressens, mais je n'ai pas envie d'en parler.

Mercy soupire.

– Grands dieux...! Bien, alors voilà : tu te souviens avoir écrit une lettre à quelqu'un qui a choisi le pseudo de « Paumée » ? Attends, que je réfléchisse... oui, c'est bien ça : « Paumée ». Une femme originaire de Camillus. Ça te dit quelque chose?

– Je crois, oui.

– Tu lui as suggéré, semble-t-il, d'engager un homme de main pour liquider son mari... Ça te revient, maintenant?

Compte tenu de son humeur, Lisa Maria ne se souvient de rien.

– Peut-être, oui.

– Parfait. Eh bien, figure-toi que cette « Paumée » n'a rien trouvé de mieux que de suivre tes conseils à la lettre. Elle est sortie pour engager un homme de main. La seule bonne nouvelle, c'est que le mari n'est pas mort. Il est à l'hôpital, mais il s'en est sorti.

Lisa Maria se retrouve assise par terre. Elle a tout juste la force de murmurer :

– *Quoi?*

– Lisa ? Allô... tu es toujours là ?

– Oui.

– Allons bon, voilà que ta voix ressemble à un coassement, maintenant... Bref ! Ce matin, une conférence de presse a été organisée. Et ton amie la Paumée a dit que c'était Lisa Maria, le diable en personne, qui l'avait poussée à agir ainsi. Naturellement, son avocat fait des pieds et des mains pour nous avoir.

Lisa Maria se sent envahie par une nouvelle colère.

– C'est vraiment n'importe quoi !

Mercy éclate de rire.

– Là, je retrouve la Lisa Maria que je connais. Très bien. J'ai préféré te mettre au courant avant que tu ne l'apprennes autrement, car cette histoire est étalée dans tous les quotidiens. Et tous les JT en parlent.

La fureur de Lisa Maria commence à s'infiltrer dans son système nerveux. Le ton monte.

– Je suis scandalisée ! C'est un véritable affront.

– Oh, tu sais, c'est plus politique qu'autre chose, Lisa.

– Tu peux m'envoyer les coupures de presse ?

Lisa Maria prend alors conscience qu'elle n'aura bientôt plus d'adresse.

– Envoie-les aux bons soins du magazine *Register*. D'accord ?

– D'accord. Je te les envoie par FedEx.

Mercy se remet à rire.

– Si tu savais, tout le monde essaie de te joindre, en ce moment. Le téléphone n'arrête pas de sonner, les journalistes veulent avoir tes commentaires sur toute cette affaire. Je leur ai dit que tu étais en déplacement et que je n'avais pas ton adresse.

– Merci beaucoup. Dis-moi, c'est grave, cette histoire ?

– Trop tôt pour le dire. Je te tiens au courant. En attendant, veux-tu faire une déclaration aux médias ?

– Le topo habituel... je m'en tiens à ce que j'ai écrit dans ma rubrique. Mais rassure-moi, le type de l'hôpital va s'en sortir ?

– Comme on peut s'en sortir après avoir été écrasé par un 4x4 Hummer... Je pense qu'il survivra, mais son état est toujours critique.

– Dans ce cas, ajoute à ma déclaration que je lui souhaite un prompt rétablissement. A moins que ça ne sonne comme un aveu de culpabilité...

– Je vais dire à notre avocat de s'en occuper. Tu sais, Lisa, que le journal n'a jamais eu besoin d'un avocat avant de t'embaucher...

Elle se demande si elle doit lui présenter ses excuses. Mais Mercy ajoute :

– Peu importe, d'ailleurs ! Je te rappelle d'ici peu. A plus !

– A plus !

Mais la formule lui semble particulièrement ambiguë. « Plus » de quoi ? Elle a assez d'ennuis comme ça.

« Chère Lisa Maria,

Larry et moi sommes fiancés depuis cinq ans. Le mois dernier, il m'a dit qu'il voulait rencontrer d'autres filles, mais que ça n'avait rien de personnel.

Depuis, je ne mange plus, je ne dors pratiquement plus et je suis restée deux semaines sans aller travailler. Je m'y suis reprise à trois fois pour vous écrire cette lettre, et je ne sais même pas si j'aurai le courage de la poster. Mais si je l'envoie, pouvez-vous me donner quelques conseils ?

Hibernata, d'Herkimer. »

« Chère Hibernata,

Vous êtes en état de choc, et vous avez besoin d'un acte purificateur pour exorciser le souvenir du démon Larry.

Voici la liste des choses à faire à partir d'aujourd'hui : mangez, buvez et essayez de vous changer les idées (en tout cas, d'être moins déprimée). Achetez-vous une nouvelle robe et passez chez le fleuriste. Retenez une table dans le meilleur restaurant d'Herkimer – ou mieux encore, prenez votre voiture pour aller dans les environs et faites un repas somptueux avec champagne à la clé et quatre plats au menu !

Pas d'inquiétude pour le prix. Les cartes de crédit, c'est fait pour ça. C'est un rituel de libération très important. Fêtez donc votre liberté retrouvée, flirtez avec des inconnus... Sachez que ce jour est pour vous le premier d'une vie meilleure, bien meilleure !

Lisa Maria. »

Dans l'appartement fraîchement repeint de Shepherd's Bush, le groupe Joy Division tourne en boucle sur le lecteur de CD. Grace et Lisa Maria sont parties dans des discussions sans fin sur ce qui a de l'importance dans la vie et ce qui n'en a pas.

Dès que Lisa Maria a rappliqué en trimballant avec elle sa valise rouge et sa mauvaise humeur, elle a été immédiatement la bienvenue. Grace – dans son uniforme de maîtresse de maison, à savoir une combinaison moulante noire sous un tablier *vintage* constellé de taches – l'a obligée à s'asseoir dans un fauteuil bien rembourré, et elle est allée lui chercher une grande tasse de thé bien fort avec de la crème.

Epuisée sur le plan tant physique que moral, Lisa Maria s'est calée au fond du fauteuil et s'est laissé chouchouter.

Une grosse chatte noir et blanc vient s'asseoir sur un tabouret et la fixe de ses grands yeux verts.

– Je te présente Mme Beeton. Elle part du principe que les meubles lui appartiennent.

Lisa Maria tend la main vers l'animal. Mme Beeton (bizarre, ce nom...) lui renifle les doigts avant de tourner le dos et de se glisser hors de la pièce.

Même les chats me rejettent...

Dès que Lisa Maria a bu son thé, Grace passe à l'attaque.

– Tu te sens prête à en parler ?

– Je n'ai rien à dire.

Elle se rend compte qu'elle a une toute petite voix. Elle est oppressée, elle a envie de pleurer et,

pourtant, ses yeux sont secs.

Mme Beeton revient s'asseoir près d'elle avec Grace, qui repart à l'attaque.

– Alors, que t'a-t-il dit ?

– Qui ça ?

– Ne me dis pas que ton Bob n'a pas essayé de s'expliquer...

La voix de Grace est d'un calme olympien, mais aussi déterminée que celle d'un avocat général.

– Tu plaisantes ? Je ne l'ai même pas vu, il doit être encore dans cet hôtel de passe... Grace, je ne t'ai pas encore annoncé l'autre nouvelle. Figure-toi qu'on intente un procès contre le journal pour lequel je travaille, et tout ça à cause de moi.

– Décidément, c'est ton jour !

Grace fonce soudain vers le lecteur de CD, mais pas assez vite pour empêcher Lisa Maria d'entendre les premières mesures de *Love Will Tear Us Apart*.

Lisa Maria la rassure.

– Ne t'inquiète pas, je connais les paroles par cœur. Cette chanson, j'aurais pu l'écrire moi-même.

Ce qu'elle voudrait, c'est se terrer dans une grotte et hiberner. Grace lui donne l'autorisation de rester cloîtrée dans sa tour d'ivoire – en l'occurrence la chambre d'amis – pendant deux jours et deux nuits. Mais le troisième jour, elle insiste pour que Lisa Maria refasse surface dans le monde des vivants.

Elle décide de la secouer un peu.

– Allez, habille-toi ! Nous déjeunons dehors.

Puis elle la fait changer trois fois de tenue.

– Tu n'es pas en deuil, tout de même !

– Tu me fais penser à un sergent instructeur.

Grace lui avoue qu'elle a été chef de classe au pensionnat.

– Lisa, tu sais que c'est pour ton bien. Tu n'es pas le genre de femme à laisser un homme avoir le dessus sur toi.

Lisa Maria enfile finalement un pull vert.

– Et celui-là, il te convient ? Il est suffisamment voyant ?

– Il faudra bien faire avec. Mais après le déjeuner, je t'emmène faire un peu de shopping.

Grace lui propose de manger à une terrasse de café de Russel Square, mais Lisa Maria préfère éviter le secteur autour de l'hôtel Russel, qui lui rappelle trop de souvenirs.

Grace explose :

– Quelles conneries ! Tu ne vas tout de même pas laisser une peine de cœur t'empêcher de profiter de ton séjour !

Elles prennent le métro jusqu'à Russell Square sans dire un mot. Lisa Maria suit Grace dans l'ascenseur et elles se retrouvent dans la rue, toujours muettes.

Au café, Grace commande deux petits déjeuners complets et choisit une table en terrasse. Elle s'asseyent et dégustent un bon thé bien fort dans la pâle lumière du soleil, en regardant quelques étudiants tenter de faire un peu de bronzette sur l'herbe. Une serveuse arrive avec leur petit déjeuner : œufs sur le plat, saucisses, tomates et champignons frits.

– Où sont les tranches de pain perdu ?

– Nous n'en avons pas. Voulez-vous des toasts ?

– Naturellement !

Elle secoue la tête tandis que la serveuse s'éloigne.

– Si on ne peut plus avoir de tranches de pain perdu, dans ce pays, où va-t-on ?

Lisa Maria sourit. Grace lance :

– Vas-y ! Attaque !

Les petits déj ne paient pas de mine. On dirait qu'ils nagent dans la graisse, mais dès les premières bouchées, c'est plutôt une bonne surprise. Lisa Maria n'en revient pas d'avoir aussi faim. Elle vide son assiette jusqu'à la dernière bouchée de champignons (un peu coriaces) et de toast froid.

Grace lui propose une autre tasse de thé.

– Non, merci. J'avais vraiment une faim de loup !

– Rien d'étonnant, tu n'as pratiquement rien avalé depuis trois jours. Moi, c'est le moment où j'ai le plus envie d'une cigarette, après le petit déjeuner. Tout le monde fumait, à l'école.

– Moi, j'ai fumé pendant environ deux mois, parce que je sortais avec un homme qui fumait. Mais quand nous avons rompu, j'ai arrêté.

Grace repousse son assiette vide.

– Pour moi, ça n'a pas été aussi simple... Il m'a fallu un an pour arrêter. Mais j'en rêve encore et j'ai même conservé certains automatismes.

Elle tient une cigarette imaginaire dans la main droite et fait semblant de tirer une longue bouffée en toussotant.

Lisa Maria ne peut s'empêcher de rire.

– Enfin, je te retrouve ! J'ai cru un moment que tu étais devenue une de ces Yankees totalement dénuées d'humour...

– Pourquoi les Anglais pensent-ils que nous n'avons aucun sens de l'humour ?

Elle se souvient de cet article lu dans le train... Et naturellement, ça lui rappelle sa virée à Leicester avec McAllister... Aussitôt, son humeur s'assombrit.

Ce changement n'échappe pas à Grace.

– Ça va ?

Elle hoche la tête.

– Ce n'est peut-être pas le bon moment pour en parler, mais sache que ton Bob a appelé chez moi. Il te cherchait...

Lisa Maria ne sait pas quoi dire.

– Naturellement, j'ai menti. J'ai dit que nos chemins s'étaient séparés le lendemain de notre déjeuner. Cela dit, il faut absolument lui faire savoir que tu vas bien.

– Mais je ne vais pas bien !

Lisa Maria a haussé le ton, et les clients des tables voisines tournent la tête vers elle.

– Veuillez m'excuser. Je suis vraiment navrée... je suis américaine.

Les gens ont l'air embarrassé, mais deux ou trois lui font un petit signe de tête entendu, comme si sa nationalité expliquait tout.

Lisa Maria baisse le ton.

– Je ne dois rien à ce type !

Grace a l'air perplexe. Elles restent un moment sans rien dire, à regarder les corps pâlichons étalés sur la pelouse pour absorber les maigres rayons du soleil.

Grace finit par rompre le silence.

– Prête pour le shopping ?

– Pas vraiment, non. Il vaut mieux que j'évite... D'après ce qu'on m'a dit, il se peut que je ne retrouve pas mon boulot en rentrant.

Lisa Maria a bien quelques économies, mais tout juste de quoi se payer un mois de plus à Londres. Alors acheter de nouvelles fringues, pas question.

– Je peux te trouver du boulot, Lisa. Ça ne paie pas beaucoup, mais c'est suffisant pour acheter de quoi prendre un petit déjeuner, t'acheter quelques fringues, et payer ta part de loyer.

– De loyer ?

– Oui, de loyer. Pour l'instant, tu es mon invitée, mais dès que tu auras emménagé...

Lisa Maria lâche sans réfléchir :

– Je ne sais pas encore ce que je vais faire. Je serai sans doute obligée de rentrer chez moi. Aux Etats-Unis, je veux dire...

– Tu ne vas pas *déjà* rentrer chez toi !

– Et pourquoi pas ? Ce ne serait pas la première fois.

Grace s'étire. On dirait Mme Beeton !

– Il faut rester cool et ne pas prendre de décision aujourd'hui. Rentrer aux Etats-Unis avec tous ces gens qui t'attendent au tournant, ce n'est pas très encourageant. En revanche, tu dois absolument faire les magasins. Tu auras besoin de vêtements d'hiver, où que tu sois.

Lisa Maria regarde deux femmes traverser la place. Elles portent toutes les deux un imperméable.

– Une chose est sûre, je veux absolument récupérer mon trench-coat !

Grace laisse son mobile répéter le numéro jusqu'à ce que le répondeur se déclenche.

– Ça ne répond pas.

Elles prennent le métro jusqu'à Notting Hill Gate. Dès qu'elles émergent de la station, Grace

refait un essai.

– Non, il n’y a personne.

– Tu es sûre ?

– Absolument. C'est du gâteau !

Grace a été invitée à un cocktail dans l’appartement de Felicity en février dernier, elle n’a donc aucun problème pour retrouver les lieux : une vieille maison de l’époque victorienne divisée en appartements dans une petite rue paisible bordée d’arbres.

Lisa Maria s’inquiète.

– Comment allons-nous entrer ?

– Tu verras bien. Laisse-moi juste une seconde pour repérer les lieux.

– Et le système d’alarme ?

– C'est bien trop huppé pour qu’il y en ait un.

Grace reste un instant à observer la maison, les mains sur les hanches. Puis elle donne le signal.

– O.K. Allons-y!

L'appartement de Felicity étant au premier étage, la stratégie de Grace est de contourner la maison jusqu’au jardin et d’entrer par la porte de derrière. Le jardin est petit mais bien entretenu, bordé de massifs d’hortensias en pleine floraison. Aucun voisin en vue, juste un petit chat tigré qui s’enfuit à leur approche.

Grace tourne la poignée de la porte de l’appartement. Lorsqu’elle s’ouvre, elle chuchote à Lisa Maria :

– C'est presque trop simple...

C'est vraiment ce qu’on appelle un chouette appartement : du parquet vernis, des murs jaune pâle. Pas de désordre... Grace se dirige vers ce qui ressemble à un salon tandis que Lisa Maria ouvre une porte de placard.

C'est alors que l’alarme se déclenche, un HOUOUOU suraigu...

Son cœur fait un raté. Grace lui crie quelque chose, mais elle n’entend rien. Peu importe, d’ailleurs, elle sait qu’il n’y a qu’une chose à faire : demi-tour et sortir par où elle est venue.

Elles attendent d’être à mi-chemin de la station de métro pour arrêter leur course. Lisa Maria s’aperçoit alors que Grace a réussi à embarquer le Burberry.

Elles sont bien trop essoufflées pour parler, mais elles se tapent dans la main en signe de victoire. Lisa Maria éprouve un sentiment d’exaltation, prenant conscience de s’être fait une vraie amie. Une amie et une complice.

Une fois dans le métro, elle murmure à Grace :

– Tu crois qu’on nous a vues ?

Adossée à son siège pour reposer son cou, Grace répond sans bouger d’un centimètre.

– On ne sait jamais. Mais personnellement, je n’ai pas vu âme qui vive. Et toi ?

– Non, personne.

Lisa Maria caresse son trench-coat comme si elle venait de retrouver son animal de compagnie après des années d'absence. Soudain, elle se fige sur place.

– Il faut que je fasse un saut chez le teinturier, et le plus tôt sera le mieux.

– Il y en a un en sortant du métro. Entre nous, j'aurais parié que tu le ferais désinfecter !

Lisa Maria se lève dès que la rame pénètre dans la station de Shepherd's Bush, mais Grace lui fait signe de se rasseoir.

– Nous ne rentrons pas tout de suite. Nous faisons d'abord un tour chez Harrods.

– Mais... je t'ai dit que je n'avais pas les moyens de...

– Tu n'auras pas besoin d'argent.

Pour la première fois de sa vie peut-être, Lisa Maria sent qu'elle a trouvé son « maître » en matière de mauvaise conduite, et cela lui procure une sensation étrange. Grace serait-elle en train de lui proposer de faire du vol à l'étalage ? Lisa Maria a beau adorer franchir la ligne jaune, elle n'a jamais encore fauché quoi que ce soit.

C'est en baissant les yeux sur le trench-coat posé sur ses genoux qu'elle prend conscience de ce qu'elle vient de faire.

– Dis-moi, Grace, quand on reprend à quelqu'un quelque chose qu'on vous a volé, est-ce du vol ?

– Tu plaisantes ? Nous n'avons rien piqué du tout. La récupération de biens volés est un acte de bravoure.

Entrer chez Harrods, c'est comme entrer dans n'importe quel centre d'attractions pour touristes : c'est bourré de monde, c'est bruyant et pas follement drôle. Une fois à l'intérieur, Grace fonce directement vers le rayon « produits de beauté ». On a l'impression de se retrouver sur une autre planète : une ambiance feutrée, des parfums enivrants... et des gens qui vous regardent de haut. Derrière leurs comptoirs impeccables, les vendeuses – tout de noir vêtues – jettent des regards dédaigneux sur leur passage. Mais Grace – avec sa minijupe dans le style kilt, son T-shirt et ses bottes de motard – n'a pas l'air de s'en soucier. Elle s'arrête devant un stand de cosmétiques haut de gamme.

– C'est là.

Une femme en noir lui demande d'un ton glacial :

– Puis-je vous aider ?

– Nous sommes venues pour notre séance de maquillage avec Georgio.

Le portrait d'un homme aux cheveux noirs faisant la moue trône sur le comptoir dans un cadre argenté, près d'une pancarte où l'on peut lire, d'une écriture chargée : « L'artiste maquilleur international Georgio vous attend pour vous conseiller. »

La femme leur demande si elles ont réservé.

Lisa Maria est impatiente de voir comment Grace va s'en sortir, mais avant qu'elle puisse ouvrir la bouche, Georgio en personne vient à leur rencontre. C'est un homme svelte au teint resplendissant, qui porte un costume noir.

Il s'adresse à elles dans un anglais fortement teinté d'accent italien.

– Vous êtes venues me voir ?

La vendeuse soupire et s'éloigne.

– Bien sûr. Je vous présente Lisa Maria, et moi, je m'appelle Grace. Nous travaillons toutes les deux pour le magazine *Register*.

– Ah, oui ? Yé suis ravi de vous rencontrer. Yé vous en prie, prenez un siège.

Il fait un signe vers les tabourets en cuir, près du stand.

Grace se juche sur l'un d'eux et lance à Giorgio :

– Vous avez une réputation extraordinaire. Mes amies disent de vous que vous êtes un vrai magicien.

Giorgio se fend aussitôt d'un large sourire.

– Vos amies ont raison...

Grace fait un geste en direction de Lisa Maria, juchée sur le tabouret d'à côté.

– Cette jeune femme vient de subir un grand choc...

Elle baisse la voix et murmure sur le ton de la confidence :

– ... son amoureux l'a trompée.

– Vraiment... ?

Il demande à Lisa Maria de venir s'asseoir dans son fauteuil. Puis il s'empare d'une lampe à bras extensible et l'oriente sur son visage. Tout en examinant les pores de sa peau, il émet un léger sifflement.

Aussitôt, Lisa a une pensée pour Miss Kathy, sa visagiste roumaine de New Sparta, qui a exactement la même réaction que lui lorsqu'elle lui fait un soin du visage. Ces deux-là sont faits pour s'entendre... Dans un monde idéal, elle les verrait bien se rencontrer, tomber amoureux l'un de l'autre et mettre au monde une nichée de bébés siffleurs.

Seulement voilà, ce monde est loin d'être idéal, et Lisa Maria n'apprécie pas spécialement d'être sous les feux de la rampe.

– Hum, yé vois... Yé crois que vous ne buvez pas assez d'eau. Il faut hydrater, hydrater beaucoup ! Maintenant, vous vous relaxez, et vous me laissez faire les réparations, d'accord ?

Deux heures plus tard, Grace et Lisa Maria sont assises au Green Man, un pub version Harrods. Elles dégustent un Pimm's Cup et font des concours de sifflets.

Grace imite le maestro.

– « Il faut hydrater, hydrater beaucoup... »

Lisa Maria lève son verre à sa santé.

Giorgio leur a fait un massage facial avant de passer au maquillage.

– Regardez... vous n'êtes pas fantastiques, toutes les deux ?

Puis il leur a proposé à chacune une liste de produits personnalisés (une cinquantaine !) qu'il jugeait indispensables pour la survie de leur épiderme.

A cet instant précis, Grace a bondi de son tabouret en attrapant Lisa Maria par le bras.

– Tu as vu l’heure ? Nous devrions déjà être au boulot !

Puis elle a serré la main de Georgio en se répandant en remerciements.

– Nous sommes terriblement en retard, mais gardez précieusement ces listes, nous reviendrons. Et nous nous ferons un plaisir de rappeler aux gens de *Register* combien vous êtes talentueux...

Lisa Maria en reste baba. Grace est vraiment une manipulatrice de premier ordre ! Comme elle... avant que cette garce de Felicity ne la batte à son propre jeu. A cette seule pensée, Lisa Maria s’agrippe à son trench-coat.

Après avoir avalé leur cocktail, elles quittent le pub et, à la lumière discrète du soleil, se regardent mutuellement d’un œil critique.

Lisa Maria se lance la première :

– Tes sourcils sont trop foncés.

– Les tiens aussi.

– Et puis ces paillettes dans le produit bronzant... Tu as l’air d’une gamine qui aurait oublié de se laver la figure après son cours de dessin !

– Idem pour toi.

– Si on allait au pipi - room pour tout enlever ?

– Il n’y a pas de pipi-room chez Harrods, voyons ! Ce sont des toilettes. Mais pour en revenir à ta question, c’est non. Il faut bien que quelques-uns en profitent.

Ce disant, elle fait signe aux deux livreurs qui les lorgnent depuis leur camion.

– Finalement, nous sommes *fann-tastiques*, non ?

– Je suis un peu désolée pour Georgio. Il a fait tout ce travail pour rien.

– Tu plaisantes ? Il est payé pour ça. Et puis n’oublie pas que nous travaillons pour *Register*. Nous allons faire un petit saut au bureau pour lui faire un peu de pub. Peut-être que quelqu’un se dévouera pour mentionner son nom dans sa rubrique...

Lisa Maria se met à imiter l’accent de Candida, la rédactrice en chef de *Register*, qu’elles ont rencontrée à la réception.

– Personne n’applique les pailleeettes comme ce Georgio.

Grace s’arrête de marcher.

– C'est tout à fait ça ! Je te jure, j’ai vraiment cru que c’était Candida qui arrivait derrière nous...

– J’ai toujours eu des talents d’imitatrice. Toi aussi, d’ailleurs. Je me souviens de ton imitation de lady Archer à cette fameuse réception !

– Je ne suis pas aussi douée que toi. C'est vraiment un don...

Les yeux de Grace se mettent à pétiller.

– Imagine un peu ce qu’on pourrait en faire...

L’entrée de *Register* a des murs couverts de boiseries, et le sol est recouvert d’une épaisse

moquette soyeuse et délicatement parfumée. Grace fait le signe de la paix à l'hôtesse d'accueil qui a l'air de s'ennuyer à mourir, et qui répond à son salut par un sympathique :

– Encore vous ?

Derrière cette façade s'étend une immense pièce très bruyante et divisée en box où des gens pâles et maigrichons (surtout des femmes) sont assis à des bureaux délabrés, jouant avec le clavier de leur ordinateur ou pendus au téléphone. Certains font la conversation par-dessus la cloison de leur bocal. L'air est riche d'odeurs... assez déplaisantes : des parfums qui jurent, le toner de la photocopieuse... Et puis ce je-ne-sais-quoi d'inconnu et de familier à la fois qui fait que Londres diffère de New York. Une senteur vaguement épicée sur laquelle Lisa Maria est incapable de mettre un nom.

Grace se promène dans les couloirs comme si elle était chez elle. Elle s'arrête devant l'hôtesse d'accueil qui fait barrage à la porte d'un vrai bureau.

– Elle est là ?

L'hôtesse, une petite jeune fille pâlichonne qui porte des faux cils, regarde les deux arrivantes à tour de rôle.

– Non... Qu'est-ce que vous vous êtes mis sur la figure, toutes les deux ?

– Nous nous sommes fait maquiller chez Harrods. Par Georgio, si vous voulez savoir.

– C'est un peu *too much*...

– On peut dire ça, oui.

– Mais personnellement, j'adore... Vous avez dit Georgio ?

Candida sort de son bureau, et Grace lance un regard noir à l'hôtesse, laquelle prend un ton geignard totalement convaincant pour lui jurer que Candida « lui a dit de dire qu'elle n'était pas là »...

Candida fait semblant de faire la bise à Grace.

– J'ai deux petites choses à vous confier pour le numéro de janvier, celui où l'on aborde le thème de la spiritualité.

Elle aperçoit alors Lisa Maria.

– Ah, mais c'est notre Américaine... Comment allez-vous ?

– Superbien.

Candida se tourne vers Grace, puis revient à Lisa Maria.

– Oh... Pas mal du tout !

– Un peu *too much*, je dirais.

– Non, provocateur. Et Dieu sait si c'est tendance en ce moment ! Il faut absolument que Charles vous voie... Charles... ?

Une tête apparaît par-dessus la cloison d'un box.

– Regardez-moi ça !

Un homme svelte dans la trentaine, vêtu d'un costume blanc et pieds nus dans ses mocassins

Gucci, s'approche d'elles.

Il fait deux fois le tour de Lisa, puis de Grace.

– Mmm... oui.

– Ça donne un look d'enfer, non ? On dirait qu'elles reviennent de la Jamaïque.

Avec l'autorité d'un médecin préconisant une intervention chirurgicale, Charles lâche :

– Oui. Je vais faire une photo.

Et il s'en va.

Grace en rajoute une couche.

– Surtout, dites bien que c'est un look créé par Giorgio !

– Giorgio *qui* ?

– Giorgio tout court. Un des plus grands maquilleurs actuels. Vous avez sûrement entendu parler de lui.

Candida prend un bloc et un stylo pour noter le nom.

– Giorgio... Parfait ! Revenons-en au numéro de janvier. J'aimerais que vous me fassiez un papier sur le côté zen du shopping. Vous voyez ce que je veux dire... C'est au-delà de la thérapie par l'achat et de la méditation. C'est une démarche vers un nouveau ressenti de son identité profonde.

Sans prendre le temps de réfléchir, Lisa Maria lance :

– Je croyais que le zen prônait plutôt l'altruisme ?

Candida tapote le bureau de l'hôtesse de ses longues griffes vernies de blanc.

– Je vois très bien ce que vous voulez dire. Charles revient avec un Polaroid et prend en photo le visage de Grace. Puis il passe à Lisa Maria.

– Si vous étiez plus grande et plus jeune, vous pourriez jouer les mannequins.

Et il pose les photos sur le bureau.

Lisa Maria a *horreur* qu'on lui dise qu'elle est petite et vieille, même sous le couvert d'un compliment. Elle ouvre la bouche pour répondre, mais Grace s'empresse d'intervenir.

– Elle peut toujours faire des séances photo de ses pieds et de ses mains, non ?

Charles pose son appareil. La main sous le menton, l'air concentré, il détaille les pieds de Lisa Maria, puis ses mains, et énonce son verdict à l'intéressée :

– Oui, vous pourriez faire quelques photos, pourquoi pas ?

Candida est d'accord.

– Voilà une excellente idée. Et si vous me disiez pourquoi le zen ne peut pas aider les gens à appréhender leur moi profond ?

Elles sont sur le point de quitter les bureaux de *Register* lorsque Lisa Maria se souvient de la promesse de Mercy. Elle s'approche de l'hôtesse d'accueil.

– Auriez-vous reçu une lettre destinée à Lisa Maria Marino ?

La déprimée chronique pousse un long soupir. Puis elle se décide à décrocher son téléphone et appuie sur une touche.

– Tu peux vérifier s’il y a du courrier pour Lisa... c’est quoi le reste de votre nom déjà ?

Lisa Maria lui redonne son nom, que l’hôtesse transmet en butant sur les mots. Pendant le long silence qui suit, la fille étudie la tenue de Grace ,qui répond à cet examen minutieux par un grand sourire.

– Ah, d’accord. bye !

Elle raccroche.

– Ils n’ont jamais entendu parler de vous.

– Ça va changer, vous verrez.

Grace et Lisa Maria se dirigent vers la porte. Avant qu’elle ne se referme derrière elles, Grace se retourne et lance un « Bye ! » retentissant.

« Chère Lisa Maria,

Pensez-vous que tous les gens reçoivent la même part de bons et de mauvais moments ? Ou certains sont-ils mieux lotis que d'autres ?

Amandine Amère, de Broadalbin. »

« Chère Amandine Amère,

Il est évident que certaines personnes sont beaucoup mieux loties que d'autres.

L'important, c'est d'essayer de cultiver les bons moments. Mais il y a gros à parier que vous n'en connaîtrez pas beaucoup tant que vous resterez l'Amandine Amère de Broadalbin.

Lisa Maria. »

Le lendemain, il fait une journée magnifique, comme on en voit normalement au mois d'août. Chez Grace, la vie suit tranquillement son cours.

Grace est en plein travail dans la minuscule pièce attenante à la cuisine qu'elle appelle son studio. Mme Beeton somnole dans le salon sur son fauteuil favori. Quant à Lisa Maria, c'est la première fois qu'elle ne s'est pas réveillée en se demandant où elle était. Ce qui signifie que l'heure est venue pour elle de défaire ses bagages.

Mais après avoir suspendu sa maigre garde-robe dans l'armoire de la chambre d'amis, elle hésite entre installer son ordinateur et ouvrir la dernière enveloppe contenant les lettres de ses lecteurs. Il se peut qu'elle ait déjà perdu son job. Elle décide d'appeler Mercy, mais à une heure plus décente. Compte tenu du décalage horaire de cinq heures, elle devra attendre jusqu'à 14 heures (heure locale)...

Elle examine la petite chambre aux murs prune que Grace a si gentiment mise à sa disposition. Elle est remplie d'un bric-à-brac de meubles usés par les ans.

Des chefs-d'œuvre en péril, comme moi...

Elle a posé sur sa table de nuit la photo plastifiée de sa famille. Loin de lui donner le mal du pays, ça la fait plutôt rigoler.

Mais aujourd'hui, la photo lui arrache à peine un sourire. Elle se sent résignée, mais encore sous le choc. La balade d'hier lui a fait un bien fou, mais ce n'est pas encore demain qu'elle se sentira bien dans ses baskets...

Et pourtant... Un peu par jeu, elle retire son T-shirt noir pour le remplacer par un rouge. Et au lieu d'ouvrir l'enveloppe contenant les nouvelles lettres des lecteurs, elle fourrage dans son sac pour mettre la main sur les anciennes. Celles qui ont déjà été publiées et qu'elle envisage d'inclure dans son livre.

Au cours de ses premiers entretiens avec Mercy au sujet du bouquin, son éditrice lui a suggéré de concevoir le livre autour des sept péchés capitaux. A présent, en faisant le tri des lettres, Lisa Maria constate que la plupart des péchés sont bien représentés... sauf la Colère.

Pour les autres, pas de problème : la Jeune Fille de Nedrow et ses velléités de régir le monde, c'est l'Orgueil. La Vierge, de Vestal, c'est l'incarnation même de l'Envie. Le Petit Malin de Solvay, c'est Monsieur la Paresse. La Fauchée de Brewerton est manifestement coupable de Cupidité, tandis que la Jument Verte de Goshen se vautre dans la Luxure. Le Monstre de Manlius représente de toute évidence la Gourmandise dans tous ses excès. Il n'y a guère que la Colère qui soit difficile à trouver. Pour d'obscures raisons, personne ne juge utile de coucher sa colère par écrit. Et comme Lisa Maria a des tonnes de colère en réserve, elle se demande si elle ne va pas écrire une lettre à son tour.

« Chère Lisa Maria,

Je suis fatiguée, j'en ai ras le bol et je ne peux plus continuer comme ça !

Lisa Maria, de Londres. »

Lisa Maria soupire. Elle n'est même pas capable de s'écrire une lettre qui tienne debout.

Elle est plongée dans la lecture du journal dans la cuisine, une tasse de café à la main, lorsqu'on frappe des coups sourds à la porte. Elle crie à Grace :

– Tu veux que je réponde... ?

Mais Grace sort de son studio d'un pas alerte.

– Non, j'y vais.

Et elle ferme la porte de la cuisine derrière elle.

Lisa Maria décide de se préparer un toast. Assise à table, elle est en train de beurrer le pain lorsqu'elle sent des picotements sur son cuir chevelu, comme si on l'observait.

Lorsque Grace revient, Lisa Maria est en pleine séance de dégustation de son toast à la confiture.

Grace s'assied, excitée comme un pou.

– Ça alors, je n'en reviens pas ! Figure-toi que quand j'ai ouvert la porte, je me suis retrouvée devant un poulet.

– Un *quoi* ?

– Un poulet, un agent... Un flic, si tu préfères.

Grace se verse une tasse de café.

– En les voyant, ma première pensée a été de me dire qu'au moins, le trench-coat n'était plus ici.

Elles l'avaient déposé chez le teinturier la veille.

Brusquement, Lisa Maria s'imagine en tenue de prisonnière avec Grace, derrière les barreaux.

– Oh, non... ! Quelqu'un nous a vues ?

– Pas du tout, rien à voir avec l'imper. Ils sont venus pour toi. Apparemment, ta mère a appelé la police londonienne pour dire que tu avais disparu. Cela après que McAllister lui a passé un coup de fil pour retrouver ta trace.

Grace sourit. Un curieux petit sourire... qui s'amorce au coin de sa bouche. L'air de dire :

Incroyable, non?

Puis le sourire s'élargit. Cette fois, elle a simplement l'air de s'amuser. Lisa Maria a une nouvelle vision : celle de sa mère et de McAllister déguisés en Sherlock Holmes... Mais cette image est trop ridicule pour s'y attarder.

– Qu'est-ce que tu lui as dit, à ce mec ?

Le sourire de Grace s'évanouit.

– Il a exigé de jeter un coup d'œil pour s'assurer de ta présence. Et nous ne pouvons quand même pas avoir tout Scotland Yard à tes trousses. Je lui ai donc expliqué que tu étais dans une mauvaise passe, que tu t'étais disputée avec ton petit ami et que tu resterais quelque temps chez moi.

Lisa Maria hoche la tête lentement.

– Lisa ? Tu es fâchée ?

– Non. Mais cette situation est vraiment grotesque.

Le curieux petit sourire réapparaît sur le visage de Grace.

– Je lui ai demandé de n'en parler à personne pour l'instant, mais il doit rappeler ta mère pour lui dire où tu es. Je mettrais presque ma main au feu qu'il a peur d'elle.

Lisa Maria repousse son assiette. L'incident lui a coupé l'appétit.

– C'est le genre de réaction qu'elle a tendance à provoquer chez les gens, en effet.

– Mais le flic m'a dit qu'il demanderait à ta mère de ne pas dévoiler à McAllister où tu étais. Il a ajouté qu'il te laisserait le soin de lui dire *toi-même* que tout va bien. Quand je dis « lui », je parle de McAllister, bien sûr. J'ai répondu que tu ne manquerais pas de le faire.

Lisa Maria n'est pas d'accord.

– Je ne lui dois aucune...

– Lisa ! Ne te fais pas plus bête que tu n'es. Tu ne peux quand même pas laisser croire à ce type que tu as disparu de la circulation. Sauf si tu préfères que ta mère le rappelle, évidemment.

Grace tend la main vers le toast de Lisa Maria et mord dedans. Elle avale la bouchée avec une gorgée de café. Lisa Maria pianote sur la table du bout des doigts.

– Bien sûr que non ! Bon, d'accord. Je ferai ce que tu veux. Au fait... c'est quoi ce petit sourire en coin ?

– Comment ça ?

– Oui, ce petit sourire sur ton visage. Tu penses à quoi ?

– C'est une des petites récréations que je m'accorde... Tu sais, il y a des moments où je suis admirative : comment faites-vous, vous autres ,Américains, pour que votre vie soit encore plus bizarre que dans vos séries télé ? La réalité dépasse vraiment la fiction !

Grace se remet au travail. Lisa Maria fait une vaisselle rapide et se verse une nouvelle tasse de l'excellent café de Grace. Elle jette un œil sur le téléphone, puis envisage de prendre une douche, reprend le journal et le repose aussitôt. Finalement, avec un soupir à fendre l'âme, elle décroche le téléphone et compose le numéro de McAllister.

Les *bip-bip* résonnent dans l'écouteur, interminablement, comme s'ils se faisaient un plaisir de la torturer. Mais personne ne répond, pas même le répondeur!

Elle répète deux fois l'opération, mais sans succès. Elle décide alors de prendre une douche et de lire le journal avant de retenter sa chance.

Toujours pas de réponse.

Après avoir regardé l'heure, elle se dit que le moment est venu d'appeler Mercy. Son éditrice répond dès la deuxième sonnerie.

– C'est bien toi ? Dis-moi que je ne rêve pas !

– Oui, Mercy. C'est bien moi.

Lisa Maria a peur que sa voix trahisse ses états d'âme.

– Me ferais-tu l'honneur de me dire dans quelle partie du globe tu te trouves ?

– Je suis à Londres, chez une amie.

– A Londres, chez une amie ? Tu sais, ma chère, qu'il y a des gens qui seraient prêts à *payer* pour avoir cette info. Chaque fois que je décroche mon téléphone, quelqu'un me demande où tu es. Je n'entends que ça à longueur de journée : « Où est Lisa Maria ? Mais où est passée Lisa Maria ? » Je réponds que tu es à Londres. Alors on me demande si c'est vraiment sûr, parfois même on me soutient que c'est faux... Si ça n'arrivait qu'une fois ou deux, je n'y prêtera même pas attention. Mais quand on se met à appeler deux ou trois fois par jour, comme la semaine dernière, alors là, je commence à me poser des questions.

Pendant le long monologue de Mercy, Lisa Maria fait quelques exercices d'assouplissement du genou. Même si sa vie est en train de s'écrouler, autant conserver un bon tonus musculaire.

– Je me pose d'autant plus de questions que les journalistes s'y mettent à leur tour, et même ta famille. Forcément... ce sont les journalistes qui l'ont contactée. Mais quand c'est le petit ami qui s'en mêle, alors là, je commence à me faire du souci !

Mercy s'arrête de parler, et Lisa Maria de plier les genoux. Elle explique à Mercy les circonstances qui l'ont amenée à quitter McAllister, faisant même allusion à la fameuse mission de récupération du trench-coat ! Mercy l'interrompt ça et là d'un « oh, non ! » ou d'un « non, c'est vrai... ? »

En conclusion, Lisa Maria lâche d'un ton péremptoire :

– Tu sais, il faut toujours que ma mère se mêle de mes affaires...

Pour elle, la vraie fautive est la personne qui a eu l'idée saugrenue de la mettre au monde, elle, l'infortunée créature. Dans un monde absurde.

– Au fait, Mercy, je suis virée ou pas ? Mercy répond à la question par une autre question.

– Qu'as-tu fait des coupures de presse que je t'ai envoyées ?

– J'ai voulu les récupérer hier. Les gens de *Register* m'ont dit qu'ils n'avaient rien vu passer.

– Qu'est-ce que tu me racontes ? Je te parle des coupures de presse que je t'ai envoyées !

– Oui, celles que je t'ai demandé d'envoyer aux bons soins de *Register*.

Lisa Maria entame une série de mouvements excellents pour le cou.

– En fait, je les ai postées à la même adresse que les lettres. Au 401, Warwick Machinchose...

L'adresse de McAllister ! Du coup, Lisa Maria reprend une série de mouvements.

– Génial !

– Tu disais ?

– Rien, ce n'est pas grave. Maintenant, je sais au moins où les chercher. Alors, je suis virée ou pas ?

– Tu es toujours salariée du *New Sparta Other*, si c'est ce que tu veux savoir.

La voix de Mercy est soudain devenue presque fluette, ce qui est très inhabituel.

– Maintenant si tu me demandes combien de temps le journal va tenir le coup, ça, c'est une autre paire de manches... Ils nous menacent de nous faire cracher jusqu'au dernier centime. Mais en attendant, je te conseille d'envoyer tes textes.

– D'accord.

Lisa Maria raccroche. Puis elle voit Grace, le dos à la porte de son studio. Elle a toujours ce petit sourire énigmatique sur le visage.

Après avoir tenté une nouvelle fois de joindre Mc Allister, sans succès, Lisa Maria décide de prendre les choses en main. Elle sait où McAllister garde le double des clés de son appart, et elle sait comment désactiver l'alarme. Elle pourra donc sans problème entrer, couper l'alarme, mettre la main sur son enveloppe et lui laisser un mot (ce qui lui permettra de mener à bien sa recherche tout en rassurant la police britannique).

Elle passe très peu de temps à rédiger le petit mot.

« Bob,

Il paraît que tu n'arrêtes pas de harceler ma famille et mes amis pour savoir où je suis. Cela ne te regarde absolument pas. Je te demande donc une fois pour toutes de cesser de t'immiscer dans ma vie. »

Elle avait commencé par « Mon cher Bob », mais elle a préféré rayer les deux premiers mots...

Bien, tout ça semble parfait. Elle appose sa signature sur le papier et dit à Grace qu'elle doit s'absenter.

Une fois dans le métro, Lisa Maria relit le message avec un sourire sardonique. Elle sort son stylo, appuie le papier contre une vitre et ajoute :

« P.S. : j'espère que tu trouveras ton bonheur avec... »

C'est alors que son stylo tombe en panne sèche. Elle le secoue, mais la bille refuse de lui obéir. Et le métro arrive à la station.

Elle plie le billet et descend du wagon.

Franchement, ce n'est pas très malin de laisser le double de ses clés dans un pot de fleurs ! A la place d'un voleur, c'est le premier endroit où elle irait les chercher...

Elle fouille dans la terre, mais pas de trace de clé. Elle met le pot sur le trottoir pour y regarder de plus près : la clé n'est pas là. Elle remet le pot à sa place et s'essuie les mains sur son jean. Puis elle prend sa respiration, empoigne le heurtoir en laiton et frappe par trois fois. Comme prévu, pas de réponse.

Elle a déjà fait demi-tour pour partir lorsqu'elle entend la porte s'ouvrir. Elle tourne la tête et Felicity apparaît, drapée dans un peignoir en tissu-éponge. Ce peignoir lui est familier, et pour cause. *C'est celui de McAllister.*

Son instinct lui commande de fuir. Mais en voyant l'air condescendant de Felicity, c'est plus fort qu'elle !

– Je suis venue chercher mon courrier.

Sa voix ne tremble pas.

– Vraiment... ?

Felicity la regarde comme si elle s'apprêtait à ajouter quelque chose, mais elle se ravise et s'éloigne de la porte en la laissant ouverte. Elle met à peine une minute pour revenir et tend à Lisa Maria une grande enveloppe de FedEx.

– Je suppose que c'est ce que vous cherchez.

Au moment où elle tend la main pour s'emparer de l'enveloppe, Lisa Maria plante son regard dans celui de Felicity en espérant lui faire passer tout le mépris qu'elle lui inspire...

Il faut croire que ça marche, car Felicity lâche l'enveloppe et fait deux pas en arrière.

Lisa Maria s'en va sans dire ni merci ni au revoir. Il y a bien d'autres mots qui ne demandaient qu'à sortir de sa bouche, mais elle préfère se taire. Pour rester digne jusqu'au bout.

Dans le métro qui la ramène à Shepherd's Bush, Lisa Maria est encore sous le choc. Renonçant à ouvrir l'enveloppe, elle se met à observer les passagers. De l'autre côté de l'allée, deux ados se font des câlins. Apparemment, c'est le grand amour ! A côté d'eux, une jeune femme les regarde avec nostalgie. Lisa Maria se dit qu'elle pourrait leur donner à tous plein de bons conseils, mais pourquoi voulez-vous qu'ils écoutent la leçon d'une Américaine un peu déjantée qui a tout raté dans sa vie ?

Un gros titre annonce ainsi la nouvelle : « Le Hummer de l'homme de main blesse le mari ». Et un autre reprend les propos de l'épouse éplorée : « C'est Lisa Maria qui m'a dit de le faire ! »

Grace fait la lecture à haute voix, et son accent anglais souligne le côté surréaliste du texte.

– Il y a aussi celui-ci : « Les mauvais conseils, ça suffit ! clame un avocat. »

Affalée dans un fauteuil, Lisa Maria grogne.

– Assez ! Ça suffit comme ça...

Grace ne peut s'empêcher de jeter un coup d'œil sur le titre suivant, se contentant d'un commentaire sobre.

– Ah oui, je vois...

Du coup, la curiosité de Lisa Maria l'emporte, ce qui n'est pas une nouveauté.

– Quoi ? Qu'est-ce que tu vois ?

– Eh bien, cet article a repris l'intégralité de la question de la lectrice et de ta réponse. Voici ce que tu as écrit : « La vraie question est celle-ci : pourquoi continuez-vous à prendre de mauvaises décisions ? Et quelle sera la prochaine ? Engager un homme de main pour liquider votre mari ? » Autrement dit, tu ne l'as jamais incitée à faire appel à un homme de main, tu t'es contentée de lui poser une question. C'est une simple figure de style.

Lisa Maria se redresse sur son siège.

– Tu vois ? J'essayais de faire de l'humour, c'est tout.

L'argument n'a pas l'air de convaincre Grace.

– Tiens, écoute-moi ça. C'est une lettre adressée à la rédaction du journal : « Il est grand temps que des chroniqueurs comme Lisa Maria cessent de se moquer de leurs lecteurs. »

– Mais je ne me moquais pas d'elle, je t'assure ! Enfin, Grace, dis-moi que tu me crois...

– Décidément, les Américains n'ont aucun sens de l'humour, que ce soit vis-à-vis d'eux ou vis-à-vis des autres !

Et avant que Lisa Maria ait le temps de répondre, Grace quitte la pièce.

Lisa Maria s'empare de la page consacrée au courrier des lecteurs. Deux ou trois lettres sont plus critiques que les autres, l'accusant respectivement d'irresponsabilité et d'immoralité. Mais il y a quand même quelqu'un qui prend sa défense : « Je n'arrive pas à comprendre pourquoi tout le monde accuse Lisa Maria de cet acte odieux. C'est une fille géniale. » Et c'est signé : « Terry, de Trumansburg ».

Grace revient avec deux verres remplis à ras bord et en tend un à Lisa Maria.

– Tiens ! Bois ça !

Elle goûte et fait la grimace.

– Mais c'est du gin pur ! Et en plus, il est tiède.

Grace repart vers la cuisine et revient avec des glaçons.

– Bois-en un peu pour que je puisse ajouter un glaçon sans que ça déborde.

Lisa Maria réussit à s'acquitter de sa mission.

– Je ne comprends pas comment vous pouvez boire ce genre de chose.

– Ma chère, c'est le gin qui a fait de la Grande-Bretagne ce qu'elle est aujourd'hui.

Grace se replonge dans les coupures de presse. Tout à coup, elle s'exclame :

– Dis donc, cet Ed Ryan m'a l'air d'avoir une dent contre toi et ta rubrique !

Lisa Maria pose son verre et demande à Grace de répéter, ce qu'elle fait.

– Montre-moi ça !

Lisa Maria s'empare de la coupure de presse et examine la photo qui figure sous le titre.

– Ce que le monde est petit ! Ma sœur a eu une liaison avec ce type.

– Non... ?

Grace se précipite sur la photo.

– Eh bien, il n'est pas si mal. Enfin, à condition d'aimer les hommes grassouillets avec des dents de cheval.

Une petite lumière s'allume soudain entre les nuages noirs accumulés au-dessus de la tête de Lisa Maria.

– Elle était désespérée. Ma mère et moi avons même dû intervenir. Tu ne peux pas savoir le nombre d'articles que mon journal a fait paraître pour essayer de faire sauter Ryan et toute sa clique lorsqu'il était maire. C'étaient de vrais escrocs.

Grace lève la tête.

– Mais alors, tout ça n'est qu'une vengeance...

– Au bout du compte, *tout* est vengeance, dans la vie, non ?

Elle avale une nouvelle gorgée de gin en portant mentalement un toast au péché mortel dont elle vient de se rendre coupable.

Boostée par le gin, Lisa Maria compose le numéro du bureau de Mercy et tombe sur le répondeur. Elle laisse le message suivant : « Mercy, pourriez-vous vérifier si notre ami Ed Ryan est branché sur un coup, en ce moment ? Je vous parie que ce que vous risquez de découvrir ne sera pas joli-joli ! »

Dès qu'elle raccroche, elle se sent beaucoup mieux. Grace en profite pour la secouer un peu.

– Il serait peut-être temps d'arrêter de broyer du noir ? Ce n'est pas une mauvaise chose que tu aies vu Felicity, tout à l'heure.

– Vraiment ?

– C'est évident. Car maintenant, le doute n'est plus permis : cet homme n'est pas fréquentable.

– Un vrai salaud, voilà ce qu'il est !

Grace remplit de nouveau les verres.

– Oui, un beau salaud.

Elle ajoute entre ses dents : « Avec le gin, ça ira mieux. »

– Tu sais, j'ai essayé de faire un peu de méditation. J'ai pensé que ça pourrait m'aider, mais je me suis rendu compte qu'il est beaucoup plus facile de méditer quand on est heureux.

– Le gin est beaucoup plus efficace que la méditation. C'est vraiment le meilleur remontant !

Pour quelqu'un qui a absorbé autant d'alcool, Grace a l'air d'une sobriété étonnante.

Le téléphone sonne. Lisa Maria et Grace se consultent du regard, et c'est Grace qui répond.

– Oui, bonjour ! Ah oui ? Oui, oui, je vois. Lisa Maria s'adosse à sa chaise en se demandant qui ça peut bien être.

– Euh, non. Pas du tout. C'est exact. Impossible de dire si je l'ai fait.

Lisa Maria a l'impression de suivre un match de tennis où elle ne verrait qu'un seul joueur !

– Exact. Bon, c'est d'accord. O.K. Bye !

Grace repose le combiné.

– C'était ton mec.

– Mon ex...

– Il voulait savoir où tu étais.

– Quel salaud !

– C'est vrai. Naturellement, je ne lui ai rien dit.

Grace soupire et tend la main vers son verre, mais le téléphone se remet à sonner.

– Quel salaud, quand même !

C'est encore Grace qui décroche.

– Oui, bonjour ! Oh, bien sûr, elle est là. Je vous la passe.

Lisa Maria se redresse sur son siège en secouant énergiquement la tête. Grace insiste et tend le combiné à Lisa Maria en lui glissant à l'oreille :

– Ce n'est pas lui !

C'est Candida, la rédactrice en chef de *Register*. Elle veut savoir si Lisa Maria serait prête à « jeter un coup d'œil » sur l'article consacré au shopping zen.

– Je voudrais que vous y mettiez un peu de peps ! Comme vous l'avez fait pour les chaussures.

Lisa Maria n'a rien contre. Elle ne se rappelle plus du tout si elle s'était engagée à quoi que ce soit...

– Je vous propose trois cents ou quatre cents, en fonction de la somme de travail à faire. Nous comptons sur vous pour faire quelque chose de vraiment bien !

– C'est parfait.

C'est même finalement beaucoup mieux qu'elle ne le pensait... car elle vient de prendre conscience que Candida parle en livres et non en dollars !

– Bien, alors je vais vous le poster, d'accord ? Non, attendez... je préfère l'envoyer par coursier car j'ai autre chose pour vous. Quelque chose qui devrait beaucoup vous intéresser.

Lisa Maria la remercie, lui dit au revoir et repasse le téléphone à Grace.

– Je n'ai rien compris à ce qu'elle m'a dit. Elle veut que je fasse un article qui ait du *peps*...?

– Mais oui, voyons ! Elle veut que ça ait du punch, que ça swingue... Et on te donne combien, pour ça ?

– Trois ou quatre cents livres.

– Pas mal. Et si tu fais du bon boulot, ils feront de nouveau appel à toi. Ça pourrait nous suffire pour refaire nos stocks de gin et de pain perdu.

Lisa Maria ne peut s'empêcher de sourire. Le gin aidant, Grace parle exactement comme Jack Spangle!

– Qu'est-ce que j'ai dit de si drôle ?

– C'est ma petite minute de bonheur... Il suffit de prendre le temps de vous regarder vivre, vous autres, Anglais, et on est sûr de passer un bon moment !

Une semaine plus tard, Lisa Maria passe un vendredi exaltant à la laverie du coin. Avant de passer un sac de linge en machine, elle retourne les poches de son jean et tombe sur une note écrite de sa main.

« Il paraît que tu n'arrêtes pas de harceler ma famille et mes amis pour savoir où je suis. Ça ne te regarde absolument pas. Je te demande donc une fois pour toutes de cesser de t'immiscer dans ma vie. »

Elle fait du papier une petite boulette et vise une poubelle à plus de trois mètres. Raté !

A son grand étonnement, Lisa Maria s'aperçoit qu'elle est au bord des larmes. Heureusement qu'elle est seule dans cette laverie...

Elle s'affale sur un siège en plastique et se frotte les yeux avec les mains – elle n'avait pas prévu de mouchoir en papier ! Puis elle se dit qu'elle fait partie de la famille Marino, et que chez les Marino, on ne pleure pas !

Elle s'oblige donc à faire quelques exercices de respiration en se demandant ce qui lui arrive. Mais elle est incapable de trouver une réponse.

En fourrant ses affaires dans le sèche-linge, elle a soudain une lueur de lucidité : son envie de pleurer s'est déclenchée lorsqu'elle a jeté la boulette de papier et raté sa cible. Elle a toujours détesté rater ou perdre, et dans sa vie, la moindre erreur a toujours pris pour elle une importance démesurée.

C'est parce que je n'ai pas la vie que je voudrais. Parce que ces petits ratages me rappellent que je n'ai aucun contrôle sur le cours de ma vie.

Puis elle finit par admettre, à regret, que le fait d'avoir perdu McAllister a certainement contribué à son désarroi.

« Chère Lisa Maria,

Ma petite amie prétend que si je suis un paumé, c'est parce que ma mère m'a trop aimé. Moi, je crois plutôt que c'est à cause de mon père, une histoire de gènes. Qu'est-ce qui forge notre personnalité ? Ce dont nous héritons à la naissance, ou ce qui nous arrive ensuite ? La nature ou l'éducation ?

Un Philosophe, de Pharsalia. »

« Cher Philosophe,

L'éducation, sans aucun doute.

Mais ne laissez pas votre petite amie accuser votre mère de tous les maux. L'important, ce n'est pas seulement ce qui arrive, mais ce que nous sommes capables de provoquer.

Lisa Maria. »

Lisa Maria et Grace sont dans le métro en direction d'Hampstead pour un déjeuner dominical avec la vieille tante de Grace.

– Je voudrais te poser une question, Grace. A quand remonte ta dernière histoire d'amour sérieuse ?

Grace répond sans hésiter :

– Sept ans.

– Sept *ans* ?

Lisa Maria est prise d'un terrible pressentiment, s'imaginant déjà en vieille fille. Elle se souvient des romans de Barbara Pym qu'elle a lus au cours de littérature de son collègue. Ils parlaient tous de femmes esseulées qui faisaient bonne figure pour affronter un monde indifférent, et qui vivotaient de toasts aux haricots blancs ou d'œufs à la coque dans de minuscules chambres meublées. Elle se met à frissonner.

Grace allonge les jambes sous le siège d'en face.

– Lisa, ce n'est pas si terrible que ça. J'ai eu des aventures de temps en temps, mais je n'ai jamais déniché l'oiseau rare.

– Et tu n'as jamais eu envie d'insister un peu pour le trouver ? Tu n'as jamais éprouvé le désir de te ranger, de fonder une famille ?

Grace émet un son à mi-chemin entre le ricanement et le grognement.

– Par pitié, j'ai déjà suffisamment de famille comme ça ! Non, sans façons...

Lisa Maria fait mine de la comprendre, mais ses pensées la ramènent dans le monde de Pym. Elle s'imagine avec Grace, deux petites vieilles fragiles percluses d'arthrose, les épaules couvertes d'un châle Viyella acheté dans une vente de charité, assistant régulièrement aux services religieux et écrivant de longues lettres à de vieux amis qui les ont déjà oubliées depuis belle lurette.

– Lisa, ça va ?

– J’imaginai notre avenir...

– Eh bien, à voir ta tête, ça ne doit pas être très reluisant !

Grace regarde par la vitre, mais il n’y a rien d’autre à voir que l’obscurité du tunnel. Elle se retourne vers Lisa Maria.

– Je ne te croyais pas si impatiente de te « ranger », comme tu dis.

– Moi non plus. Ça doit avoir un rapport avec le passage à la trentaine. Ou alors c’est un problème d’hormones...

– C’est ça, la fameuse loi des hormones...

– Quoi ?

– Tu sais bien, ton ADN et tes hormones... Ils se donnent le mot pour t’inciter à faire un enfant. C’est ça, la loi des hormones.

– Jamais entendu parler de ça !

– Ton ADN veut absolument se reproduire. A tout prix. C’est pourquoi tu es programmée pour avoir envie de procréer. Et trente ans, c’est pour ainsi dire l’« heure fatidique »...

Grace parle avec l’assurance d’une vraie spécialiste, et force est à Lisa Maria d’admettre que sa théorie se tient.

– Mais dans ce cas, pourquoi ne ressens-tu pas le même besoin ?

– Que veux-tu, certaines d’entre nous sont plus évoluées que d’autres...

Elle attend que Lisa lui donne une grande tape sur le bras pour sourire.

Le métro ralentit à l’approche de la station. Lumière et couleurs envahissent de nouveau leur wagon qui s’arrête pile devant un poster géant de Jack Spangle.

– Regarde, ton vieux copain du lycée !

– Lisa, ne me dis pas que tu as un faible pour ce vieux taré !

Le ton passionné de sa voix provoque un déclic chez Lisa Maria, qui meurt d’envie de lui répondre :

Non, moi pas... Mais je n’en dirais pas autant de toi.

La tante de Grace habite à plusieurs pâtés de maison de la station de métro Hampstead. La rue principale est remplie de jeunes gens *hyperfashion*, qui se baladent en couple pour la plupart. Ils portent des fringues très tendance, rient haut et fort aux terrasses des cafés et se pavanent le long des trottoirs. Mais toute cette agitation cesse dès qu’elles s’engouffrent dans une petite rue longeant l’église.

– Je suis sûre que tu vas aimer tante Pru. C’est un drôle d’oiseau, pas toujours commode, mais elle a bon cœur, et elle dit toujours exactement ce qu’elle pense.

Lisa Maria, qui est obligée de faire deux pas à chaque enjambée de Grace, se maudit une énième fois d’être aussi petite.

– D’après le portrait que tu en fais, elle ressemble un peu à ma mère.

Elle ajoute mentalement « *sauf pour le côté généreux...* », puis se sent coupable d'avoir eu cette pensée. Mme Marino doit avoir un organe central qui contrôle ses sentiments, et ce n'est sûrement pas son cerveau.

Grace la regarde bizarrement.

– Lisa, je suis désolée. Ta maman a appelé hier soir. Tu dormais et j'ai oublié de t'en parler.

– Ne te tracasse pas pour ça. Qu'est-ce qu'elle t'a dit ?

Grace tourne au coin d'une petite rue étroite.

– En fait, pas grand-chose. Un truc dans le genre : « Je suis la maman de Lisa. Est-ce qu'elle est là ? » J'ai dit que oui, mais que tu dormais, et elle m'a dit qu'elle n'avait pas l'intention de te parler. C'était vraiment curieux.

Lisa Maria aurait été étonnée que sa mère ait appelé pour lui faire la conversation !

– Pas si curieux que ça. Elle voulait juste vérifier que le flic – je veux dire, l'agent de police – m'avait vraiment retrouvée.

Grace s'abstient de tout commentaire, mais à sa tête, on voit bien qu'elle continue à trouver ça étrange.

Tout à coup, elle s'arrête devant une grande maison de brique.

– C'est là.

La rue est cernée de maisons du même genre, de vieilles demeures sombres et tristounettes qui se ressemblent toutes. Mais lorsqu'on remonte l'allée jusqu'au perron, on s'aperçoit qu'elles ont l'air beaucoup plus grandes que leur façade ne le laissait présager.

Avant que Grace ait le temps de frapper à la porte, un petit bout de femme aux cheveux blancs coupés court et arborant un caftan vermeil leur ouvre. D'une voix nettement moins déplaisante que ses propos, elle lance :

– Mieux vaut tard que jamais ! Le poulet va être dur comme de la semelle !

C'est alors qu'elle semble s'apercevoir de la présence de Lisa Maria.

– Ah... Je suppose que vous êtes l'Américaine!

Il faut cinq bonnes minutes à Lisa Maria pour comprendre que Grace et sa tante s'adorent.

Après avoir pris place dans une grande pièce tout en longueur bourrée de livres et éclairée par des appliques murales, Grace et sa tante Pru échangent quelques banalités, puis des commentaires caustiques à la limite de la grossièreté, voire carrément agressifs. A tel point que Lisa Maria craint un instant de voir l'une des deux lancer un livre ou un presse-papiers à la figure de l'autre !

Mais elle comprend vite que c'est leur façon à elles de communiquer. Qu'il faut passer outre aux jurons, aux « sacrément », aux « et merde ! » et aux « quelles vieille conne ! » pour lire sur leur visage toute l'affection qu'elles se portent.

Et cinq minutes plus tard, elles cessent leur joute verbale, comme si le rituel de retrouvailles avait pris fin. Leur visage, comme leur voix, a perdu toute velléité apparente d'en découdre.

Dans ma famille, les prises de bec durent plus longtemps et ne sont pas bidons...

La tante Pru ouvre une bouteille de vin rouge et veille pendant tout le repas à ce que les verres

soient toujours remplis. Le poulet n'est pas dur du tout, il est au contraire très tendre. Accompagné d'une sauce parfumée aux aromates, il est même délicieux. Lisa Maria veut absolument connaître le secret de cette sauce.

– Elle est à base de vermouth.

Grace commente.

– Elle met du vermouth partout : dans la sauce de la salade, dans le chou-fleur au gratin, et dans les œufs brouillés.

Pru se coupe un gros morceau de baguette et passe ensuite le pain à Lisa Maria.

– Non, pas dans les œufs brouillés! Juste quelques gouttes de sherry de temps en temps. Ça atténue un peu le goût de l'œuf, si vous voyez ce que je veux dire.

Lisa Maria prend un morceau de baguette et passe le témoin à Grace.

– Moi, j'ai une amie qui met du Coca-Cola dans le pain perdu !

Elle pense à Mercy, naturellement...

Grace et sa tante lui lancent un regard désapprobateur. Lisa Maria croit bon d'ajouter d'une voix un peu hésitante :

– Elle prétend que le Coca rend les œufs moins fades. Ce n'est pas mauvais, d'ailleurs.

La tante Pru avale une grande rasade de vin rouge.

– Ah bon ? Je suppose que vous aimez aussi le *beurre* de cacahuètes et les *cornflakes* ?

Lisa Maria est tentée de corriger leur prononciation (« attention, l'accent est sur *cacahuètes*, pas sur le mot *beurre*! »), mais elle opte pour la courtoisie.

– Oui, mais pas en même temps ! D'ailleurs, j'en mange relativement peu.

– Et je parie que vous ne trempez pas vos frites dans la sauce tomate ?

– Bien sûr que non.

Tout en mâchant une nouvelle bouchée de poulet, Lisa Maria se demande quelle importance ça peut avoir qu'elle mette ou non du ketchup sur ses frites ! Mais pour la tante Pru, c'est manifestement très important... puisqu'elle décrète d'un air sentencieux :

– Alors, vous n'êtes pas une vraie Américaine ! Grace sourit puis enfourne un gros morceau de pain dans sa bouche avant que sa tante ne la voie.

Une fois le repas terminé, Lisa Maria insiste pour les aider à débarrasser la table. Elle suit la tante Pru dans la cuisine (peinte en noir !) au centre de laquelle trône un énorme engin émaillé couleur vermillon, et qui ressemble à un four industriel en un peu plus petit.

– Ça alors... !

La tante a l'air ravi de sa réaction.

– C'est ma cuisinière Aga. Chez vous en Amérique, vous ne trouverez jamais l'équivalent !

Lisa Maria en est la première convaincue.

– Mais pourquoi est-elle si énorme ?

– C'est parce qu'il y a cinq systèmes de cuisson différents : pour cuire au four, rôtir, mijoter,

griller et faire réchauffer. Et puis ça évite l'humidité et c'est bien pratique lorsque les nuits sont fraîches...

Elles se retrouvent ensuite dans la bibliothèque, et Lisa Maria revient à la charge sur un sujet qui lui tient à cœur.

– Pour vous, c'est quoi, une vraie Américaine ? C'est Grace qui répond la première.

– Quelqu'un qui parle aux inconnus, qui mange des hamburgers au bœuf et qui conduit une grosse voiture.

– Et aussi qui parle avec une voix nasillarde, qui habite dans une maison beaucoup trop grande avec une piscine, et qui a bien trop d'argent. Et qui clame à qui veut l'entendre qu'elle a réussi dans la vie.

Lisa Maria pense aussitôt à Nayla !

Grace résume leur pensée.

– En d'autres termes, c'est quelqu'un qui a mauvais goût.

La tante Pru remplit les verres.

– Il faut être juste, Grace, tous les Américains n'ont pas mauvais goût. Mais je sais de source sûre que certains vont jusqu'à coller des silhouettes d'ours sur leurs abat-jour.

Silence radio du côté de Lisa et de Grace. Ce qui ne gêne nullement la tantine.

– D'ailleurs, j'en ai vu de mes propres yeux. De vrais monstres... et en plus, avec un poisson mort entre les dents !

Lisa Maria ne sait pas quoi dire. Grace essaie de sauver la situation.

– Les gens mettent toujours des motifs amusants sur leurs abat-jour, c'est bien connu...

– Oui, les Américains s'amusent des choses les plus effrayantes.

– Quoi, par exemple ?

Lisa Maria est irritée et flattée à la fois qu'on évoque tous ces stéréotypes devant elle aussi ouvertement.

La tante Pru se passe la main dans les cheveux.

– Eh bien, je ne sais pas, moi... Tenez, pour commencer, ils se moquent de la famille royale.

Grace renchérit d'un air si indigné que Lisa Maria est au bord du fou rire.

– Oui, ils se moquaient même de la reine mère. Alors que leurs hommes politiques sont de bien tristes sires, et je suis polie.

– Mais certains acteurs anglais se moquent aussi de la famille royale, non ?

– JAMAIS de la reine mère !

La tantine opine énergiquement du bonnet, ajoutant d'un ton glacial :

– Il y avait bien Benny Hill, mais qu'on ne vienne pas me dire que cet homme représentait l'Angleterre...

– C'est justement là où je voulais en venir. Vous non plus, vous ne pouvez pas juger les Américains d'après les dires de quelques touristes, ou en vous fiant aux émissions de télévision.

Autrement dit, tout ce qui sert à fabriquer des stéréotypes...

Grace est sur le point de répondre, mais sa tante lui coupe la parole.

– Possédez-vous une arme, jeune fille ?

– Bien sûr que non.

– Je suis soulagée... J'ai cru un moment que si nous poursuivions cette conversation, vous pourriez être tentée de nous tirer dessus avant le dessert !

Le temps qu'elles finissent le dessert en question

– une délicieuse préparation à base de meringue et de baies appelée Pavlova –, la tante Pru déclare d'un ton péremptoire que Lisa Maria n'a absolument rien de commun avec une Américaine.

– Vous prenez le temps de la réflexion et vous dites les choses avec précision. Dommage que vous ne restiez pas ici plutôt que de retourner dans la capitale mondiale du crime.

Lisa Maria a déjà tenté d'expliquer que sa ville natale est dans l'*Etat* de New York, que ce n'est pas la *ville* de New York. Et que même dans cette ville, le taux de criminalité continue de baisser... Mais c'est peine perdue.

Elle n'a plus la force de tout réexpliquer.

– Je ne rentre pas tout de suite. A condition que je puisse trouver un boulot qui me permette de payer mon loyer, bien sûr.

Elle est elle-même surprise par ce qu'elle vient de dire.

Grace lui dit que le loyer n'est pas un problème, mais une fois de plus, sa tante l'interrompt.

– Il est normal qu'elle veuille gagner sa vie. Elle est du genre indépendant, comme nous. Et sans permis de travail, elle ne peut pas faire grand-chose.

– Elle écrit des articles à la pige pour le magazine *Register*.

– Mais ce n'est pas un travail stable.

Lisa Maria sait très bien qu'au bout de six mois passés en Angleterre, elle devra partir... sauf si elle se trouve un employeur.

La tante Pru repousse son assiette.

– Grace, nous devons trouver un moyen de l'aider. Pourquoi ne pas donner un coup de fil à Freddy pour savoir s'il a besoin de quelqu'un ?

Elle se tourne vers Lisa Maria.

– Freddy est directeur à Harrods, et il a toujours besoin de quelqu'un.

Grace semble sceptique.

– Tu crois qu'il embaucherait une Américaine ? Lisa Maria prend son meilleur accent anglais, digne de la BBC.

– Vraisemblablement pas. Mais il pourrait donner sa chance à une Britannique bon teint qui aurait des ennuis, non ?

Pour elle, ce n'est qu'une bonne blague, mais Grace et la tante sont ravies. Elles s'écrient

d'une même voix :

– Mais bien sûr... la voilà, la solution ! L'accent est très bon, il te suffit de prendre quelques leçons pour apprendre à te comporter comme une vraie Anglaise. Et voilà, l'affaire est dans le sac !

De quel sac peut-elle bien parler ?

Le lendemain matin, tandis que Grace travaille dans son studio, Lisa Maria est assise dans le salon et fait le tri dans son portefeuille de CD. Elle a décidé d'éliminer toutes les chansons qui lui donnent le cafard.

Il y a les airs qui sont déprimants en soi, et ceux qui le deviennent parce qu'ils lui rappellent McAllister. Cat Power et Radiohead appartiennent à la première catégorie, Joy Division et les Beatles à la seconde. Elle supprime d'autres titres pour des raisons analogues, comme les premiers tubes de Joni Mitchell et de Marianne Faithfull qui sont le reflet même de l'innocence et de la vulnérabilité... Et Dieu sait si Lisa Maria sait ce qui arrive aux gens innocents et vulnérables ! La version *Satisfaction* de Cat Power, bien qu'elle soit parfaitement adaptée à son humeur du moment, est également exclue du lot car elle lui donne envie de se blottir dans son lit pour ne plus jamais en sortir.

Une fois l'opération terminée, Lisa Maria jette un coup d'œil sur la collection de CD. et de vinyles de Grace, espérant trouver quelque chose de nouveau à écouter. A part Joy Division, Nick Drake et The Pogues, Grace n'a pas grand-chose, mais au fond de l'étagère, Lisa Maria déniché un vieux 33 tours de Jack Spangle intitulé *Under The Radar*. La photo de couverture est un gros plan de Jack. On ne voit que ses yeux et ses cheveux...

Il est vraiment mignon. Et ce n'est pas sa loi des hormones qui est en cause...

Au moment où elle allume la platine, quelqu'un frappe à la porte d'entrée. Elle bat aussitôt en retraite vers la cuisine tandis que Grace se précipite pour répondre. En se croisant, elles échangent un regard interrogateur. Puis Grace revient vers la cuisine avec un grand sourire... et une grosse enveloppe kraft à la main. L'air visiblement soulagé, elle tend le paquet à Lisa Maria.

– C'est un coursier qui vient de l'apporter. Plutôt sexy, d'ailleurs...

Lisa Maria se débarrasse rapidement de l'emballage pour voir ce qu'il y a à l'intérieur. Comme elle s'y attendait, c'est un manuscrit annoté par Candida. Mais à côté, elle aperçoit un petit écrin vert pâle fermé par un ruban argenté. Du coup, elle ignore le manuscrit.

– Qu'est-ce que c'est ?

Elle arrache le ruban, et Mme Beeton s'empresse de bondir dessus pour jouer avec. L'écrin est garni de papier de soie argenté. En l'écartant, Lisa Maria découvre alors, posée sur un coussin de velours argent, la broche la plus merveilleuse qu'il lui ait été donné de voir. Un petit papillon est finement ciselé dans du platine, ourlé de minuscules diamants jaunes, les ailes sont faites d'améthystes, de rubis et d'émeraudes, et les yeux de saphirs.

Grace et Lisa Maria s'extasient.

– Quelle merveille !

– Wow !

Mme Beeton elle-même pousse un miaou d'émerveillement et se précipite sur le papillon, faisant tomber l'écrin des genoux de Lisa Maria. Celle-ci libère d'une main son chemisier des griffes du chat tout en s'accrochant à son papillon de l'autre main.

Grace traite Mme Beeton de « méchante minette » et ramasse l'écrin. Une petite carte s'est échappée du papier de soie. On y lit ces mots :

« A porter sur votre chaussure, cela va de soi. Bon anniversaire... avec un peu de retard. Alberto. »

– Mais... je ne connais aucun Alberto.

Grace s'empare de la broche et la retourne. Elle promène son doigt sous la signature gravée dans le platine.

– Regarde ! Alberto Forcini. Tu ne te souviens pas de lui ? Il était à la réception organisée par *Register*.

Mais oui, bien sûr... Elle se souvient de cet homme qui n'arrêtait pas de lui lancer des « bella ! bellissima ! », un type aux tempes grisonnantes qui la couvrait de compliments.

– Apparemment, il a appris par quelqu'un que c'était ton anniversaire, ce soir-là... Et il a dit à Candida que tu l'avais inspiré pour la création d'une nouvelle pièce de joaillerie destinée à sa collection de printemps.

– Tu étais donc au courant ?

– Oui, Candida m'en a parlé il y a quelques semaines. Mais nous avons pensé qu'il valait mieux te faire la surprise !

Lisa Maria en reste sans voix.

– Hep... je te parle ! Tu es là ?

– Oui, oui... Je me demande juste ce que tout ça veut dire.

– Forcini a dit que tu lui rappelais la fille qu'il n'a jamais eue. Lisa, tu te rends compte de ce qui t'arrive ? Forcini n'aime *personne*.

– Il avait l'air très gentil.

Elle se rappelle lui avoir parlé du texte sur le papillon, de la première version puis des modifications. Et pendant qu'elle parlait, il n'arrêtait pas de fixer ses chaussures...

Lisa Maria baisse les yeux sur ses tongs avachies et envisage d'y accrocher la broche. Mais le regard de Mme Beeton l'en dissuade aussitôt.

– C'est une pure merveille, mais je me demande à quelle occasion je vais bien pouvoir la porter.

– A une réception, un cocktail. Quand vous irez à l'opéra. Tenez, vous mettrez cette broche quand vous rencontrerez la reine !

– Très drôle.

Lisa Maria fixe la broche à son T-shirt et se dirige vers la salle de bains pour s'admirer dans le miroir.

– Je la porterai lorsque j'écrirai, pour faire venir l'inspiration.

Elle appelle Grace, mais elle ne répond pas. Sans doute a-t-elle regagné son studio.

Elle caresse les émeraudes et les saphirs. *Et puis zut, je la porterai en me brossant les dents !* Mais en regardant son reflet dans le miroir, elle voit l'image fugitive d'une vieille fille enveloppée dans un châle retenu par la broche...

Elle se brosse les dents les yeux fermés et entend Grace lui crier :

– Comment se fait-il que cette fichue platine soit allumée ?

La semaine suivante, Lisa passe toutes ses matinées à écrire et ses après-midi à apprendre comment se comportent les Britanniques.

Elle commence toujours sa journée en travaillant à sa rubrique (ces derniers temps, les lettres des lecteurs ne parlent que de ruptures...). Puis elle rédige une préface pour chaque chapitre de son livre et tente d'apporter des corrections au fameux article sur le « shopping zen ». Et après le déjeuner, elle prend le métro jusqu'à Hampstead pour retrouver la tante Pru, qui lui donne des cours particuliers.

Lisa Maria n'est pas satisfaite de l'article sur le zen. Elle confie son sentiment de frustration à Grace.

– Ça part dans tous les sens. Et au final, ça ne mène à rien.

Grace lit la première page et l'envoie valdinguer à l'autre bout de la table.

– C'est prétentieux et snobinard. Du *Register* dans ce qu'il a de pire ! Qui a écrit ce truc ?

– Charlotte Cooper.

– Jamais entendu parler d'elle !

– Elle est convaincue que le shopping est une quête spirituelle. La thérapie par l'achat est une chose, mais elle, elle prétend que lorsqu'on a « la fièvre acheteuse », c'est une sorte de quête du *minisatori*.

Grace fait la grimace.

– Et si on s'achète une jupe longue, on accède au *maxisatori* ?

– Pas mal... Bon, ensuite elle part dans de longs développements sur la visite à ses grands-parents. Elle les trouve bornés et stupides parce qu'ils trouvent ses vêtements trop extravagants.

Grace lève la main.

– C'est fou ce qu'on est dans l'esprit zen ! J'espère que tu n'avaliseras pas toutes ces bêtises... Sinon, j'en déduirai que tu as le moral sacrément bas !

Après avoir passé la matinée à se battre avec Charlotte Cooper, Lisa Maria attend avec impatience sa petite visite chez la tante Pru.

Lorsqu'il fait beau, la tantine emmène Lisa Maria faire une balade à pied à travers Hampstead Heath. S'il pleut, elles s'asseyent à la longue table de la cuisine, bien au chaud grâce aux bons soins de la grande prêtresse Aga !

Durant la première demi-heure, elles planchent sur les anglicismes les plus courants que la tante Pru compare à leur équivalent américain, puis elles passent aux expressions idiomatiques plus imagées, dans les deux langues. La tantine ne connaît pas toujours la traduction exacte de chaque formulation en américain, c'est donc un travail d'équipe pour arriver à établir un tableau de correspondances.

Au bout du compte, Lisa Maria a l'impression de donner un cours à la tante Pru sur les mots typiquement américains tout en découvrant un nouveau langage.

Un après-midi, alors qu'elles sont assises dans la cuisine, une tasse d'Earl Grey à la main, Lisa Maria pose une question qui lui trotte dans la tête depuis un bon moment.

– Grace appelle Mme Beeton « minette ». Ça veut dire quoi ?

– C'est une expression que l'on utilise pour un chat.

– Et pourquoi lui a-t-elle donné ce nom de... Mme Beeton ?

La tante Pru repose sa tasse sur la soucoupe en regardant Lisa Maria avec de grands yeux étonnés, puis elle quitte la pièce sans un mot. Quelques secondes plus tard, elle revient en trimballant un énorme bouquin relié en cuir et le pose sur la table.

Sur la reliure rouge, on peut lire en lettres dorées *Mme Beeton's Household Management*.

– Ouvrez-moi ça !

A l'intérieur, juste avant le sommaire qui prend plusieurs pages, il y a de grandes pubs sur le bicarbonate de soude, le pudding à la graisse de bœuf et un truc appelé l'Oxo, du concentré de viande.

– Ça alors ! Un livre de cuisine, un guide de savoir-vivre et des conseils pour bien tenir sa maison... Tout ça en un seul bouquin.

Elle feuillette les pages.

– Il y a même des chapitres pour donner aux maîtresses de maison quelques notions de droit et de médecine, toujours pour leur permettre de mieux gérer leur foyer. On se demande de quoi Mme Beeton ne parle *pas*, dans ce livre... C'est une véritable Bible !

– Il y a quand même des sujets dont elle évite de trop parler. Le sexe, par exemple. Mais si vous devez un jour trousser une volaille, rédiger un testament, ou mettre un bandage sur une jambe fracturée, vous pouvez compter sur Mme Beeton !

Lisa Maria continue de tourner les pages, en proie à un sentiment de profond respect. Elle se met à lire des passages tout haut :

– « Le bien-être moral et physique des personnes est pour une large part tributaire du petit déjeuner »... C'est le genre de phrase que Grace pourrait dire.

La tante Pru toussote discrètement.

– Grace a une interprétation extrêmement personnelle des besoins et des appétits du corps. Un des grands privilèges de l'âge, c'est que nos hormones cessent de faire la loi.

Lisa aborde un autre chapitre intitulé « Comment embaucher un domestique », où il est conseillé de n'engager personne à son service sans avoir fait une petite enquête préalable auprès de son ancienne patronne. Ça lui rappelle son expérience d'aide-ménagère.

Mme Beaton ne m'aurait jamais embauchée...

– « N'écoutez jamais les gens qui vous disent qu'une femme au foyer est une femme qui n'a pas réussi à faire carrière. Car pour tenir sa maison comme il faut, la femme doit faire appel aux mêmes compétences que n'importe quel directeur commercial digne de ce nom. »

– Je crois qu'elle a raison.

Lisa Maria pense à sa sœur Cindy, qui s'est mariée jeune et n'a jamais eu de « travail » au sens où on l'entend habituellement.

– Ma sœur aimerait ce livre. C'est en quelque sorte une version plus ancienne de celui de Martha Stewart...

– Martha qui ?

– Martha Stewart. Une Américaine qui fait un peu figure de gourou domestique...

Sans même réfléchir, Lisa Maria a répondu avec un accent très britannique. La tantine éclate de rire.

– Bravo ! Vous verrez que lorsque nous en aurons fini, votre accent sera plus britannique que le mien. Juste une remarque : n'utilisez jamais plus l'expression « Mince, alors ! »

Plus les leçons avancent, plus la tante Pru est satisfaite des progrès de Lisa Maria. Lorsqu'elle répond correctement, les yeux de la vieille dame brillent de plaisir. (« Pour le vernis à ongles, les Anglaises parlent de *nail polish* et non de *nail varnish*... Un camion est pour nous un *lorry*, et non un *truck*. »)

Un jour où Lisa Maria se montrait particulièrement brillante, la tante Pru lui dit tout de go :

– Vous êtes un amour. Votre copain doit être une vraie tache !

Lisa Maria ignore le sens de ce dernier mot. Mais elle sent instinctivement que la vieille dame en connaît un rayon sur McAllister. A son tour, elle interroge son hôtesse.

– Dites-moi, y a-t-il des hommes dans votre vie ?

La tante Pru semble très surprise par la question.

– Excusez-moi, je n'aurais pas dû...

– Non, non. Ne vous inquiétez pas. Il y en a eu, bien sûr, et j'ai toujours de très bons amis hommes. Mais je ne suis amoureuse de personne, si c'est ce que vous vouliez savoir.

Lisa Maria remplit de nouveau les tasses.

– Je ne comprends pas. Vous, Grace... et même moi sommes des femmes brillantes, et pourtant, c'est à croire que nous ne savons pas nous y prendre en amour.

La tantine sourit.

– Lisa, un conseil : n'oubliez pas votre fameuse Barbara Pym. Dans un de ses romans, elle dit

que recevoir une déclaration d'amour, c'est comme si quelqu'un vous collait dans les bras un gros lapin blanc...

– Je ne me rappelle pas avoir lu ça.

– Vous devriez. Car le résultat est le même : avec la déclaration comme avec le lapin, on se demande ce qu'on va bien pouvoir faire !

Ce soir-là, lorsque le téléphone se met à sonner, Lisa Maria hésite avant de répondre. Grace n'est pas là, et Lisa Maria préfère continuer à se montrer discrète. Mais à la troisième sonnerie, elle décroche et prend son accent le plus anglais pour répondre :

– Allô ?

La personne au bout du fil marque une pause. Puis la tante Pru se décide à parler :

– A qui ai-je l'honneur ?

C'est à ce moment que Lisa Maria se dit qu'elle a gagné la partie ! Elle reprend sa « vraie voix ».

– C'est moi, Lisa Maria.

– Mon Dieu, quel accent, ma petite ! A mi-chemin entre celui de Cheyne Walk et de Sloane Square. Pour obtenir un emploi à Harrods, c'est l'idéal !

– Je vous en prie, continuez...

Lisa Maria adore les louanges, surtout venant d'une femme telle que Pru.

Si seulement on pouvait choisir sa mère...

– Figurez-vous qu'après votre départ, Freddy est venu frapper à ma porte...

Lisa Maria se cale dans le fauteuil que Mme Beeton et elle se disputent.

– Je lui ai parlé de vos mésaventures... Naturellement, il serait très heureux d'avoir un peu d'aide au magasin, surtout pendant le mois d'août. Il y a tellement de clients à cette période...

La tantine a poussé la délicatesse jusqu'à baisser un peu la voix en prononçant le mot « mésaventures ».

– Vous voulez dire qu'il a un travail pour moi ?

– Oui, chère petite. Freddy est d'accord pour vous prendre à l'essai. Naturellement, il est persuadé que vous êtes britannique, et que vous avez une grande expérience dans ce secteur, avec toutes les références voulues.

– Mais c'est génial !

La tante Pru a l'air soudain désemparé.

– Ne dites jamais une chose de ce genre devant Freddy ! Cette façon de réagir, si spontanée, est beaucoup trop américaine...

– Je suis désolée.

– Voilà qui est mieux ! Prenez garde : pas d'enthousiasme intempestif !

La tante fait une pause, comme pour reprendre son souffle.

– Bien... Freddy a toujours besoin de personnel au rayon alimentation, mais je lui ai dit que ce genre de travail ne vous conviendrait pas.

– Ah bon, et pourquoi ça ?

Lisa Maria n'a travaillé qu'une fois dans ce rayon, mais elle en est repartie avec le sentiment qu'on peut trouver toutes les spécialités du monde sur les étagères.

– Ma chère petite, vous ne songez quand même pas à toucher du *poisson* ? Vous êtes davantage faite pour les cosmétiques et les parfums. Freddy devrait vous trouver quelque chose de ce genre. Quoi qu'il en soit, présentez-vous demain au centre de recrutement de Knightsbridge. N'oubliez pas de mettre un tailleur noir... et de prendre votre plus bel accent anglais !

– Oh, merci, c'est vraiment sup... je veux dire, j'apprécie énormément votre précieux concours.

– Alors je vous souhaite bonne chance.

Mais en raccrochant, la tante Pru a l'air d'avoir quelques doutes.

« Chère Lisa Maria,

J'ai passé récemment des commandes en ligne, et je me demande comment on peut être sûr de recevoir exactement ce qu'on a choisi. Par exemple, j'ai commandé la semaine dernière un authentique sac Louis Vuitton pour 36 euros, et mon copain m'a dit que c'était forcément un faux, alors que la pub précisait bien qu'il était AUTHENTIQUE.

Mon copain me dit que je suis naïve, mais n'est-ce pas mieux de faire confiance aux gens plutôt que de toujours voir les choses en noir, comme il le fait, lui ?

Espérance, de Honeoye Falls. »

« Chère Espérance,

Chaque fois que vous voyez le mot AUTHENTIQUE en lettres capitales, soyez certaine qu'il s'agit d'une CONTREFAÇON.

Fort heureusement, rares sont les gens capables de faire la différence.

Pour ce qui est de la confiance..., j'ai tendance à tout voir en noir, moi aussi,

Lisa Maria. »

Freddy explique à Lisa Maria que, normalement, tous les employés d'Harrods doivent suivre un programme complet de formation avant de mettre les pieds derrière un comptoir.

– Mais nous sommes heureux de faire une exception pour vous, compte tenu de vos qualifications et de votre expérience. Cette lettre de recommandation de la duchesse m'a beaucoup impressionné.

Comment ça ? Quelle lettre... et quelle duchesse ?

Lisa Maria sourit, à l'anglaise... c'est-à-dire les lèvres pincées. La tante Pru et Grace ont insisté pour qu'elle oublie de sourire « à l'américaine ». Elles lui ont également appris à parler en projetant le menton en avant, à ne pas regarder les gens trop longtemps dans les yeux, à croiser les mains sur les genoux plutôt que de faire de grands gestes. Bref, à adopter ce style un peu coincé typiquement britannique.

Pas facile de gérer tout ça à 8 heures du matin. Il faut dire que Lisa Maria est tout sauf du matin.

– Avec le départ de Nan pour des vacances prolongées en Italie, le rayon parfumerie est en sous-effectif.

Freddy est un type élégant et sophistiqué, aux cheveux grisonnants et qui arbore un splendide costume Armani. Il parle avec un léger accent. Lisa Maria est incapable de dire de quelle partie de l'Europe il est originaire, mais la tante Pru le lui dira.

– Naturellement, nous manquons toujours de personnel au rayon alimentation, mais votre tante m'a fait part de votre aversion pour le poisson. Je vous laisse donc entre les mains de Malcolm pour un bref entretien d'orientation, après quoi nous vous emmènerons au château.

Malcolm est un homme d'une quarantaine d'années, au teint cireux. Dès qu'ils pénètrent dans son minuscule bureau, où tout est absolument nickel, il se lève de son fauteuil en cuir. Freddy fait les présentations.

– Zuleika Milano.

Le pseudo a été concocté par la tante Pru et Lisa Maria. C'est Pru qui a eu l'idée de « Zuleika », le nom d'une héroïne de roman : il s'agit d'une extraordinaire magicienne qui captive les hommes et leur brise le cœur. Lisa adore la sonorité de ce prénom et ne déteste pas la psychologie de l'héroïne. Grace a réussi à faire ajouter le nom de Zuleika à l'intitulé de son compte bancaire de façon à faciliter les virements de salaire.

Malcolm détaille Lisa Maria de la tête aux pieds, mais elle subit cet examen sans sourciller. Il faut dire qu'elle porte son fameux tailleur Chanel, grâce auquel elle a une totale confiance en elle. Il faut dire que personne n'a encore émis la moindre critique à son sujet (elle a d'ailleurs déjà prévu de se faire enterrer avec). Sur le revers de la veste, elle a épinglé sa fameuse broche en forme de papillon, pour lui porter chance. Pour compléter le tableau, Grace s'est occupée de ses cheveux, et personne ne devrait faire la moindre objection à sa coiffure.

Freddy s'en va, et Malcolm ferme la porte. Il désigne le fauteuil de cuir installé près d'une petite table.

– Veuillez vous asseoir. Nous avons beaucoup de choses à régler dans le peu de temps qui nous est imparti. Je sais que vous avez de l'expérience dans le monde de la distribution, mais chez Harrods, nous ne nous contentons pas de vendre de la marchandise. Notre véritable vocation, c'est de faire rêver nos clients.

Une heure plus tard, Freddy est de retour. Lisa Maria est déjà debout, impatiente de le suivre. Elle vient de subir un lavage de cerveau en règle sur l'historique d'Harrods, les us et coutumes du magasin... sans oublier le règlement intérieur.

Elle a appris, entre autres, qu'Harrods compte plus de trois cent trente départements qui emploient plus de quatre mille salariés pour générer un chiffre d'affaires de quinze millions de livres par jour. « Un véritable royaume présidé par Mohammed Al-Fayed, que vous devrez toujours appeler « sir », si jamais il nous rend visite. Mais ne vous attendez pas à ce qu'il vous réponde. C'est un homme très occupé qui a énormément de choses à gérer. »

En suivant Freddy le long de Brompton Road, Lisa Maria garde les yeux rivés sur les tourelles du magasin. Pas de doute, ce bâtiment en impose. D'ailleurs, Harrods est bien plus qu'un grand magasin. Il propose un nombre incroyable de services : traiteur, teinturerie, service photo, décoration d'intérieur... Sans oublier l'agence de voyages, le rayon spécial animaux de compagnie, l'agence immobilière. Le magasin a aussi sa propre brigade de pompiers, son propre service de sécurité, sans compter les médecins et les infirmières. Chacun des salariés d'Harrods, quelle que soit sa fonction, a pour seul et unique objectif de satisfaire la clientèle.

A ce stade, Lisa Maria se dit qu'elle a mémorisé le plus gros de son manuel de formation.

Lorsqu'ils franchissent les magnifiques portes qui conduisent au rez-de-chaussée, Lisa Maria n'en revient pas d'être associée à une institution d'un tel renom. C'est un véritable honneur.

Ils sont attendus au comptoir parfumerie par une femme d'une quarantaine d'années à l'air

hautain, vêtue d'une robe noire classique, et qui se met à étudier Lisa Maria de la tête aux pieds. Apparemment, cela fait partie des règles protocolaires britanniques...

Freddy lui présente Alison Bracey, et elles se serrent la main. Lisa Maria réprime son envie instinctive de retirer sa main au contact de la poignée de main froide et flasque d'Alison. On dirait la main d'une morte, ou d'un poisson... si tant est qu'un poisson puisse avoir des mains !

– Je vous souhaite bonne chance pour votre première journée, miss Milano.

Sur ces bonnes paroles, Freddy s'éloigne.

Une heure après avoir été présentée à Alison, toutes les illusions de Lisa Maria sur Harrods sont déjà brisées. Alison a donné au magasin le surnom de « Musée des Horreurs ». D'une voix monocorde, elle lui fait un bref portrait de la clientèle parfumerie.

– La plupart sont des touristes qui se font parfumer pour chasser leur mauvaise odeur et qui n'ont aucune intention d'acheter quoi que ce soit. Les pires, ce sont vraiment les Américains.

Alison passe la main sur ses cheveux noirs, qui n'en ont aucun besoin puisqu'ils sont coiffés en chignon très haut et fixés par une bonne dose de laque.

– Il y a aussi des femmes qui viennent du Kent pour avoir des échantillons gratuits de Lancôme.

Alison hausse un sourcil si finement épilé qu'on le devine plus qu'on ne le voit.

– Notre vraie clientèle, ce sont les femmes riches qui viennent du Japon, d'Israël ou des pays arabes. Elles, elles achètent tout par deux. Et puis aussi la haute société londonienne qui vient ici pour les éditions limitées.

Pendant tout le laïus d'Alison, de l'autre côté de l'allée, un vendeur est suspendu à ses lèvres, les coudes sur son comptoir. Il a l'air de s'ennuyer ferme, laissant échapper de temps à autre un petit sourire niais ou un bâillement.

Alison pose un ongle parfaitement manucuré sur une boîte dorée hexagonale qui trône sur le comptoir.

– Cette semaine, notre promotion spéciale est une édition limitée d'Eau de Pamplemousse. Quatre-vingts livres pour dix millilitres.

Lisa Maria n'a que de très vagues souvenirs de ses cours de français du lycée, mais elle est au moins capable d'articuler le mot correctement. Elle ouvre la boîte. A l'intérieur, nichée sur un coussin de satin jaune, trône une minuscule bouteille de verre dépoli avec un minuscule pamplemousse doré en haut du bouchon.

C'est trop mignon...

– Il nous en reste une douzaine de flacons, mais ils disparaissent à vue d'œil... Faites très attention.

Alison soupire, comme si l'ennui avait fini par avoir raison d'elle.

– Quelqu'un en a piqué trois hier...

De l'autre côté de l'allée, l'employé qui trompait son ennui leur lance à voix basse.

– Hep... faites gaffe !

Alison se métamorphose instantanément. La névrosée maussade aux épaules rentrées qui

n'arrêtait pas de se plaindre se mue en vraie professionnelle : grande, un port de reine, le visage souriant... Elle prend une voix douce et mélodieuse pour saluer l'arrivant.

– Bonjour, sir !

Un homme trapu vêtu d'un costume très classe et flanqué de quatre sbires qui ressemblent furieusement à des gardes du corps descend l'allée centrale du magasin. Une vraie flottille de guerre ! Lisa Maria comprend aussitôt qu'elle se trouve en présence du roi d'Harrods.

Mohammed Al-Fayed fait un petit signe de tête à Alison, puis son regard s'attarde sur Lisa Maria en passant. Il ne prend pas la peine de s'arrêter, mais elle jurerait qu'il vient de lui faire un clin d'œil...

A l'ouverture des portes, les comptoirs du rayon parfumerie sont pris d'assaut par des hordes de femmes qui se mettent à sentir et à tester les parfums, et à demander des échantillons gratuits. Certaines vont même jusqu'à acheter un flacon. Aucune ne ressemble vraiment à la description d'Alison, et Lisa Maria se surprend presque à aimer son travail. Deux clientes lui posent des questions sur sa broche, et Lisa Maria leur dit à l'une comme à l'autre que c'est le cadeau d'un ami.

La seconde fois, Alison est à la caisse, juste derrière elle. Dès que la cliente est partie, elle revient à l'attaque.

– Ce doit être un ami très huppé... Il s'agit bien de Forcini, n'est-ce pas ?

– Oui.

Instinctivement, Lisa Maria a envie de raconter toute l'histoire, d'expliquer comment elle est arrivée en possession de cette broche, mais elle se souvient juste à temps qu'elle est censée être britannique, et qu'elle n'a donc pas besoin d'expliquer quoi que ce soit.

Elle prend le flacon de démonstration d'Eau de Pamplemousse et s'en pulvérise quelques gouttes sur le poignet. Puis, dans un geste mesuré, elle porte l'intérieur de son poignet à son nez et, comme une vraie pro, en hume longuement le parfum.

– En notes de tête, des senteurs vertes et fruitées.

Elle baisse la tête pour sentir de nouveau.

– C'est du pamplemousse, bien sûr. Avec de la bergamote et une touche de menthe, je me trompe ?

Alison est impressionnée.

– Non, c'est bien ça.

Lisa Maria attend encore une minute, le temps que les gens s'éloignent, puis renifle de nouveau son poignet.

– En notes de cœur, peut-être la lavande et le jasmin. A mon avis, il y a aussi de la mousse de chêne et de l'ambre, mais naturellement, il est trop tôt pour le dire.

Il faut savoir que, la veille, Lisa Maria et Grace ont potassé un bouquin intitulé *Choisissez vous-même votre collection de parfums*. Lisa Maria ne se doutait pas que sentir un parfum était un rituel aussi complexe que la dégustation d'un vin. Et elle a appris par cœur certaines des formules utilisées par les pros.

En dépit de son étrange nom, Eau de Pamplémousse sent merveilleusement bon. Mais à quatre-vingts livres le (minuscule) flacon, il devrait sentir encore meilleur.

Entre deux clients, Lisa Maria se familiarise avec ses produits. Elle renifle les fragrances jusqu'à ce que son nez déclare forfait. Elle renifle alors l'odeur des grains de café qu'Alison garde dans une boîte à bonbons en cristal taillé.

Elle trouve amusant d'aider les gens à choisir un parfum, d'orienter les choix en fonction du physique de chacun. Les femmes au visage sévère ont besoin de la douceur des parfums floraux, les plus âgées de la fraîcheur des hespéridés ou des parfums verts. Les parfums boisés, comme le chypre ou la fougère, conviennent parfaitement aux jeunes femmes pleines de vitalité, et pour les plus sexy, ce sont les parfums capiteux de l'orient qui s'imposent. Ce n'est pas « l'évangile des parfums », juste le « Monde des Senteurs » vu et revu par Zuleika Milano, alias Lisa Maria Marino.

Certaines clientes n'écoutent pas les conseils avisés de la jeune femme. Elles se contentent de lui dire : « Je veux celui que vous portez. »

Elle est en train de remettre un des derniers flacons d'Eau de Pamplémousse à une matrone au visage fermé qui ne le mérite absolument pas lorsqu'elle sent une sorte de vibration dans l'air. A l'autre bout du rayon parfumerie, les gens tournent la tête, créant comme un effet de vague. Instinctivement, elle regarde dans la même direction qu'eux et aperçoit un homme qui remonte l'allée centrale à grandes enjambées, entouré d'une cohorte d'admirateurs. C'est le Seul, l'Unique... Jack Spangle en personne.

Lisa Maria ne peut s'empêcher de le regarder comme les autres. Est-ce bien le même homme, ce malotru qui a été si désagréable dans l'avion et à la réception organisée par *Register* ? Car, en dépit de son look trop voyant, pour ne pas dire grunge – des cheveux en pétard, un foulard rouge autour du cou, des anneaux en guise de boucles d'oreilles, du khôl sur les paupières, une veste de cuir, un jean noir, une boucle de ceinture en forme de tête de mort, et des bottes à haut talon – il faut bien admettre que cette fois, ça le fait ! Ce type est magnifique, il le sait, et personne ici ne résiste à son magnétisme.

Spangle continue de parader, faisant un petit signe de la main à tous les curieux, tel un prince recevant l'hommage de ses sujets. Lorsqu'il arrive à la hauteur de Lisa Maria, il lui fait un petit signe de tête, puis s'arrête. Et lorsqu'il se retourne, tous les gens de sa suite font un pas en arrière en marchant sur les pieds des suivants.

Heureux comme un gamin qui vient de remporter un concours de devinettes, il s'écrie :

– Mais je connais cette fille ! Vous êtes l'Américaine... !

Lisa Maria plante son regard dans les yeux brun caramel du play-boy et s'accoude au comptoir de verre pour se préparer au choc. Puis elle répond d'une voix chevrotante :

– Je pense que vous faites erreur.

– Non. Nous nous sommes déjà rencontrés... c'était où... bon sang, euh... ah oui ! Dans ce...

Lisa Maria sent ses genoux se dérober sous elle. Il faut absolument qu'elle passe pour une Anglaise ! Elle s'efforce de prendre son plus bel accent britannique, et en rajoute même un peu.

– ... dans l'avion en provenance des Etats-Unis. Et naturellement, vous vous êtes imaginé...

– M’imaginer, moi ? Vous savez ce qu’on dit... Il ne faut pas prendre ses désirs pour des réalités.

Autour d’eux, les gens rient à gorge déployée. Alison est immobile, mais n’en perd pas une miette.

Lisa Maria essaie d’avoir Spangle à son propre jeu.

– Personnellement, je n’ai aucune imagination...

– C’est ça, continuez de vous donner en spectacle. Très drôle.

La foule se remet à rire, mais moins fort.

– C’est quoi, votre nom ?

– Zuleika Milano.

– Ecoutez, Zou... Trucmuche. Ça vous dirait d’aller prendre un verre ?

Elle pique un fard mais répond à voix haute pour que tout le monde puisse l’entendre :

– Je ne peux pas, vous voyez bien que je travaille.

– Je sais... de 9 heures à 17 heures, c’est bien ça ? Figurez-vous que dans le temps, j’ai vendu des *Wimpy Burgers*.

– Vous ?

– Oui, moi. Vous pouvez toujours m’appeler après le boulot.

Spangle claque des doigts et, aussitôt, l’un de ses assistants fait un pas en avant et tend une carte de visite à Lisa Maria.

– Alors, c’est d’accord, Zou Machinchose ? Vous savez que j’adore votre papillon ! Et puis ce parfum... il est *enivrant* !

Sans attendre sa réponse, il prend la direction de la sortie en se pavanant comme un paon.

Dans son sillage, les gens commencent à s’agiter et à lancer des clins d’œil à Lisa Maria. La seule personne qui reste impassible, c’est Alison, qui l’observe avec un mélange d’incrédulité et d’envie.

– Alors ? Vous allez l’appeler ?

Lisa Maria regarde la carte où sont imprimées en relief les initiales « J.S. » suivies d’un numéro de téléphone. Elle se souvient alors qu’elle est censée réagir comme une Britannique de pure souche et sourit d’un air pincé.

– Peut-être.

Et elle glisse la carte dans la poche de sa veste.

Sur le coup de midi, la fièvre s’empare du magasin. Lisa Maria se sent comme aspirée dans un tourbillon. C’est la valse des clients, la valse des parfums... Vers 14 heures, elle n’en peut plus et décide de prendre sa pause.

Elle emprunte l’escalator pour voir le mémorial qui rend hommage à Dodi et lady Di. Elle s’arrête un instant aux toilettes, puis boit trois tasses de thé dans la salle réservée au personnel. Elle reste assise quelques minutes, évaluant les chances de réussite de son subterfuge. Combien de

temps les gens seront-ils dupes?

Trop nerveuse pour manger, elle fait quelques pas dehors pour respirer un peu d'air pur... ou plus exactement sans parfum, ce qui n'exclut pas les odeurs de gazole ! Puis elle retourne à son poste de travail avec cinq minutes d'avance.

Depuis l'épisode Jack Spangle, Alison la traite avec un respect mêlé d'admiration. Elle lui avait déjà proposé spontanément de prendre sa pause avant elle, et voilà qu'à présent elle s'inquiète de savoir si elle saura se débrouiller toute seule...

Lisa Maria la rassure. A cette heure, les clients sont moins nombreux. D'ailleurs, le vendeur d'en face est en train de lire un magazine en douce...

Regrettant de ne pas avoir emporté de livre, Lisa Maria étouffe un bâillement. Elle renifle quelques parfums qu'elle ne connaissait pas encore, mais elle a beau recourir à la technique des grains de café, elle leur trouve tous la même odeur. Elle se prend à imaginer un parfum qui ne sentirait strictement rien, et que l'on baptiserait « Néant »... On le vendrait dans un flacon de verre tout ce qu'il y a de plus ordinaire enveloppé de Cellophane. Lisa Maria est tellement absorbée par son rêve éveillé qu'elle perçoit l'arrivée d'un nouveau client comme une intrusion.

C'est un homme âgé au visage très doux, et qui porte un costume sombre un peu râpé.

– Je vous ai fait peur, mon enfant ?

– Excusez-moi, monsieur. Que puis-je faire pour vous ?

L'homme s'appuie sur le comptoir. Les veines de sa main sont apparentes et ses rides sont profondes.

– Je cherche quelque chose pour ma femme. Elle est à l'hôpital depuis presque un mois, et dans ce genre d'établissement, ça ne sent pas la rose !

Lisa Maria n'a jamais mis les pieds dans un hôpital anglais, mais elle se souvient de l'odeur de la maternité où sa sœur a mis au monde la petite Amanda. Une odeur terrible !

– Je vois... l'antiseptique et le renfermé en notes de tête, plus autre chose dont je ne me souviens pas.

L'homme paraît surpris.

– Oui, ça résume bien les choses. Auriez-vous une solution à me proposer ?

Sa première idée est de choisir un parfum vert, frais. Elle en fait renifler plusieurs flacons à son client.

– Celui-ci est à base d'extrait de thé vert. Une femme à l'air hautain et vêtue d'un tailleur brun s'arrange pour s'immiscer entre Lisa Maria et le vieil homme.

– Mademoiselle, pouvez-vous me rendre un service ?

– Un moment, madame !

Elle retourne à son client qui a reniflé tous les parfums verts sans trouver son bonheur.

– J'aimerais quelque chose d'encore plus frais.

La femme en brun s'est emparée du seul flacon d'Eau de Pamplemousse qui reste.

– Qu'est-ce que c'est que ça ?

– Un parfum dont nous faisons la promotion cette semaine, en édition limitée.

Mais Lisa Maria continue de s’occuper du vieil homme.

– Voulez-vous essayer quelques parfums floraux ?

– Vous savez, j’aime beaucoup celui que vous portez. Comment s’appelle-t-il ?

– Eau de Pamplemousse.

Elle lui tend le flacon de démonstration. La femme en brun ne perd pas une miette de la scène...

L’homme renifle, puis repose le flacon.

– C’est celui-ci qu’il me faut. Je suis sûr que ça lui plaira. Le nom est bizarre, mais peu importe.

C’est alors que la femme repose le dernier flacon d’Eau de Pamplemousse sur le comptoir en décrétant qu’elle le prend !

– Un moment, madame !

Lisa Maria se tourne vers le vieil homme et lui glisse à l’oreille :

– Vous savez, ce parfum est assez cher... Mais l’homme a déjà sorti son portefeuille.

– Pas de problème. Je tiens tellement à lui faire plaisir, à lui donner au moins quelques instants de bonheur.

Lisa Maria se retourne et prend le flacon reposé par la femme.

– Mais... que faites-vous ?

– Pardonnez-moi, madame, mais monsieur a retenu ce flacon.

Elle a pris son accent le plus anglais... en s’efforçant de ne faire aucun faux pas.

– Mais il est *à moi!*

Lisa Maria ne lâche pas prise.

– Madame, c’est le dernier flacon d’Eau de Pamplemousse qui nous reste, et monsieur était ici avant vous.

– Mais c’est celui-là que *je veux!*

Le pauvre homme ne sait plus quoi faire. Lisa Maria lui sourit.

– Ne vous inquiétez pas, monsieur. Vous étiez devant madame. Ce sera quatre-vingts livres.

Il prend quelques billets dans son portefeuille et commence à les compter soigneusement, un à un.

La femme en brun intervient.

– Savez-vous bien qui je suis ? Je suis lady Parsley. Comment osez-vous donner *mon* parfum à quelqu’un d’autre ?

Lisa Maria ne prend même pas la peine de répondre et pose le flacon sur le comptoir pour prendre les billets. Aussitôt, la femme tend la main pour essayer de récupérer ce qu’elle estime être son bien. Mais Lisa Maria veille, et déplace la boîte près de la caisse, hors d’atteinte.

– Excusez-moi, madame !

La femme hausse le ton.

– C'est un scandale ! Je suis la femme de lord Parsley!

Le pauvre vieil homme ne sait plus où se mettre. Lisa Maria le rassure de nouveau.

– Ne faites pas attention à elle. C'est un véritable tyran !

– Que dites-vous... ?

La voix de lady Parsley a viré au suraigu.

– Madame, peu m'importe que votre mari soit Lord Parsley ou lord Patchouli, ça ne change rien.

Zut ! Elle vient de prononcer le nom de Parsley à l'américaine... !

Un attroupement se forme devant le comptoir, et certains des badauds sont franchement hilares.

C'est alors qu'Alison et Freddy font leur apparition. Freddy semble très mécontent.

– Que se passe-t-il donc, ici ?

– Elle m'a pris mon parfum pour le donner à ce monsieur !

Lady Parsley se retourne vers le vieil homme... mais il n'y a plus personne. Il est parti avec son flacon de parfum, ce dont Lisa Maria se félicite.

– Et puis... elle m'a tournée en ridicule. Elle m'a même fait des remarques désobligeantes !

Alison intervient.

– Lady Parsley, croyez bien que nous sommes profondément désolés. Me permettrez-vous de vous faire tester quelques spécimens de parfums floraux ?

Lisa Maria ouvre la bouche pour parler, mais elle préfère ne pas envenimer la situation.

Lisa Maria est étendue par terre, couchée sur le dos, dans le salon de Grace.

– Je suis maudite...

Installées dans le fauteuil, Grace et Mme Beeton montent la garde.

– Tu ne devrais pas traîner par terre en Chanel. Ça ne se fait pas. Et puis c'est quand même dommage...

Lisa Maria fixe le plafond.

– On a dû me jeter un sort à ma naissance. Je suis sûre que quelqu'un a dit : « Prenons cette fille pour faire un exemple ! Et balançons-lui tout ce qui peut arriver de pire à quelqu'un ! »

– Tu as toujours tendance à tout exagérer... Dis-toi que tu as presque réussi à tenir toute une journée!

Mais la voix de Grace manque de conviction.

– Grace, je t'assure que j'ai été *très bien* ! J'ai vendu je ne sais combien de flacons. La moitié de la ville de Londres va empester l'Eau de Pamplémousse, et tout ça grâce à moi.

– Mais oui, je sais.

Mme Beeton émet une sorte de miaulement approbateur.

– Et puis vlan !... voilà que ma nouvelle carrière en a pris un coup. Tout ça à cause de cette lady Parsley!

Grace se met à glousser, et Mme Beeton à faire sa toilette.

Lisa Maria continue de s'épancher, les yeux fermés.

– J'ai suivi toute cette formation pour rien. Ils m'ont dit : « Ici, à Harrods, nous nous efforçons de réaliser tous les rêves. » Tu parles ! En ce qui me concerne, c'était plutôt un cauchemar.

Le téléphone sonne. Grace se lève pour répondre en remerciant le ciel de cette petite diversion.

– Lisa... c'est pour toi !

Lisa Maria lui fait comprendre par signes qu'elle n'est là pour personne, mais Grace ne l'entend pas de cette oreille et lui fourre le combiné de force dans la main.

Lisa Maria ne se décide toujours pas à parler.

– Allôôô ?

C'est la voix de Mercy qui lui parvient de l'autre côté de l'océan. Malgré la distance, la communication est très bonne.

– Mercy ?

– Lisa, c'est bien toi ? Que se passe-t-il donc, là-bas ?

– Le pire qui puisse arriver, bien sûr !

– Lisa Maria, tu sais que ta voix est bizarre ? On dirait toujours une grenouille... mais qui se serait fait tellement piétiner qu'elle n'est même plus capable de coasser normalement !

Lisa Maria insiste :

– Imagine le pire, et multiplie-le par dix.

On entend un soupir, puis c'est le silence. Il est juste rompu par un grondement sourd, comme lorsqu'on colle un coquillage à son oreille pour écouter la mer.

– Mercy ? Tu es toujours là ?

– Lisa, je déteste être porteuse de mauvaises nouvelles. Mais comme la vie n'est faite que de mauvaises nouvelles – je parle pour toi, bien sûr –, une de plus ne peut guère te faire tomber plus bas.

– Détrompe-toi !

Mercy fait comme si elle n'avait rien entendu.

– Tu m'as demandé de vérifier si Ed Ryan était sur un coup en ce moment, tu te souviens ? C'est ce que j'ai fait. J'ai posé des tas de questions autour de moi et je commençais même à trouver quelques pistes intéressantes... Mais je pense qu'à force de fouiner partout, je lui ai en quelque sorte vendu la mèche. Il s'est douté de quelque chose, et maintenant, le voilà sur le sentier de la guerre. Une guerre ouverte !

– C'était déjà le cas avant.

– Pas à ce point. Il a obtenu que le conseil municipal passe au crible toutes nos rubriques. Je dis bien *toutes* ! Ils m'ont demandé de leur faire parvenir des copies. Soit dit entre nous, si tu savais dans quel état est notre système d'archivage... Autant que tu ne le saches pas, d'ailleurs.

Lisa Maria le sait très bien.

– Et alors ?

– Il prétend que tu es un danger public, que tu demandes aux gens de mentir, de tricher et même de ne pas aller bosser. Il fait des pieds et des mains pour que le maire t’interdise d’écrire dans un journal, quel qu’il soit, et le maire est en train d’étudier sérieusement la question.

– Ce n’est valable qu’à New Sparta !

– Tu sais, Lisa, si on remplaçait les mauvaises nouvelles par de l’eau, j’en aurais presque jusqu’à la taille !

– Mercy, je suis désolée pour toi.

– Pour me plaindre, attends que j’ai de l’eau jusqu’au cou. Je voulais seulement que tu saches que chacun de tes textes est soigneusement relu par des politiques.

Lisa Maria s’essuie le front.

– Super ! Autre chose ?

Mercy s’arrête, comme si elle cherchait de l’air...

– Lisa, avec tout ce qui nous tombe dessus, le mieux serait peut-être d’oublier quelque temps ta rubrique, non ?

– Mercy... tu ne penses pas ce que tu dis !

– Eh bien si, justement. Mais ce n’est que temporaire, le temps que le conseil finisse d’éplucher tes chroniques.

Combien de gens se font virer *deux fois* le même jour ?

– Tu sais Lisa, tout ça n’entame en rien l’affection que j’ai pour toi.

– Ce n’est pas avec ça que je vais payer mon loyer !

– Si tu entendais ta voix... Maintenant on dirait une grenouille *agonisante* !

La voix de Mercy s’éloigne un instant, puis revient.

– Ecoute, je te demande de réfléchir à ceci : pourquoi ne pas écrire quelque chose de différent, une sorte de « chronique londonienne » où tu parlerais de ce qui se passe là-bas ?

Lisa Maria essaie bien de suivre son conseil, mais son cerveau n’est pas d’humeur à cogiter.

– Je vais voir.

– C’est ça. Réfléchis. Je suis sûre que tu pourrais faire quelque chose de très drôle ! Je te connais suffisamment à présent pour savoir que, quoi que tu écrives, il y aura toujours quelqu’un pour se sentir visé. Mais avec un peu de chance, les Anglais n’auront pas l’occasion de te lire. Enfin, j’espère...

Grace et Lisa Maria sont en train de boire des mugs de soupe pour se requinquer lorsque le téléphone se remet à sonner. Comme d’habitude, Lisa Maria fait comprendre à Grace qu’elle n’est là pour personne, mais, cette fois, Grace l’oblige à répondre.

La voix semble venir de très loin.

– Lisa ?

– Cindy ? C'est toi ?

– Maman m'a dit que tu avais déménagé.

Lisa Maria prend alors conscience de ne pas lui avoir parlé depuis une éternité.

– C'est vrai. Je me suis installée chez une amie.

– Alors, que s'est-il passé avec Bob ?

Malgré l'effet bienfaisant de la soupe, Lisa Maria n'est toujours pas d'humeur à faire la conversation.

– Cindy, je te mettrai au courant des détails plus tard. Pour l'instant, disons simplement que ça n'a pas marché.

– On dirait que tu es déprimée. Ça ne te ressemble pas...

– J'ai changé... depuis que je suis à Londres. Il y a peut-être quelque chose dans l'air.

– Et pourquoi tant de battage autour de ta rubrique ?

Lisa Maria respire un grand coup.

– Lisa, ne me dis pas que tu as tout fichu en l'air?

Lisa Maria a l'impression que ça vient de faire tilt ! Comme si des tas de machines à sou venaient de se bloquer en même temps !

– Cindy, il se peut que tu ne comprennes pas ce que je vais te dire, mais c'est à cause de toi que tout est arrivé. Devine qui est derrière cette affaire... ton vieux copain Ed Ryan !

– Quoi ? Répète-moi ça !

– Parfaitement, Ed Ryan ! Tu te souviens de cette fameuse nuit où maman et moi avons volé à ton secours au motel John Milton ? Eh bien, monsieur a décidé de se venger, et il m'a prise pour cible.

Silence complet sur la ligne. Pas un mot. On n'entend même pas le bruit d'une respiration ni celui des parasites. Puis Cindy finit par demander :

– Est-ce que tu dors bien au moins ? Et j'espère que tu manges !

Cette Cindy, elle n'a pas perdu le sens des réalités!

– Je me débrouille... Ecoute, je t'en parlerai plus tard.

Et elle raccroche. Elle n'est vraiment pas d'humeur à en dire plus.

– Tu devrais reprendre un peu de soupe. Ça t'aidera à passer une bonne nuit.

Décidément, Grace est faite pour jouer les chefs de classe !

Et moi, les losers...

« Chère Lisa Maria,

Ma mère dit toujours que les mauvaises nouvelles arrivent par trois. Dans ce cas, à quoi peut-on s'attendre après la quatrième ?

Ame en Détresse, de Nunda. »

« Chère Ame en Détresse,

Votre mère n'a pas tort : les ennuis sérieux ont tendance à se manifester par multiples de trois. Ce phénomène auquel on se réfère souvent en disant : "Jamais deux sans trois !" reste inexpliqué.

Les cataclysmes, eux, surviennent généralement un à un, avec quelques moments de contrariété entre chacun pour amortir le choc. Cela dit, il peut y avoir des exceptions. Mais vous ne seriez certainement pas en état de m'écrire si vous veniez d'affronter quatre cataclysmes ! J'en déduis que vous faites plutôt partie de la première catégorie, celle régie par la fameuse loi des séries...

Mon conseil ? Allez au cinéma, écoutez de la musique classique et prenez de bons bains bien chauds. Tenez le coup et attendez que ça passe... Et d'ici un mois, de deux choses l'une : ou ça ira beaucoup mieux, ou ce sera bien, bien pire,

Lisa Maria. »

En septembre, Londres change totalement de visage. Les touristes étant moins nombreux, il est plus facile de trouver une place assise dans le métro (sauf aux heures de pointe, naturellement). Et il flotte dans l'air les signes avant-coureurs de l'hiver.

Grace explique à Lisa Maria que, à cette époque de l'année, « les gens chic » reviennent de leur résidence secondaire ou d'un petit voyage à l'étranger. Et que la vie mondaine reprend son cours.

Lisa Maria l'écoute poliment, mais se dit qu'elle n'a rien à faire de tout ça. Ses pensées sont focalisées sur l'échec, la rupture et la trahison. Où qu'elle aille, elle ne voit que des couples d'amoureux qui se font des câlins, qui se disputent ou qui rient... et, chaque fois, elle se sent terriblement seule. Et sans boulot.

D'accord, il y a cet article pour *Register*. Lisa Maria a pratiquement renoncé à l'idée du shopping zen pour se focaliser sur le shopping tao. Elle a même écrit le plus sérieusement du monde sans que ça ait l'air d'un gag : « Le chemin qui conduit à l'illumination est bordé de chaussures. »

Elle a décidé de soumettre elle-même le texte au magazine, encore qu'elle n'ait pas beaucoup de temps devant elle, loin de là. Après avoir enfilé son tailleur Chanel – qu'elle commence à avoir dans le nez, vu qu'il est devenu pour elle synonyme de poisse – elle prend la direction des bureaux de *Register*.

Candida paraît surprise de la voir, mais elle est aussi ravie qu'elle lui rende dans les temps l'article revu et corrigé.

– Ce n'est pas ce que j'ai fait de mieux, mais si vous voulez avoir une idée de ce qu'est Harrods vu de l'intérieur, je peux vous écrire un petit bijou !

– Eh bien, allez-y ! Les pigistes de talent qui respectent les délais de livraison, ça m'intéresse.

Lisa Maria est dans le métro qui la ramène chez elle lorsqu'elle lève le nez à la station King's Cross. Et soudain, son regard croise la silhouette d'un homme qui traverse le quai d'un pas rapide.

McAllister !

Elle éprouve une sensation incroyable, comme si son cœur avait quitté son corps pour flotter au-dessus du type aux allures de SDF qui s'éloigne au bout du quai. S'agit-il vraiment de McAllister ? Avant même de pouvoir répondre à cette question, Lisa Maria a déjà franchi la porte du wagon pour le suivre.

Si vraiment il s'agit de *son* McAllister, il est à parier qu'il ne s'est pas coupé les cheveux ni rasé depuis un bon moment. Mais il porte son fameux trench-coat noir, et puis personne d'autre que lui n'a cette inimitable démarche...

Une petite partie de son cerveau lui dit : « Excuse-moi, mais tu fais quoi, là ? » Elle ignore la question et se fraye un chemin dans la foule.

Il est là devant elle, très loin devant, car il marche à grandes enjambées, comme d'habitude. Il finit par déboucher sur un autre quai... Aussitôt, elle pique un sprint.

Lorsqu'il monte dans un train de la Société des chemins de fer britanniques, elle n'hésite qu'une seconde et grimpe dans la voiture suivante. Elle trouve une place assise côté couloir, et reste là un instant, juste le temps de laisser son rythme cardiaque revenir à la normale. Puis elle se lève et change de voiture.

Aucune trace de McAllister. Le train s'ébranle, et le cœur de Lisa Maria commence à cogner dans sa poitrine. Elle parcourt lentement le couloir, se tenant aux sièges pour garder son équilibre.

Arrivée au milieu de la voiture, elle le voit.

Il est avachi contre une fenêtre, et ses cheveux pendouillent dans son dos (apparemment, ils n'ont pas vu non plus de shampoing depuis un certain temps...). Elle se choisit une place du même côté du wagon, mais quatre rangées derrière lui, côté couloir. Puis elle chausse ses lunettes de soleil en espérant qu'il ne la reconnaisse pas.

Elle prend alors conscience qu'elle ne sait même pas où elle va. Elle envisage un instant de demander quelle est la destination du train à une femme au foulard bleu assise de l'autre côté du couloir, mais elle a bien trop peur d'être prise pour une cinglée et de se faire rembarrer.

Un contrôleur pénètre dans le wagon et lance aux gens placés derrière elle :

– Vos billets, s'il vous plaît !

Puis c'est au tour de Lisa Maria. Elle prend son plus bel accent anglais.

– Je voudrais acheter un billet, s'il vous plaît.

Le contrôleur penche la tête.

– Excusez-moi, je n'ai pas compris.

Elle répète sa phrase, et il lui demande où elle va.

– Au terminus.

– Très bien. Pour Ely, ça vous fait vingt livres.

Il attend patiemment qu'elle sorte les billets de son portefeuille et qu'elle compte toute sa

monnaie. Mon Dieu, il lui manque dix *pence* ! Elle est morte de honte.

Elle lève les yeux vers le contrôleur. Au même moment, la femme au foulard tend la main vers le contrôleur et lui donne une pièce.

– C'est parfait.

Il passe à la rangée suivante.

Lisa Maria se confond en remerciements auprès de la femme qui se contente de hocher la tête, croyant sans doute avoir affaire à une demeurée.

Lisa Maria sent le rouge lui monter aux joues. La situation n'est vraiment pas brillante : elle ignore totalement où elle va, et pour couronner le tout, elle n'a plus le moindre centime en poche.

Mc Allister n'a pas fière allure, c'est le moins qu'on puisse dire. Il est toujours avachi sur son siège, et depuis son poste d'observation, Lisa Maria entrevoit une partie de son visage. Il n'est pas rasé, quant à ses cheveux, il a apparemment beaucoup de mal à les discipliner.

Pourquoi Felicity ne prend-elle pas soin de son petit ami ? Fait-elle partie de cette catégorie de femmes qui se désintéressent totalement de ce qu'elles ont, une fois qu'elles l'ont obtenu ?

Tout en ruminant, Lisa Maria réussit à intercepter des bribes de conversation qui lui parviennent de l'autre côté du couloir. La femme qui lui a donné les dix pence est en train de dire à voix basse à son compagnon :

– Si ce n'est pas malheureux, être aveugle à cet âge !

Après avoir laissé traîner ses oreilles pendant une petite minute, Lisa Maria finit par comprendre qu'ils parlent d'elle ! Est-ce à cause de ses lunettes de soleil, toujours est-il qu'ils la prennent pour une non-voyante !

Si ça se trouve, ils la prennent aussi pour une Américaine...

Le train est arrêté en gare de Cambridge depuis pas loin d'une minute lorsque McAllister bondit brusquement et se dirige vers la porte.

Lisa Maria attend d'être sûre qu'il ait pris suffisamment d'avance pour se précipiter derrière lui. En faisant très attention à ne pas rater la marche, elle réussit à sauter sur le quai avant que le train ne reparte. Elle jette un coup d'œil derrière elle et aperçoit la femme au foulard bleu qui la regarde par la fenêtre avec un « oh » de surprise.

Lisa Maria lui fait un petit salut de la main et se lance à la poursuite de McAllister. Il est déjà arrivé à mi-chemin de l'escalier qui conduit à la passerelle surplombant les voies. Elle continue à le suivre jusqu'à la sortie de la gare. Lorsqu'il saute dans un taxi, elle s'engouffre dans le taxi suivant en demandant au chauffeur de suivre la voiture.

Le type se retourne pour la regarder, puis démarre sans dire un mot.

Lisa Maria se croit obligée de lui faire la conversation. A l'anglaise, forcément.

– Beau temps, vraiment...

– Ça, pour sûr. Mais dites-moi, vous faites ça souvent, ma petite dame ?

– Non. C'est la première fois.

Et la dernière... enfin, j'espère !

Il y a beaucoup d'animation dans les rues de Cambridge, mais ils réussissent à garder le contact avec le taxi de McAllister. Pas plus de deux voitures, trois au maximum... Lisa Maria explique au chauffeur qu'elle suit un homme qu'elle a aimé mais qui l'a trompée.

– Vous comprenez, je suis inquiète de le voir dans cet état.

Elle croise le regard du chauffeur dans le rétroviseur.

– Vous, vous n'êtes pas anglaise !

Elle qui était persuadée que son accent était quasiment parfait ! Elle est tellement déçue que ça doit se voir à sa tête. Le chauffeur a pitié d'elle.

– Ce n'est pas ce que vous croyez ! Vous parlez comme une Anglaise. D'ailleurs, il faut croire que vous êtes ici depuis un bon moment pour avoir un accent pareil. Seulement voilà, aucune Anglaise ne s'aviserait de raconter une histoire pareille à un inconnu.

Le taxi s'arrête à un carrefour. Lisa Maria en perd son accent.

– Attention, il est en train de filer !

– Il ne peut pas dépasser le prochain pâté de maisons. Cette rue est un cul-de-sac.

Devant eux, le taxi de McAllister s'arrête le long du trottoir, et celui de Lisa Maria l'imité. Elle s'aperçoit tout à coup qu'elle n'a pas d'argent pour payer le chauffeur. Elle essaie de lui expliquer tout en regardant McAllister s'éloigner.

Le chauffeur finit par lui dire :

– Allez-y, suivez-le !

Elle se répand en excuses, mais le chauffeur l'arrête d'un geste.

– Si vous ne vous dépêchez pas, vous allez perdre sa trace...

Tout en ouvrant la portière, elle demande son nom au chauffeur.

– Edgar. Edgar Currier.

– Monsieur Currier, je m'arrangerai pour vous retrouver plus tard, et je vous paierai la course. Je vous en donne ma parole.

Puis elle descend du taxi et repart en trombe sur les traces de son ex.

La première image vague que Lisa Maria a de Cambridge, c'est celle de rues et de trottoirs bondés. La plupart des gens portent des T-shirts ou des sweats frappés du sceau de la fameuse université, même si une forte majorité d'entre eux ont l'air trop âgés pour être étudiants et n'ont pas du tout le look anglais. Lisa Maria fend la foule pour ne pas perdre Mc Allister de vue et, ce faisant, elle surprend des bribes de conversation : ces gens sont en réalité des touristes américains !

Elle réussit à repérer McAllister, qui marche d'un pas alerte, comme s'il savait exactement où il allait. Il traverse un pont et, en passant, Lisa Maria aperçoit sur le fleuve des embarcations étroites aux allures de gondoles, avec des hommes debout à l'arrière qui se servent de longues perches pour faire progresser leur barque. En d'autres circonstances, Lisa Maria se serait arrêtée pour les regarder, mais elle a vraiment d'autres chats à fouetter. Devant elle, la rue mène tout droit vers une colline escarpée, et Lisa Maria espère de toutes ses forces que McAllister va changer de direction.

Mais, naturellement, il garde le cap !

Elle est incapable de le suivre et le perd de vue à un virage. Mais lorsqu'elle atteint le fameux virage, elle voit McAllister marchant à grandes enjambées en direction d'un immeuble de brique moderne aux armoiries de l'université.

Lisa Maria s'arrête un instant pour reprendre son souffle. Elle est trempée de sueur, bien que la température soit idéale en ce bel après-midi d'automne. Le soleil brille, mais il ne fait pas trop chaud. Il flotte dans l'air comme une odeur boisée vaguement épicée, celle-là même qu'on trouve toujours dans les rues de Londres. Lisa Maria prend une grande goulée d'air frais et réfléchit à la marche à suivre. Elle doit commencer par trouver un distributeur automatique, ne serait-ce que pour pouvoir payer le trajet du retour. Elle se propose ensuite d'attendre McAllister et, dès qu'il la verra...

Pour l'instant, le plan s'arrête là.

En face de l'immeuble de brique, Lisa Maria aperçoit une station-service avec un distributeur de billets. Elle fait un retrait de cent livres, ignorant le solde imprimé au bas du ticket (qui penche dangereusement vers le bas). Puis elle achète une bouteille d'eau.

Elle descend la rue à la recherche d'un banc et respire à pleins poumons ce parfum enivrant qui constitue sans aucun doute à ses yeux – ou plutôt à ses narines – la « note de tête » de Londres. Elle aperçoit devant elle trois restaurants indiens dont l'un possède une terrasse.

Elle s'affale à l'une des tables, et deux minutes plus tard, se retrouve devant une assiette de poulet *tikka masala*. C'est de là que vient cet arôme dont elle n'arrivait pas à déceler l'origine... Cette odeur qui rend l'air de Londres si différent de celui de New York !

Elle noie le goût d'épices dans un verre de vin blanc bien frais, et se laisse aller à savourer l'instant présent, s'interdisant l'espace de quelques minutes de se poser des questions sur les raisons qui ont poussé McAllister à venir ici (tout comme elle d'ailleurs...). Elle profite simplement de la tiédeur du soleil aux senteurs d'épices indiennes et du vin français qui lui redonne des forces. Une sorte de *minisatori* que même une bonne séance de shopping ne pourrait lui apporter.

Mais ce moment de plénitude s'arrête dès que McAllister réapparaît. Le voilà qui se dirige droit sur elle. Aussitôt, elle chausse ses lunettes de soleil et plonge le nez dans son assiette. Tandis qu'il s'approche, elle louche vers lui et lit sur son visage une détermination surprenante.

Mon Dieu, que vais-je bien pouvoir lui dire...?

Mais lorsqu'elle relève la tête, il n'est plus là. Il est passé à côté d'elle sans même s'arrêter.

Il ne m'a même pas reconnue.

Lisa Maria laisse un billet de vingt livres sur la table, sous son verre de vin, et rendosse sa panoplie d'espionne. Elle suit McAllister en sens inverse. Il descend la colline pour rejoindre le centre-ville, mais, cette fois, il marche plus lentement.

Sur la droite, elle voit se dresser devant elle les tours d'une forteresse médiévale... Ce sont les fameuses universités de Cambridge, qu'elle a déjà vues souvent en photo. Pour un peu, elle

s'attendrait à voir McAllister pousser l'un des portails pour aller dans une bibliothèque continuer ses recherches sur lady Jane Grey. Mais il passe devant sans s'arrêter, longe une librairie Border's, puis une église pour descendre un petit chemin de traverse qui donne sur une grande rue bordée de boutiques. Sur le seuil d'une maison, un homme à la barbe noire est assis, écoutant de la musique. A ses pieds, un épagneul noir et blanc dort sur une couverture.

C'est un air mélancolique aux accents celtiques. En passant devant l'homme, McAllister s'arrête, imité aussitôt par Lisa Maria, qui se dissimule dans une encoignure de porte. McAllister s'agenouille pour parler à l'homme, et Lisa Maria doit s'appuyer d'une main sur la porte de pierre pour garder son équilibre.

Cette musique qui semble flotter dans l'air, ce chien étendu de tout son long sur le trottoir, la tristesse qui se lit sur le visage émacié de l'homme, les épaules voûtées de McAllister (reconnaissables entre toutes) qui se penchent pour caresser le chien, tout cela donne à Lisa Maria une envie quasi irrésistible de pleurer.

Lorsqu'elle rouvre les yeux, l'homme et McAllister se serrent la main. McAllister donne une dernière caresse au chien, puis se lève et s'en va.

C'est alors que Lisa Maria comprend qu'elle est toujours aussi désespérément amoureuse de lui.

McAllister, suivi discrètement par Lisa Maria, descend la rue tortueuse qui débouche sur une autre rue plus large en bordure de l'eau. Il se dirige vers un des cafés, sur la rive.

En le voyant s'asseoir à une petite table, elle se dit : *C'est le moment !* Inspirant longuement, elle s'avance vers lui.

Elle est à quatre mètres à peine de lui lorsqu'une jolie blonde émerge de l'obscurité d'un store baissé et prend possession du siège où Lisa Maria comptait s'asseoir.

Lisa Maria se fige sur place. McAllister se retourne pour accueillir Felicity, qui se débarrasse de son cardigan et s'accoude à la table, ses lunettes de soleil sur le nez. Elle s'aperçoit soudain de la présence de Lisa Maria et glisse quelques mots à l'oreille de McAllister, qui lève aussitôt la tête.

– Lisa ?

Lisa Maria a deux options : la fuite ou le combat. Après quelques secondes d'hésitation – ce qui ne lui ressemble pas –, elle s'approche de leur table.

– Comme le monde est petit !

McAllister lève la tête, médusé.

– J'ai l'impression de voir un fantôme.

Felicity s'apprête à dire quelque chose, puis se ravise.

– Je suppose que vous recevez bien tout votre courrier.

– J'en ai beaucoup, en effet. Surtout depuis que j'ai commencé à écrire pour *Register*.

– Ah, oui, c'est vrai... encore du travail de *journaliste*.

Attention, toi ! Surtout, ne t'avise pas de ricaner !

McAllister s'est levé et regarde autour de lui pour chercher une autre chaise.

– Si tu veux te joindre à nous...

De près et à la lumière du soleil, il a l'air plus pâle et plus triste que jamais. Lisa Maria ne peut s'empêcher de lui demander :

– Tu vas bien ?

L'espace d'un instant, leurs yeux se rivent l'un à l'autre. Elle sent de nouveau le courant passer entre eux.

Il m'aime toujours...

Mais tout ce qu'il trouve à dire, c'est :

– Je suis un peu fatigué.

Felicity pose une main possessive sur le bras de McAllister.

– C'est qu'il a travaillé dur.

Travaillé dur ? A quoi ?

Lisa Maria s'attend à ce que McAllister lui donne quelques éclaircissements, ou échappe à l'étreinte de Felicity. Mais il se contente de rester planté là et de lui demander ce qu'elle fait de beau en ce moment.

Aussitôt, Felicity fait son cinéma habituel pour attirer l'attention sur elle. Elle consulte sa montre et dit en lui pressant le bras :

– Bob, nous sommes en retard.

– Lisa pourrait venir avec nous ?

– Désolée.

Elle a jeté ce mot à la figure de Lisa Maria. Celle-ci reçoit le message cinq sur cinq. Après un dernier regard, elle fait demi-tour pour rejoindre la rue où le taxi l'a déposée.

Devant elle, une femme très élégante et à peine plus âgée que Lisa Maria est en grande conversation avec son portable, jetant de temps à autre quelques « allez, viens, Poppy ! »

Une petite fille en body et en collant rose pâle, avec des baskets blanches aux pieds et un sweater miteux, passe près d'elle en courant. Ses cheveux noirs sont coiffés en queue-de-cheval et retenus par un élastique rose, et son visage est constellé de taches de rousseur. Elle s'amuse toute seule à monter puis descendre quatre à quatre les marches de chaque boutique en frappant la porte du plat de la main pour marquer sa victoire. Elle n'en rate pas une seule, même lorsqu'elle trouve quelqu'un sur son chemin. Lisa a beau être contrariée, elle ne peut s'empêcher d'admirer l'agilité de la gamine et sa détermination farouche.

– Poppy ! Viens... !

La mère presse le pas à présent, mais Poppy conserve la même allure. Elle surprend le regard de Lisa Maria et sourit à la jeune femme sans s'arrêter pour autant. La seule vue de ce sourire candide et spontané donne envie à Lisa Maria de la prendre dans ses bras. Comment cette mère autoritaire peut-elle être aussi indifférente envers cette enfant pleine de vie ?

Lisa Maria sent son estomac se nouer, mais cela n'a rien à voir avec une crampe. C'est comme un désir d'enfant, une grande première pour elle. Elle imagine la mère marcher de plus en plus

vite, et la jeune Poppy se tourner vers elle, Lisa Maria, en disant : « Vous voulez bien vous occuper de moi ? »

Et Lisa Maria s’imagine répondre : « Mais bien sûr ! »

Pour commencer, elle la débarrasserait de cet affreux sweater et lui achèterait une petite veste blanche en imitation lapin, avec le bonnet assorti, comme ceux dont elle rêvait quand elle avait cinq ans. Puis elles mangeraient ensemble une glace à la fraise et prendraient le train pour Londres, et...

– Poppy !

La mère s’est arrêtée de marcher et se retourne, les mains sur les hanches.

– Poppy, arrête ce petit jeu immédiatement !

Poppy s’arrête de bouger, mais ses épaules trahissent un entêtement impressionnant que toutes les femmes du clan Marino connaissent bien. En dépassant la mère, Lisa Maria lui jette un regard mauvais que l’autre n’a même pas l’air de remarquer.

Quelques minutes plus tard, dans le taxi qui l’emmène à la gare, Lisa Maria se demande ce qui vient de lui arriver. Serait-ce la fameuse loi des hormones ? Ou bien est-ce la vue de Felicity qui l’a mise dans cet état ?

En arrivant à la gare, elle finit par se convaincre que tout ça est la faute du poulet *tikka masala*. La prochaine fois, elle prendra une sauce plus douce!

Tout en réglant la course, elle demande au chauffeur s’il connaît un certain Edgar Currier. Il répond en lui rendant la monnaie que ce nom lui est familier, mais qu’il ne le connaît pas personnellement.

– Vous voulez que je vous en raconte une bonne ? Lord Archer a demandé un taxi, ce matin. Il a dit à la fille qui prend les appels : « Je suis lord Archer. Envoyez-moi un taxi et appelez-moi dès qu’il sera arrivé devant ma porte. » Je suppose que ça le fatigue de guetter lui-même par la vitre ! Alors la fille a demandé : « Quelle est votre adresse ? » et il a répondu : « Vous la connaissez. » Alors la fille a dit que non, et l’autre a répondu : « Mais c’est impossible. Tout le monde connaît mon adresse ! » Et la fille lui a dit du tac au tac : « Et vous, vous connaissez la mienne ? »

Lisa Maria ébauche un sourire. Le chauffeur ajoute en lui tendant quelques pièces :

– Comme vous êtes américaine, je pensais que cette petite histoire vous plairait...

Lisa Maria ne peut s’empêcher de sourire. Puis elle lui tend quelques billets de banque.

– Soyez gentil, remettez ceci à Edgar Currier de ma part. Dites-lui que ça vient de l’Américaine un peu fofolle qu’il a eu la gentillesse de dépanner.

Dans le train qui la ramène à Londres, Lisa Maria est assise près de la fenêtre, le regard perdu dans le vide. Il n’y a que quelques passagers dans le wagon, et ils ont tous l’air de dormir.

Un journal est posé sur le siège d’à côté, et elle se met à survoler les titres. En fait, elle cherche la rubrique météo. Avec McAllister, ils adoraient lire cette rubrique à voix haute, avec un lyrisme qui confinait parfois à la poésie.

Voici ce qu'elle lit : « Temps frais et incertain. Il y aura des averses accompagnées de fortes rafales de vent dans le nord de l'Ecosse et de l'Irlande. Vents frais en provenance du nord. Dans le Sud-Est, temps sec et ensoleillé, mais avec des risques d'averses orageuses en fin de journée. Des éclaircies dans l'Ouest, avec des risques de brouillards et de givre. Partout ailleurs, un froid sec. Prévisions pour demain : temps humide et très maussade. »

Lisa Maria se demande si les prévisions météo ne seraient pas aussi une sorte d'horoscope universel.

Grace lui reproche d'avoir perdu la tête.

– Cette fois, tu as dépassé les limites ! Je regrette, mais il fallait que quelqu'un te le dise !

Lisa Maria est de nouveau étendue par terre dans le salon, absorbée dans la contemplation d'un grand tableau accroché au-dessus du canapé défoncé recouvert de chintz où Grace a pris place.

– Tu refuses de lui parler au téléphone, mais tu le suis jusqu'à Cambridge ! Et une fois là-bas, tu lui dis à peine trois mots. Franchement, à quoi joues-tu ?

En fait, Lisa Maria n'a rien prémédité. Elle s'est contentée d'agir sans réfléchir, parce que l'occasion s'est présentée. C'est dans son caractère... Elle a souvent agi par impulsion et par intuition, ce qui n'est pas forcément la meilleure façon de trouver le bonheur.

Plutôt que de s'expliquer, elle continue de regarder le tableau. C'est une peinture à l'huile exécutée par Grace, avec une prédominance de verts et de bleus profonds, et quelques touches de jaune, de gris et de rouge. On dirait une scène de rue mais déformée, comme sur le point de s'écrouler. Grace a baptisé son tableau « Fondu Enchaîné ».

– Que veux-tu, je suis comme ça... Oui, j'avoue, je suis les gens, c'est à la limite du harcèlement. Aujourd'hui, j'ai même fantasmé sur une gamine, avec des envies de kidnapping... En plus, je suis devenue invisible. Mon ex est tellement branché sur Felicity qu'au début, il ne m'a même pas reconnue.

– Mais pourquoi ne t'es-tu pas expliquée avec lui ?

Lisa Maria soupire et ferme les yeux.

– Il est plus que jamais sous son influence.

– Tu baisses les bras, toi ? Je pensais que les Américains ne se laissaient pas décourager aussi facilement ! Tu te rappelles cette fichue guerre ?

En Grande-Bretagne, « la guerre » fait toujours référence à la Seconde Guerre mondiale.

– Non, je ne m'en souviens pas. Et toi non plus, d'ailleurs. En fait, nous n'étions même pas nées.

Les yeux de Grace lancent des éclairs.

– On t'a quand même expliqué ce qui s'était passé, dans vos *public schools* d'Amérique, non ?

– En moins d'une minute, tu as réussi à faire l'éloge des Américains et à les insulter. Serait-ce

une coutume locale ?

Grace fait la grimace et dit tout bas :

– Pas étonnant qu’il t’ait trompée...

– Quoi ?

Lisa Maria ouvre les yeux et somme Grace de répéter ses dernières paroles.

Grace se penche pour essayer d’attraper Mme Beeton. Elle la pose sur ses genoux et caresse doucement sa fourrure. Puis elle regarde Lisa Maria.

– Mme Beeton *déteste* les disputes.

Lisa Maria est intimement persuadée du contraire. Cette chatte ne vit que pour ça... Elle ne peut s’empêcher de sourire lorsque Mme Beeton envoie un coup de patte dans la figure de Grace pour lui griffer le menton.

Aussitôt Grace repose le chat.

– Tu vois, elle est de mauvais poil à cause de toi ! Alors les pleurnicheries, ça suffit !

Lisa Maria s’assied. Le terme « pleurnicheries » la dérange. Serait-elle devenue une de ces victimes de l’amour qui n’ont plus aucune volonté ?

– Tu as raison. Tu me l’as déjà dit, d’ailleurs : j’ai perdu assez de temps comme ça à broyer du noir.

– Enfin je te retrouve ! Il faut faire quelque chose, n’importe quoi. Tiens... si on faisait une petite fête?

C'est bien la dernière chose que Lisa Maria ait envie de faire !

Mais Grace a l’air très motivée.

– Qui pourrions-nous inviter ?

Lisa Maria n’en a pas la moindre idée, lorsque soudain, sur un coup de tête, elle fouille dans la poche de sa veste et en ressort la carte de Jack Spangle à moitié déchirée.

Grace a un faible pour lui, même si elle ne s’en rend pas compte.

Elle s’empresse de remettre la carte à sa place.

Grace continue de réfléchir tout haut.

– Un petit dîner surprise, ce serait sympa, non ? Tu invites une personne, j’en invite une autre. Qu’en dis-tu ?

Si tu savais comme ça m’ennuie...

– Pourquoi pas ?

Lisa Maria fait des efforts louables pour paraître enthousiaste... Puis elle se lève et s’étire. Après tout, même si ce dîner est un bide complet, au moins ce sera un *nouveau* bide!

Tout à coup, elle aperçoit sur une petite table un message écrit par Grace. Ça commence par « LISA ».

– C'est quoi, ce truc ?

Grace plonge sur le papier, mais Lisa Maria s’en empare la première et le lit : « Mercy dit

qu'elle en a jusque-là. »

– Ton éditrice a appelé aujourd'hui. Je me suis dit qu'il valait mieux attendre demain pour t'en parler. Ta journée a déjà été assez dure comme ça.

– Bon, raconte !

– Elle dit que le journal perd beaucoup trop d'annonceurs. Les gens prétendent qu'ils ne peuvent courir le risque de voir leur nom associé à celui d'une publication immorale. Elle dit aussi que la société qui était sur le point de te publier dans plusieurs journaux et d'éditer ton livre a apparemment changé d'avis.

Lisa Maria se laisse retomber par terre.

– Lisa ?

Mais Lisa ne pense qu'à fondre et se liquéfier sur place. Un peu comme dans le tableau.

« Chère Lisa Maria,

Mon meilleur ami a bousillé ma voiture et il ne m'a même pas présenté ses excuses. Il a dit que c'était Dieu qui en avait décidé ainsi, pour me punir.

Vous trouvez ça normal, vous ?

Une Piétonne, d'Oneonta. »

« Chère Piétonne,

Non, ce n'est pas normal... à moins que vous n'ayez fait quelque chose de pire encore à votre ami.

Faites-lui payer les coûts de réparation ou de remplacement des pièces. Et surtout, rappelez-lui que Dieu et votre avocat ont l'œil sur lui.

Lisa Maria. »

Depuis qu'elles sont colocataires, Lisa Maria et Grace n'ont pas fait beaucoup de cuisine. A cause de l'emploi du temps démentiel de Grace – qui travaille chez elle ou à *Register*, et souvent à des heures impossibles – mais aussi à cause des sautes d'humeur de Lisa Maria et de sa tendance à s'attirer les ennuis. Il leur reste très peu de temps et d'énergie pour cuisiner.

Elles se contentent donc de sandwiches, de poulets-frites ruisselant de graisse à emporter, parfois d'un petit déjeuner complet pris dans un café, et des restes du dimanche.

Car, tous les dimanches, elles mangent chez la tantine, qui leur prépare un rôti aux petits légumes. Lisa Maria et Grace se chargent d'apporter le vin et le dessert.

Quoi qu'il en soit, l'idée de se mettre aux fourneaux pour préparer un petit dîner de gala leur donne la pêche : c'est nouveau et ça vaut le coup d'essayer, ne serait-ce que pour rompre la monotonie de leur régime.

Lisa Maria fait une suggestion :

– On pourrait peut-être se lancer dans des plats à la mode et laisser la pièce dans le noir pour que les gens ne puissent pas voir ce qu'ils mangent ?

– Pas question ! Je veux qu'ils voient nos plats et qu'ils s'extasient.

Elles s'asseyent à la table de la cuisine et Grace feuillette une édition de poche des recettes de Mme Beeton.

– Que dirais-tu d'un bœuf Wellington ?

– Trop compliqué !

– Alors des rognons ? Ou du foie ?

Lisa Maria fait la grimace.

– Des spaghettis, peut-être ?

– Trop banal. Et si on faisait du *hogget* ?

Lisa Maria n'a aucune idée de ce que c'est, sans doute la preuve que son éducation *british*

laisse à désirer. De toute façon, le mot ne lui plaît pas. Elle s'écrie soudain :

– Je sais ! Du pain de viande.

– Un pain de viande ? Tu veux dire du bœuf haché passé au four ?

– Un pain de viande. C'est simple, c'est bon et c'est convivial. Nous pouvons ajouter des épices, si tu veux.

Grace hoche la tête.

– Oui, ça devrait aller... On peut même le préparer à l'avance et le mettre au four pendant que nous gaverons nos invités de cocktails.

Lisa Maria imagine déjà Jack Spangle siroter des cocktails dans le salon.

– Nous ferions peut-être mieux de servir du vin à la place.

Grace travaille sur une série d'illustrations pour un article de *Register* intitulé « Cinquante façons d'être heureux », rédigé par Charlotte Cooper en personne.

– Tu verrais quelles sont ses recettes pour être heureux... c'est vraiment nul ! Tiens, un exemple : « Prenez un bain. » Ou encore : « Allez voir un film. » Tu vois le genre...

– Pourquoi pas : « Mangez un sandwich » ?

Et elle mord dans son morceau de baguette garni de fromage, de tomate et de roquette. Grace a déjà mangé le sien dans son studio.

– Alors pour compenser la bêtise du texte, je suis chargée de faire du grand art...

Grace étale quelques-uns de ses croquis sur la table de la cuisine. La femme à la baignoire semble sortie tout droit des illustrations d'Aubrey Beardsley, avec son corps élancé et ses yeux qui semblent vous épier, cachés sous les bulles, dans une baignoire victorienne aux pieds chargés d'ornements.

Lisa Maria se penche pour voir de plus près le deuxième croquis : c'est la même femme, mais assise dans un fauteuil incliné. Un homme au look inquiétant est en train d'appliquer une touche de blush sur son visage hautain.

– Géniaux, ces dessins ! C'est pour illustrer quoi ? « Changez de look ! » ?

Grace confirme.

– Charlotte a même mentionné le nom de notre copain Giorgio...

– Super.

Lisa Maria regrette toujours de n'avoir rien acheté à Giorgio après la petite séance de maquillage. Surtout parce que, ayant eu le privilège de travailler à Harrods, elle se doute qu'ils doivent le payer avec un lance-pierre !

Elle jette un coup d'œil sur le dernier dessin.

– Grace, c'est bien mon trench-coat ?

– Oui, pour illustrer la recette numéro 19 : « Dénichez-vous un authentique Burberry. » J'ai de la chance, j'avais un modèle sous la main.

– Ravie de savoir que je suis toujours aussi chic!

Elle regarde son vieux jean et fait la grimace.

Grace retourne travailler, et Lisa Maria passe l'après-midi à rédiger le premier jet de son article sur Harrods. Ce n'est pas la même chose que de répondre à des lettres. En fait, c'est une approche totalement différente. Elle prend conscience que sa rubrique lui manque plus qu'elle ne l'aurait imaginé.

Elle décide d'écrire un texte tout en finesse, sans jamais faire référence à cette histoire d'Eau de Pamplémousse. Elle préfère se concentrer sur une approche psychologique du parfum. « Lorsque vous quittez une pièce, préférez-vous qu'on garde de vous un souvenir subtil mais obsédant, ou un parfum entêtant qui s'impose longtemps après votre départ ? C'est à vous, et à vous seule, de choisir. Après avoir travaillé une journée au rayon parfumerie d'un grand magasin londonien de renom, j'ai la preuve directe que trop de femmes font le mauvais choix. »

Lisa Maria relit le texte et fait la grimace. Elle ressent tout à coup le besoin impérieux de faire autre chose. N'importe quoi.

Lorsqu'elle était jeune – ça ne date donc pas d'hier –, elle répondait à ce besoin impérieux en imaginant et en mettant en scène des canulars particulièrement élaborés. L'un d'eux lui a d'ailleurs valu d'être renvoyée de son école (elle avait créé une sorte de « fresque vivante » représentant la Cène avec des produits de la cafétéria...). Une autre fois, en première année de lycée, elle a été collée toute une journée pour avoir rédigé une fausse ordonnance la dispensant des cours de gym...

Mais ça ne lui était pas arrivé depuis des années... Et aujourd'hui, plus question de la renvoyer ni de la garder en retenue pour contrecarrer ses projets.

Lisa Maria quitte l'apparte sans trop savoir ce qu'elle pourrait faire. Mais elle trouve toute de suite l'inspiration en apercevant la cabine téléphonique rouge au coin de la rue. Elle entre dans la cabine et compose le numéro de *Register* en imitant la voix de Felicity. C'est à s'y méprendre !

– Passez-moi Candida...

Elle ajoute même pour faire bonne mesure :

– ... et grouillez-vous !

La secrétaire de Candida commence par lui dire que sa patronne est en réunion, mais elle est à deux doigts de l'évanouissement lorsque Lisa Maria lui crie dans les oreilles :

– Savez-vous bien à *qui* vous parlez ?

Dès que Candida est en ligne, Lisa Maria fonce bille en tête.

– J'ai une idée géniale pour le prochain numéro. C'est intitulé : « Comment lui piquer son petit ami ? »

Candida met du temps à répondre, et l'espace d'un instant, Lisa Maria craint que son accent ne l'ait trahie. Alors elle brode...

– L'idée, c'est d'interviewer six ou sept femmes et de raconter comment elles s'y prennent. Sans parler de mes propres méthodes, naturellement...

Et vlan !

– C'est intéressant... Oui, je pense que ça peut marcher. J'ai encore de l'espace dans le numéro de mars, l'équivalent de quatre mille mots. Le problème, c'est qu'il me faut le texte d'ici deux

semaines.

Lisa Maria imagine déjà ce qu'il risque de se passer ensuite. Candida appellera Felicity pour lui demander des nouvelles de l'article, et Felicity partira en vrille à la seule idée qu'on veuille lui confier un travail de journaliste. Candida lui rappellera alors que c'est elle qui lui a proposé d'écrire un article sur les meilleures façons de piquer un petit ami à quelqu'un. Et à ce stade, ça peut faire tilt, comme on dit en Angleterre... !

– Felicity ? Vous êtes toujours là ?

Lisa Maria retombe sur terre.

– Oui...

– Souhaitez-vous écrire ce papier sous votre propre nom, cette fois, ou continuer à utiliser le nom de Charlotte Cooper ?

Lisa émet alors comme un couinement qu'elle tente de faire oublier en toussotant.

– Excusez-moi, j'ai un chat dans la gorge... Je pense qu'avec un article comme celui-là, je mérite bien d'utiliser mon vrai nom.

Lisa Maria a toujours adoré garder des secrets plutôt que de les partager. Dès l'enfance, elle a pris l'habitude de cacher à ses parents, à sa sœur et même à ses amis ce qu'elle faisait ou ce qu'elle pensait. Chez les Marino, on pratiquait beaucoup la ruse et le subterfuge. Et l'habitude est restée, vraisemblablement à cause de sa mère.

Mais aujourd'hui, Lisa Maria se réjouit à l'idée d'annoncer à Grace qui se cache derrière le pseudo de Charlotte Cooper ! Disons même qu'elle s'en délecte d'avance, plus encore que de la venue de Spangle à leur petite réception, sur son invitation.

Grace est en train de peigner la longue fourrure de Mme Beeton.

– Si je comprends bien, Charlotte Cooper est son *alter ego*... C'est quand même chouette de savoir que notre Felicity a une vie secrète de gratte-papier !

Tandis que Mme Beeton commence à montrer quelques signes d'impatience, Lisa Maria lui demande :

– A ton avis, pourquoi fait-elle ça ?

– Pour le fric. Les éditeurs ne sont pas grassement payés, loin de là. En plus, le fait d'avoir ses entrées à *Register*, de côtoyer les gens qui y travaillent, ne doit pas lui déplaire.

– Ça ne l'empêche pas de les débiter.

Mme Beeton donne un coup de patte à Grace, qui pose sa brosse tout en sermonnant l'animal.

– Il y avait quelque chose qui m'intriguait chez cette femme. Je sais enfin ce que c'est.

– L'hypocrisie, tout simplement... Dommage qu'elle ne figure pas dans la liste des sept péchés capitaux. Je trouve qu'elle y aurait parfaitement sa place.

Lorsque Lisa Maria passe un coup de fil à Spangle, ce dernier lui répond d'une voix mal assurée. La voix de quelqu'un qui a bu.

Mais elle ne se décourage pas pour autant.

– Nous serons quatre. Et vous connaissez déjà l'une des autres personnes.

– Si vous me disiez de qui il s'agit... ?

– C'est un secret. Je dirais même une surprise.

– J'adore les surprises. C'est vrai, j'adore ça.

– Surtout, n'oubliez pas de noter la date.

Mais Lisa Maria ne prend pas de risques : elle le rappelle le matin du dîner pour lui rafraîchir la mémoire. Cette fois, il a l'air sobre.

– Oui, je sais. Le dîner surprise ! Vous m'avez déjà appelé pour m'inviter, et croyez-moi, je ne manquerais ça pour rien au monde.

Le matin du jour J, Lisa Maria envoie par courrier son article sur Harrods à *Register*. C'est un jour d'octobre froid et venteux, et en revenant de la poste, elle serre frileusement les pans de la veste sur elle.

Lorsqu'elle réintègre l'appartement, Grace est dans la cuisine en train de rincer l'évier, et elle lui lance sans s'arrêter :

– Tu as reçu plusieurs appels. Ta sœur s'inquiète de savoir comment tu vas.

Lisa Maria pend sa veste.

– Cindy peut attendre.

– Mercy aussi a appelé. Euh... elle a dit que cette fois, les bras lui en tombaient.

– Je vois. Mais je m'occuperai d'elle plus tard. Pour l'instant, j'ai un pain de viande qui m'attend.

Elles se sont partagé les rôles : Grace se charge de briquer l'appartement et de préparer les entrées et les accompagnements. Quant à Lisa Maria, elle s'occupe du pain de viande et accessoirement de tout ranger dès que la petite fête sera finie.

Pour l'heure, elle se lave les mains et enfle un des tabliers de Grace. Elle coupe un oignon en fines lamelles et grille quelques poivrons rouges en prévenant Grace qu'il n'est pas question de mettre des anchois sur son pain de viande. Juste un peu de moutarde en poudre pour relever le tout. Puis elle hache le bœuf comme s'il s'agissait d'Ed Ryan en personne !

A la réflexion, elle ajoute aussi un peu de cognac et de crème et donne à l'ensemble la forme d'un pain qu'elle décore avec des éclats d'amande.

Voilà un pain de viande qui devrait rester dans les annales!

Les invités doivent arriver à 19 heures. A 18 h 59, Grace émerge de sa chambre dans une robe *vintage* des années quarante avec aux pieds des sandales à semelle compensée. L'ensemble est d'un chic absolu et lui va à ravir. Quant à Lisa Maria, elle a enfilé une robe noire avec un décolleté bateau qu'elle a déniché dans une boutique de fripes et qui lui donne un vague look « à la française ». Sans oublier les fameuses chaussures à talon aiguille, naturellement. Après s'être admirées mutuellement, elle allument les bougies et mettent un disque de Billie Holiday pour l'ambiance.

A 19 h 02, on sonne à la porte. C'est Grace qui va ouvrir. Elle revient avec un jeune homme au teint pâle, aux longs cheveux noirs et aux yeux de jais.

– Je te présente Trevor. Nous nous sommes rencontrés aux arts déco.

Trevor sourit – un sourire doux et timide. Lisa Maria l'adopte immédiatement. Il lui rappelle tous les garçons timides et introvertis qu'elle a connus au lycée.

Elle lui verse un verre de beaujolais.

– Quelle est votre spécialisation ?

– Je peins, enfin... un peu. Mais je ne suis pas aussi doué que Grace. Tenez, ce tableau là-bas, je m'en souviens très bien.

Il fait un geste vers le fameux *Fondu Enchaîné*.

On sonne de nouveau. Lisa Maria est déjà presque debout, mais Grace lui fait signe de rester.

– Continuez de faire connaissance, j'y vais ! Lisa Maria se laisse retomber sur le canapé à côté de Trevor.

Grace ouvre la porte et se retrouve nez à nez avec un Jack Spangle tout de noir vêtu, les bras chargés d'un énorme bouquet de roses blanches et d'une bouteille de champagne.

– On se connaît, non ?

– Il me semble, oui.

Grace lance à Lisa Maria un regard venimeux.

Jack fait un pas dans le salon et sourit à Lisa Maria.

– Et voilà la petite Américaine qui m'a invité ! C'est quoi votre prénom, déjà ? Zo Quelque chose... ?

– Lisa Maria.

Grace les rejoint.

– C'est quoi, cette histoire de zoo ?

Jack lui tend la bouteille puis offre les roses à Lisa Maria en faisant un cinéma pas possible.

Grace murmure entre ses dents :

– Quel sale con !

Malheureusement, Jack l'entend et rétorque, les dents serrées :

– Le chameau !

Lisa Maria emporte les roses dans la cuisine. Le temps de trouver un vase et de le remplir, elle entend un bruit de voix venant du salon. Le ton monte.

– Absolument pas. Jamais je n'ai...

– Arrête... !

– Non, c'est faux !

Lisa Maria sourit. Ça lui rappelle les dîners chez les Marino, à New Sparta. Les invités – *et* la famille – attendaient tous la dispute du jour, histoire de s'ouvrir l'appétit.

Elle revient avec les roses et pose le vase sur une petite table. Trevor est toujours assis dans le canapé défoncé. Perplexe, il regarde Grace et Jack à tour de rôle.

Lisa Maria reprend sa place près de lui.

– Ne vous occupez pas d’eux. Ce sont de vieux amis.

Lorsque la sonnette se fait entendre de nouveau, Lisa Maria jette un coup d’œil à Grace, qui se dépêche d’aller ouvrir en croisant les doigts...

Grace fait entrer McAllister et lui confie à voix basse :

– Je m’étonne presque de vous voir. Vous ne m’avez jamais rappelée...

– J’ai laissé un message. Enfin, je crois...

McAllister a l’air un peu honteux avec son pull miteux sur le dos et son jean usé encore.

Lisa Maria ne dit pas un mot. Elle se contente d’espérer que le regard qu’elle vient de lancer à Grace est suffisamment explicite.

Grace joue les hôtesse.

– Je crois que vous connaissez tout le monde ici, à part Trevor.

Et moi... !

Elles servent en entrée une soupe à la crème de tomate – avec une bonne rasade de vermouth, une recette qui leur vient de cette brave tante Pru – pendant que les insultes pleuvent !

Grace raconte qu’au pensionnat Jack Spangle avait la réputation d’être le roi des voyeurs. Quant à Jack, il explique avec force détails quels étaient les critères officiels de sélection pour devenir chef de classe... Le pauvre Trevor se retrouve entraîné bien malgré lui dans la mêlée pour défendre son amie Grace contre de telles accusations. Mais leurs éclats de voix ne sont pas assez forts pour couvrir le silence qui plane en bout de table.

Lisa Maria et Mc Allister, assis l’un en face de l’autre, ne desserrent les dents que pour manger. Par instants, McAllister la regarde et ouvre la bouche comme pour lui adresser la parole, mais, chaque fois, Lisa Maria se débrouille pour lui intimer de se taire, d’un simple signe de tête. Elle n’est pas d’humeur à se donner en spectacle.

Elle préfère se concentrer sur les verres de ses invités en veillant à ce qu’ils soient toujours pleins. Ce n’est pas difficile, car elle-même n’a pas la moindre envie de boire du vin. Puis elle se charge de desservir les assiettes, réussissant même au passage à renverser un peu de soupe sur le jean de McAllister.

Toute la tablée se tait en voyant arriver le plat de résistance. Le pain de viande est délicieux, moelleux et croustillant à la fois, les amandes grillées sont croquantes à souhait. Grace a préparé du riz *kedgeree*, une recette à base de gingembre, de cardamome et de cannelle, ainsi qu’une purée de panais et des concombres finement découpés en lamelles qu’elle a fait mariner dans de la crème aigre et de la ciboulette.

Tout est vraiment délicieux. Mais Lisa Maria n’a pas très faim. Elle fait un tour de table du regard (en évitant McAllister, bien entendu), frappée par le pouvoir de la nourriture sur les comportements humains. Car, au fil du repas, Grace et Jack avouent l’un et l’autre avoir tendance à exagérer les souvenirs du passé. Trevor lui-même glisse à Lisa Maria qu’elle est une formidable

cuisinière et que son pain de viande mérite un nom plus poétique. Le seul qui reste muet comme une carpe, c'est McAllister.

Lisa Maria laisse à Trevor et à Jack le soin de baptiser le plat. Trevor est un ardent défenseur de l'appellation *Terrine de déesse bleue* tandis que Jack se bat pour *Hérisson à l'étuvée* au prétexte que le plat en a l'apparence.

Lisa Maria commence à rassembler les assiettes, le moral dans les chaussettes. Chaque fois qu'elle regarde en face d'elle, elle a envie de jeter quelque chose à la figure de McAllister : un couteau, une fourchette, ou une question du genre « comment va Felicity ? » qu'elle poserait d'une voix glaciale...

Mais tant qu'elle est à table, elle se contente de lutter contre le pire de ses péchés capitaux (la colère...), ne lui donnant libre cours qu'une fois dans la cuisine où elle balance sa pile d'assiettes dans l'évier !

Grace lui crie depuis le salon :

– Tout va bien, là-bas ?

Ce qui permet à Lisa Maria de sortir ses trois premiers mots depuis une heure :

– Super ! Tout baigne.

Après dîner, ils s'asseyent dans le salon. Alors que tous les autres optent pour un porto, McAllister reprend un verre de vin rouge. Il n'a pas adressé une seule fois la parole à Lisa Maria, laquelle est ravie de lui rendre la pareille.

Trevor s'assied à côté d'elle.

– Pourquoi êtes-vous aussi triste ?

C'est Grace qui répond à sa place.

– Elle soigne une peine de cœur...

Lisa Maria lui lance un nouveau regard meurtrier. McAllister soupire.

– Bon, je...

Lisa Maria lui coupe la parole.

– Plus un mot !

Jack s'en mêle.

– Vous savez, il n'y a qu'une chose à faire quand on a une peine de cœur.

Sur ce, il bâille et se dirige vers le tableau au-dessus du canapé. Grace le relance.

– C'est quoi, ce remède ?

– Comment ça... ? Ah, oui, eh bien, le Debris, bien sûr !

– Oui, bien sûr.

Trevor approuve d'un signe de tête.

McAllister devient blême. Lisa Maria meurt d'envie de demander une petite explication. Son amour-propre l'en empêche, mais son visage la trahit. Grace s'empresse de l'éclairer.

– Le Debris est un club de Soho.

Trevor ajoute son grain de sel.

– Vous avez sûrement vu des grandes affiches dans le métro : « Debris... le rendez-vous des couche-tard qui broient du noir. »

– L'effet est immédiat. On va au Debris quand on est sous le coup d'une déception, ou simplement pour profiter du spectacle.

Elle se tourne vers Jack.

– C'est une idée géniale, je me demande pourquoi je n'y ai pas pensé plus tôt. Si on allait y faire un tour ?

Spangle continue de fixer le tableau.

– Quoi... ? Ah, oui, le Debris. D'accord, allons-y!

McAllister ouvre la bouche pour décliner l'invitation, mais Grace le devance.

– Vous aussi !

Quant à Lisa Maria, elle est sommée de prendre son manteau.

– Excusez-moi, mais je préfère rester ici...

Jack est inflexible.

– C'est hors de question !

– Allez, va chercher ton manteau. McAllister la regarde et lui dit d'un ton sérieux :

– Nous pourrions peut-être aller quelque part tous les deux, pour parler.

Lisa Maria va chercher son manteau.

Lorsqu'elle revient, Grace et Jack sont debout côte à côte devant le tableau (Trevor est dans la cuisine, et McAllister a dû faire un tour aux toilettes). Ils discutent tranquillement. Tout ce que Lisa Maria attrape au vol, ce sont quelques mots de Jack (« c'est vraiment bien »). Et dès qu'elle s'approche, ils relèvent la tête d'un même élan. Mais en voyant leurs joues pivoine et leurs yeux brillants, Lisa Maria comprend immédiatement à quel point ils sont amoureux l'un de l'autre.

Et elle se sent plus seule que jamais.

Jack insiste pour se rendre à Soho en taxi.

– Prendre le métro, ça ne me réussit pas...

Pour la première fois de la soirée, Lisa Maria prend conscience qu'elle est en compagnie d'une célébrité.

Le Jack de ce soir n'a pas grand-chose à voir avec le Jack qui faisait le paon à Harrods. L'autre Jack était en représentation, et il utilisait son apparence et son corps pour éblouir son public. Le Jack de ce soir a l'air très détendu, beaucoup plus simple... En un mot, totalement normal.

Lisa Maria trouve bizarre qu'elle ne ressente plus du tout ce soir l'attraction qu'elle a eue pour lui à Harrods alors que Grace a la réaction inverse.

Grace est rebutée par les paillettes et le côté poseur du personnage, peut-être parce qu'elle l'a connu avant.

Le taxi arrive, et tout le monde s'engouffre dans le véhicule, à l'exception de McAllister, qui se

contente de dire :

– Rendez-vous là-bas.

Alors que le taxi démarre, Grace proteste.

– Je suis sûre qu'on ne le reverra pas de la soirée.

Sur la banquette arrière, Trevor presse sa jambe contre celle de Lisa Maria. Elle regarde dans le rétroviseur extérieur la silhouette de son ex disparaître peu à peu.

Elle se tourne alors vers Grace.

– Je me demande bien ce qui a pu te passer par la tête pour que tu l'invites à notre petite fête...

– Ça va ! Ne commence pas !

Lisa n'est absolument pas attirée par Trevor, mais elle fait des efforts insensés pour voir en lui un possible prétendant. Il a tout du petit ami idéal : serviable, patient, attentif, fiable, digne de confiance. Il appartient de toute évidence à la catégorie 2, celle des hommes attachants, sérieux et un peu gauches, en gros ceux sur qui on peut compter. Elle est convaincue qu'il saurait être toujours à l'écoute de ses coups de gueule, et qu'il la rassurerait sur son pouvoir de séduction. Et puis, le moment venu, il ferait sans doute un très bon père.

McAllister, lui, fait clairement partie de la catégorie 1, celle des mecs qui ont un petit air frimeur et très portés sur le sexe.

Rien que d'y penser, elle en frissonne ! Mais elle poursuit sa petite réflexion. C'est vrai, Trevor possède toutes les qualités qu'une femme devrait rechercher chez un homme... mais que Lisa Maria n'a malheureusement jamais trouvées particulièrement sexy. Elle, elle adore les menteurs invétérés, à la personnalité complexe, et sujets aux sautes d'humeur. Ce n'est pas la première fois qu'elle fait ce constat, mais elle se demande pendant combien de temps encore on lui brisera le cœur avant qu'elle comprenne une fois pour toutes qu'elle fait les mauvais choix ?

Trevor sonde son regard. Elle résiste à l'envie de détourner la tête, le regardant à son tour droit dans les yeux en espérant de toutes ses forces qu'il puisse la faire changer.

La première chose qui la frappe lorsqu'elle pénètre dans le club, c'est l'odeur : un curieux mélange de vodka, d'encens, de sueur et de parfum. Un cocktail détonant, à la fois attirant et repoussant.

Vu de l'extérieur, le Debris est un immeuble assez ancien et très ordinaire. D'après Trevor, il aurait abrité autrefois une école pour jeunes filles dévoyées. Sur le trottoir, les gens attendent par petits groupes qu'on veuille bien les laisser entrer. Puis quelqu'un reconnaît Jack Spangle, qui se retrouve, comme par enchantement, propulsé en tête de la file d'attente avec ses amis.

L'intérieur du club est sombre et enfumé. Seule la lueur vacillante de quelques bougies éclaire les lieux, jetant une aura de mystère sur chacune des personnes présentes. A l'accueil, un homme chauve vêtu de noir et dont la peau brille un peu dans la pénombre, assure à Jack qu'il est très content de le revoir, et il le conduit au premier étage dans un salon privé qui surplombe la piste de danse. Les murs et les meubles sont tapissés de velours cramoisi.

Comme le cercueil des vampires...

Le maître des lieux leur demande s'ils désirent du champagne. Jack fait signe que oui avant de

s'affaler sur un divan. Alors que l'homme s'apprête à se retirer, Lisa Maria lui pose la main sur le bras.

– Dites-moi, comment faites-vous pour avoir la peau qui brille ?

– J'utilise de la vaseline.

– C'est quoi, cette musique ?

Trevor s'empresse de renseigner Grace.

– De la synthé pop...

Il faut dire que cette musique électronique tout en pulsations, à la frontière de la techno et du gothique, semble venir d'un autre monde.

Jack prend des nouvelles de McAllister... à sa façon.

– Où est passé l'Amerloque ?

Grace hausse les épaules.

– Il s'est sans doute perdu en cours de route.

Une serveuse tatouée, en corset et en jupe de cuir noir, pénètre dans la pièce en trimbballant un plateau d'argent. Derrière elle, une autre serveuse arborant la même tenue apporte le seau à champagne. L'une fait sauter le bouchon tandis que l'autre tient le plateau où sont posés les verres. Lisa Maria est frappée par la beauté des tatouages sur leurs jambes musclées et, soudain, c'est la révélation : ces deux-là sont des hommes. Leur eye-liner ressemble à du cuir vernis.

Tout en sirotant son verre de champagne, elle observe les corps qui se tortillent sur la piste de danse. Grace se lève pour mieux voir. Jack lâche :

– Ecoutez, il y a un thérémine...

Il s'étend de tout son long sur la chaise et pose une flûte à champagne en équilibre sur sa poitrine.

– Nous en avons un dans notre dernier album.

Assise dans son fauteuil de velours, Grace lui confie qu'elle a toujours voulu apprendre à jouer du thérémine, cet instrument de musique électronique étrange, qui produit des sons sans même qu'on le touche, par le biais de simples vibrations.

Jack se penche en arrière.

– C'est vrai ? La semaine dernière, j'ai essayé, mais c'était un vrai désastre. C'est juste un coup à attraper, il suffit d'agiter les mains d'une certaine façon. Tu peux venir à la prochaine séance, si tu veux.

Ça, c'est de l'amour...

Lisa Maria soupire. Trevor s'approche d'elle.

– Vous dansez ?

D'ordinaire, elle adore danser, sur n'importe quel type de musique. Mais ce soir, elle n'en a pas la force.

– Non, merci. Pas maintenant.

– D'accord... Vous savez, j'ai traversé moi-même une sale période, l'an dernier. Une rupture. Il m'arrive encore de ne pas me résigner...

– C'est vrai ?

Le voilà qui devient encore plus sympathique à ses yeux.

– Elle m'en a fait voir, comme disent ces fichus Américains... Oh pardon, j'oubliais que vous étiez américaine.

Loin se sentir offensée, Lisa Maria est piquée par la curiosité.

– Pourquoi les Anglais disent-ils toujours de nous « les Américains ou ces Américains » ? Comme si nous étions tous sortis du même moule ?

– Par manque d'assurance, j'imagine. Et aussi par esprit de clocher, naturellement. Mais je suppose que chez vous, vous avez aussi tendance à généraliser quand vous parlez « des Anglais ».

Elle n'a pas le cœur à lui dire qu'aux Etats-Unis la majorité des gens se fiche totalement « des Anglais », sauf s'il s'agit de célébrités !

– Sans doute, oui. Mais la situation n'est pas du tout la même.

Jack l'interrompt.

– Bien sûr... Vous, vous avez fait une révolution. Nous, nous avons fait front.

Elle ne se souvient pas du moment exact où la musique a changé, mais, tout à coup, la douce ambiance des synthétiseurs augmente en décibels et le rythme devient plus lancinant. Trevor lâche son diagnostic.

– La techno est en train de virer au punk.

Lisa Maria a bu suffisamment de champagne pour se dire qu'elle pourrait bien embrasser Trevor avant que la nuit ne s'achève. Il n'est même pas exclu qu'elle lui accorde une danse. Il n'a rien à voir avec McAllister.

Jack est toujours assis, et Grace perchée sur l'accoudoir de son fauteuil. Il leur annonce que le spectacle va commencer.

Une femme (ou un homme ?) en manteau et bottes de cuir noir, traverse la piste de danse en sautillant et bondit sur la scène. Il (ou elle ?) porte une cravache à la main.

La musique s'arrête brusquement. Deux guitaristes font leur apparition sous la lumière bleue des spots et commencent à s'agiter à fond la caisse. Puis un batteur se matérialise derrière eux dans la lumière rouge d'un projecteur.

Lisa Maria reconnaît presque instantanément l'air. C'est *Heart Of Glass*, le vieux tube de Blondie.

Le soliste passe la main dans ses cheveux blond platine qui luisent tellement sous les projecteurs que Lisa Maria se demande ce qu'il a pu étaler dessus...

Le chanteur ponctue chaque phrase d'un coup de cravache. La foule des ex-danseurs se presse au pied de la scène, comme s'ils espéraient tous recevoir un coup !

Le chanteur entonne (à la limite du feulement) : « Once I had a Love... » où il est question d'une ex, une marrante devenue soudain très chiante. Cette chanson pop très connue devient soudain presque menaçante.

Trevor s'est levé. Il chante et hurle avec les autres, et Lisa Maria se retrouve debout près de lui.

S'agirait-il d'une catharsis, comme disent les psy... ?

Le rythme s'accélère. On passe du répertoire de Blondie à Roy Orbison (*Only The Lonely* et *Crying*), puis aux Pet Shop Boys (*Rent* et *Always On My Mind*) sans oublier les Supremes (*You Keep Me Hanging On*).

Tous ces airs sont chantés et joués à un rythme d'enfer, un *beat* saccadé, pour véhiculer une énergie proche de la rage. Le soliste s'éclate, hurlant en balançant sa cravache dans la foule qui s'empresse de la relancer sur scène. Entre chaque air, le groupe et le public échangent des commentaires à voix haute en gesticulant comme des forcenés.

Lorsque la musique s'arrête – aussi brutalement qu'elle a commencé –, les lumières se tamisent et la pénombre redescend sur la salle. Lisa Maria reprend ses esprits et s'aperçoit qu'elle se sent beaucoup mieux. Elle se sent même *très bien*.

Trevor est en train de danser tout seul en faisant le tour de la pièce et en chantonnant. Grace et Jack sont blottis l'un contre l'autre dans le fauteuil. La serveuse apporte une nouvelle bouteille de champagne, et Trevor tend un verre à Lisa Maria. Mais elle refuse. Cette fois, elle se sent fin prête à danser.

« Chère Lisa Maria,

Ce sont mes hormones qui régissent ma vie. Selon le jour du mois, je peux sans prévenir être ange ou démon. Je me retrouve en train de faire des choses que je n'avais pas prévues, et à éprouver des sentiments curieux que je suis incapable de comprendre. Dois-je demander de l'aide à un professionnel ?

Turbulence, de Tonawanda. »

« Chère Turbulence,

Il serait temps de vous apercevoir que vous n'êtes pas la seule... La plupart du temps, tout le monde ressent ce que vous ressentez. Nous ne sommes que poussière emportée par le vent... vous vous souvenez de la chanson ? Ce sont nos hormones qui jouent le rôle du vent, et nous sommes la poussière, ma chère Turbulence !

Si la situation commence à vous échapper sérieusement, vous pouvez bien entendu demander conseil à un généraliste, à un psychologue, un acuponcteur, un prêtre ou un médium. Je vous conseille de recourir aux plantes avant de passer aux médicaments.

Et n'oubliez pas, Turbulence : chaque journée est une route sinueuse,

Lisa Maria. »

La bande des quatre redescend l'escalier. On dirait des enfants un peu éméchés, mais dans le cas de Lisa Maria, c'est plus à cause de ses émotions que du vin.

Les membres du groupe, qui n'ont pas terminé leur pause, sont assis à un bar en forme de fer à cheval d'un beau rouge sombre comme l'intérieur d'une gigantesque bouche. Ils sifflent Jack. La seconde d'après, tout le monde se retrouve au bar et parle boulot.

Lisa Maria se hisse sur un tabouret à côté de Trevor, qu'elle considère à présent, sur un plan purement affectif, comme son âme sœur. A sa façon de lui tenir délicatement la main, on dirait qu'il fait ça pour la première fois...

Subitement elle lui demande :

– Quel âge avez-vous ?

– Vingt-quatre ans.

– J'ai six ans de plus que vous.

Il a l'air surpris, mais pas inquiet.

– J'ai toujours pensé que l'âge ne comptait pas beaucoup. Qu'en pensez-vous ? En plus, il paraît que je suis très mûr pour mon âge.

Jack se penche vers Lisa Maria de l'autre bout du bar.

– Vous savez chanter ?

– Disons que j'ai chanté dans la chorale du lycée. Et à l'église.

Trevor intervient :

– Moi, je suis incapable de chanter.

Jack repose son verre rempli d'un curieux liquide brun.

– Pas de problème, mon vieux. On te trouvera un tambourin.

Lisa Maria essaie de s'interposer, mais Jack est plus rapide qu'elle.

– Nous allons chanter avec le groupe. Juste un air ou deux. Ne vous inquiétez pas, ils ont toutes les paroles sur un écran karaoké.

– Attendez une minute !

C'est encore Lisa Maria qui essaie d'en placer une, et cette fois, Grace se retourne.

– C'est chouette, non ? Nous allons faire les chœurs. Jack a dit qu'il ne voulait pas aller sur scène sans nous.

– Mais...

– Pas de mais ! Tout ça fait partie de ton processus de guérison pleine et entière.

Jack pousse un verre vers Lisa Maria.

– C'est de l'assistance à personne en danger. Tenez, buvez-moi ça !

Elle en prend une gorgée et fait la grimace... à laquelle il s'empresse de répondre par une autre grimace.

– Bien ! Maintenant, allons-y !

Après le premier morceau, elle se demande s'ils ont été à la hauteur, à commencer par elle...

Sur le moment, elle a juste eu la certitude fugitive qu'elle allait se rendre ridicule. La seconde d'après, elle chantait.

Ils ont choisi une ancienne chanson de Martha and the Vandellas, *No Place To Run, No Place To Hide*. Elle a entendu cet air il y a longtemps sur une station de radio qui passait de vieux tubes, mais c'était facile à suivre sur l'écran de karaoké. Jack a d'abord chanté l'air en solo, ralliant la foule avec un fouet dans chaque main. Puis Grace et Maria sont venues jouer les choristes pendant que Trevor agitait son tambourin, de plus en plus à l'aise.

Le public sautillait sur place, se balançait ou dansait, faisant à Jack un doigt d'honneur en poussant des hurlements, pour finir par applaudir et siffler tout en allumant leurs briquets.

Lisa Maria, qui n'avait jamais été applaudie depuis les concerts donnés par sa chorale du lycée – où les parents n'étaient pas pour rien dans l'enthousiasme de la foule – s'est sentie grisée.

Elle échange avec Grace des sourires complices. Quel pied ! Elle se sent vraiment bien...

Jack leur annonce qu'ils doivent remettre ça et se lancer dans une version punk à deux temps de *You're No Good*.

Grace se rapproche de Lisa Maria, et les deux filles se remettent à jouer les choristes avec une ardeur non feinte. Elles vont même jusqu'à improviser des pas de danse et à pointer le doigt vers le public à chaque reprise de « You're no good » !

Tandis que l'air atteint son paroxysme, Grace (dont la robe *vintage* s'est déchirée au niveau de la poitrine) et Lisa Maria (qui a perdu une des bretelles de sa petite robe noire) encadrent Jack, et ils hurlent d'une même voix la fin de la chanson. Le public en rugit de plaisir.

Au premier rang, un type supplie Lisa Maria de lui donner un coup de cravache. Elle éclate de rire. Ça, c'est de la vraie catharsis ! Elle s'est rarement sentie aussi libérée et aussi proche du

satori qu'en cet instant !

Les lumières se rallument doucement, et elle contemple une dernière fois la foule qui ondule comme un gigantesque serpent... à l'exception d'un homme assis au bar, immobile. *McAllister*.

Le trouble de Lisa Maria n'échappe pas à Grace.

– Qu'y a-t-il ?

Jack leur passe la main autour des épaules, et ils quittent la scène. Trevor les suit et n'arrête pas de répéter :

– Vous vous rendez compte ? Je sais jouer du tambourin!

Jack abonde dans son sens.

– Eh oui, mon vieux !

Ils se frayent lentement un chemin parmi les danseurs, qui n'arrêtent pas de les toucher – avec une certaine réserve tout de même sauf pour Jack, qui récolte quelques bourrades à la limite du coup de poing. Mais ça ne lui fait apparemment ni chaud ni froid !

Grace s'approche de Lisa, qui la prend aussitôt à témoin.

– Vise un peu... Le sale menteur que tu as eu l'idée saugrenue d'inviter à dîner a fini par se montrer.

Elle fait un signe de tête en direction du bar.

La maison leur offre un verre. Lisa Maria opte pour un Russe Blanc.

McAllister y va de son commentaire.

– C'était vraiment quelque chose !

Lisa Maria, toujours requinquée par leur prestation, lui demande ce qu'il fait ici... Quant à Grace, elle s'empresse de faire son plus beau sourire, qui veut dire : « Ah, ces Américains, quels farceurs ! »

– Tiens, Lisa... ton cocktail !

Puis elle se tourne vers McAllister.

– Je suis ravie que vous vous soyez décidé à nous rejoindre.

Trevor passe son bras sur l'épaule de Lisa Maria, qui, l'air de rien, sirote quelques gorgées de Russe Blanc en jetant un regard en coin vers McAllister par-dessus le rebord de son verre. Il est en train de mettre les choses au point avec Grace.

– Je n'ai jamais eu l'intention de...

Lisa Maria l'interrompt.

– Tu n'as jamais l'intention de faire *quoi que ce soit*. Jamais.

Jack passe le bras autour de la taille de Grace et lance à la cantonade :

– Quel *trip*... Ce que j'aime chez les Américains, c'est qu'avec eux, il n'y a jamais de faux-fuyants !

McAllister se renferme dans sa coquille.

Trevor est en train de raconter sa vie à Lisa Maria d'une voix si basse qu'elle doit faire des

efforts insensés pour l'entendre. Elle commence d'ailleurs à avoir mal au crâne et s'exclame :

– La journée a été longue !

Jack s'empresse d'acquiescer. Depuis une demi-heure, son bras n'a pas quitté la taille de Grace, et une petite voix souffle à l'oreille de Lisa Maria qu'elle va sans doute rentrer seule à la maison.

– Oui, je m'en souviendrai, de cette nuit ! Lisa, ça ne t'ennuie pas de rentrer chez nous toute seule ? Je passe la nuit chez un vieux copain...

Elles échangent un regard. Lisa Maria exprime le vœu muet que ces retrouvailles ne se terminent pas par un chagrin d'amour.

Pendant qu'ils font la chasse aux taxis, Lisa Maria finit par perdre Trevor de vue. Elle se retrouve assise sur la large banquette arrière d'un véhicule aux côtés de McAllister.

– Où est Trevor ?

Mais McAllister est déjà en grande conversation avec le chauffeur de taxi.

La voiture démarre et McAllister la regarde.

– Ça va ?

– Et Felicity, comment va-t-elle ?

– Pour l'instant, elle est plutôt contrariée. Elle a l'impression que quelqu'un lui vole son identité.

Lisa Maria prend l'air innocent d'un nouveau-né.

– Au début, j'ai pensé qu'elle se faisait des idées, et je lui ai dit qu'elle ne devait pas laisser le stress de son boulot empiéter sur sa vie privée.

– Je suis certaine que dans des moments comme ceux-là, tu dois lui être d'un grand réconfort.

McAllister la regarde d'un drôle d'air.

– Tu sais, ce n'est jamais que mon éditrice.

– Bien sûr. Ça explique que vous fréquentiez tous les deux des hôtels miteux.

McAllister a l'air de tomber des nues.

– Des hôtels ? Mais quels hôtels... ?

Lisa Maria s'efforce de parler d'une voix posée, sans hausser le ton. Comme si tout ce qu'elle disait n'était qu'une vaste plaisanterie.

– Et je ne parle pas des rendez-vous à Cambridge... A part ça, je ne vois rien.

– Pour la bonne raison qu'il n'y a rien à voir!

Ils restent une minute sans parler. Puis il attaque à son tour.

– Et peux-tu me dire ce que tu fais avec ce Trevor?

– Ce Trevor, comme tu dis, a tout pour être le petit ami idéal...

– Sans blague !

Elle essaie de voir le visage de McAllister, mais sans succès. Il fait trop sombre.

McAllister se penche vers le chauffeur.

– Vous pouvez tourner à droite au coin de la rue, s’il vous plaît... ?

Et quelques mètres plus loin, il ajoute :

– Vous pouvez me déposer n’importe où, là où ça vous arrange.

Il règle le montant de la course. Lisa Maria ne reconnaît pas du tout l’endroit.

– Tu as déménagé ?

– Oui, quelques jours après ton départ. Il y avait trop de souvenirs, dans cet appartement.

Il se tourne vers elle.

– Je suppose que tu n’as pas envie de monter. Elle pense : *Tu plaisantes ?* Mais tout ce qu’elle trouve à répondre, c’est :

– Je ne pense pas que ce soit une bonne idée.

– Sans doute pas. Bon, eh bien, bonne chance avec Trevor.

Et il descend du taxi.

Tandis que la voiture redémarre, elle ne peut s’empêcher de le suivre des yeux. Il émane de lui quelque chose comme un mélange de colère... et de solitude.

Il ne se retourne même pas pour la regarder partir.

De retour à l’appartement, Lisa Maria jette un œil sur le désordre qui règne dans la cuisine. C’est un peu à l’image de sa vie. Elle se dit que, demain, il fera jour, et elle éteint les lumières.

Mais quand elle se réveille le lendemain – c’est-à-dire quelques heures plus tard –, rien n’a changé. Elle entend des bruits bizarres dans la cuisine. Serait-ce Mme Beeton qui s’attaque aux assiettes ? Elle reste un moment sans bouger, bouleversée par le rêve qu’elle vient de faire, puis elle prend conscience peu à peu que ce rêve était bien réel.

McAllister est bel et bien venu à ce dîner, ainsi qu’au Debris, et l’alcool aidant, elle, Lisa Maria, est bien montée sur scène pour participer à un karaoké avec Grace et Jack et... comment s’appelle-t-il, déjà ?

Et Grace, cette veinarde, va se réveiller dans les bras de l’homme qu’elle aime.

Lisa Maria soupire et ne souhaite qu’une chose : se rendormir.

« Chère Lisa Maria,

Depuis qu' ils ont supprimé votre rubrique, j' ai l' impression d' avoir perdu ma meilleure amie. Je vous lisais chaque semaine et je vous ai toujours fait confiance. Maintenant, je n' ai plus personne pour me dire ce que je dois faire,

Une Esseulée, d' Argyle. »

« Chère Esseulée,

Vous seule êtes à même de décider de ce que vous allez faire de votre vie. Surtout, ne laissez personne, même moi, vous persuader du contraire,

Lisa Maria. »

« P.S. : Si le cœur vous en dit, faites profiter les médias de votre lettre. Mais d'abord, faites-moi une faveur : supprimez la dernière ligne. »

Lorsque Lisa Maria se réveille pour la seconde fois, elle éprouve l'étrange sensation d'être différente de celle qui s'est réveillée la première fois.

J' ai déménagé quelques jours après ton départ. Ces mots prononcés par McAllister la veille ne cessent de la hanter. Car ils signifient que la Felicity qu'elle a vue dans l'appartement enveloppée dans la robe de chambre de son ex n'était peut-être déjà plus avec lui...

Quant à la Lisa Maria amère et ruminant sa vengeance, ou la Lisa Maria énamourée débarquant à Londres pour retrouver l'homme qu'elle aimait, elle n'a plus rien à voir avec celle d'aujourd'hui. Tous ces personnages ont désormais disparu. Ils sont morts.

La nouvelle Lisa Maria sort du lit et va à la fenêtre. Un pâle soleil tente de faire une percée à travers les nuages d'octobre. Mais comme il est presque midi, il y a fort à parier que le temps ne s'éclaircira pas davantage, aujourd'hui.

Sur la table encombrée d'objets placée sous la fenêtre, son ordinateur portable clignote pour lui faire savoir que ses batteries sont chargées. Elle touche le clavier et l'écran s'allume, dévoilant le projet sur lequel elle travaillait, la fameuse chronique londonienne.

« En Grande-Bretagne, il y a deux sortes d'hommes : ceux que l'on croirait tout droit sortis de chez le teinturier... et les autres. Hugh Grant et Sting appartiennent à la première catégorie. Ils prennent des bains régulièrement et se font blanchir les dents. Tous les autres appartiennent à la seconde catégorie et se révèlent – pour la plupart d'entre eux – bien plus intéressants que les premiers. »

Le paragraphe est suivi d'un commentaire sur les femmes britanniques.

« De nombreuses Anglaises ont tendance à parler d'un ton pleurnichard, et d'une voix nasillarde qui vire à l'aigu à la fin de chaque proposition, ce qui transforme la moindre phrase en une succession de questions assez pénible à suivre. »

Mais comment a-t-elle pu écrire toutes ces bêtises ? Et quel mépris... ! Tout le monde ne se conduit pas comme lord Archer et lady Parsley. Comment peut-elle passer son temps à demander

aux gens pourquoi les Britanniques ont une vision aussi stéréotypée des Américains alors qu'elle se comporte exactement de la même façon avec eux ?

Un jour, lorsqu'elle se sentira plus forte, elle écrira une nouvelle chronique londonienne pour rendre hommage à la gentillesse de Grace et de la tante Pru, des chauffeurs de taxi de Cambridge et des visagistes italiens... Et à une multitude d'obscurs inconnus.

En attendant, elle décide de détruire tout le fichier. Puis elle met de l'ordre dans la cuisine.

Elle ne sait pas exactement où elle va, mais elle a la présence d'esprit de prendre son trench-coat et de laisser à manger à Mme Beeton, qui lui faisait carrément la gueule. Elle laisse aussi un message destiné à Grace, pour lui expliquer qu'elle sera de retour à temps pour le dîner.

En marchant jusqu'au métro, elle frissonne. L'air qu'elle respire lui rappelle que l'Angleterre est une île... avec cette forte odeur de sel et d'algues qui se fond aux senteurs habituelles d'une grande ville.

Dans le wagon, elle se laisse bercer par le bruit et le mouvement, par l'alternance entre l'obscurité des tunnels et les lumières des stations. *Le Livre tibétain de la vie et de la mort* parle de la conscience et de la renaissance, du cycle éternel de l'évolution, de la désintégration et du retour à la vie. Le balancement et le tangage du wagon lui font peu à peu lâcher prise avec le réel.

Un moment plus tard, Lisa Maria refait surface. Elle n'a aucune idée de l'endroit où elle se trouve, mais elle se sent curieusement calme, et son esprit est on ne peut plus clair. Et cette lucidité lui donne l'envie d'agir : le moment est venu de terminer la conversation entamée hier avec McAllister.

Elle n'a pas beaucoup de mal à retrouver la rue où le taxi a déposé son ex la veille. Il lui suffit de prendre le métro jusqu'à Charing Cross, puis de marcher jusqu'à Trafalgar Square et de suivre l'itinéraire emprunté par la voiture.

Mais une fois arrivée dans la fameuse rue, elle n'a aucun indice qui puisse l'aider à trouver l'immeuble où il habite. Pourtant, elle ne se départ pas de son calme et de sa détermination et se dirige vers un petit marché qui se trouve tout près, au coin de la rue.

Elle est obligée de faire la queue, mais son tour arrive enfin.

– Vous désirez ?

– Je recherche un ami, et je me suis dit que vous pourriez peut-être m'aider. C'est un Américain, un grand type mince qui a pour habitude de dévaliser les rayons de tourtes à la viande et aux rognons...

Avant d'appuyer sur la touche en face du nom « McAllister », Lisa Maria attend un bon moment dehors, juste devant la porte d'entrée de l'immeuble, en s'efforçant de rassembler toute la lucidité et la détermination dont elle faisait preuve quelques instants plus tôt dans le métro.

Pour finir, c'est surtout le froid qui l'incite à appuyer sur le bouton de l'Interphone.

Elle appuie sans succès une fois, deux fois, et elle continue. *Ce n'est pas possible, il doit y avoir une panne...* En plus, elle a beau appuyer sur les autres touches, aucun voisin ne vient à son secours.

Elle abandonne. Elle redescend la rue, passe près du marché et se dirige vers la station de

métro. En arrivant, une sorte d'instinct lui dicte de se retourner pour regarder derrière elle. Et elle le voit... McAllister remonte l'autre côté de la rue pour regagner son appartement.

Le temps qu'elle arrive devant l'immeuble, McAllister a déjà disparu. Elle appuie sans hésiter sur la touche de l'Interphone, et lorsque la voix de son ex lui parvient via le haut-parleur, elle se contente de dire :

– J'aimerais te parler des gens qui trichent.

Quelques secondes plus tard, il lui ouvre sa porte.

– J'étais certain que c'était toi. N'importe qui d'autre aurait commencé par me dire bonjour.

Ce nouvel appartement n'a rien de commun avec celui qu'ils ont partagé. Pas de plancher lustré, pas d'ameublement minimaliste. Ici, il y a en tout et pour tout une cuisine et une chambre. C'est certainement un meublé car tout a l'air vieux et passablement usé.

– Tu veux du thé ?

La minuscule cuisine est absolument dégoûtante, l'évier est rempli d'assiettes sales et de boîtes en alu qu'on utilise pour les plats à emporter (en l'occurrence des tourtes à la viande et aux rognons...).

– Ne t'inquiète pas pour le thé, je ne suis pas venue pour ça. Et je n'abuserai pas de ton temps.

McAllister éclate de rire.

– Mais j'ai tout mon temps...

Il lui désigne du doigt une chaise de bois où elle s'assied avec beaucoup de précaution en évitant la pile de boîtes en alu juste à côté. Il s'assied face à elle, de l'autre côté de la table.

Elle s'efforce de parler d'un ton détaché, quasi mécanique.

– Tout ce que je veux savoir, c'est depuis combien de temps tu couches avec Felicity. J'en ai besoin pour, comment dire... faire le deuil de notre couple. Est-ce que ç'a commencé avant mon arrivée à Londres, ou après ?

McAllister semble à la fois amusé et contrarié. Est-ce à cause du ton qu'elle a pris, ou de la question elle-même ? Difficile à dire.

Toujours est-il que l'impassibilité de Lisa Maria est en train de fondre à la vitesse grand V.

– Ne prends pas ça à la légère ! Rappelle-toi, je vous ai vus entrer dans un hôtel. Et je t'ai suivi jusqu'à Cambridge il y a quelques semaines.

Il lui lance un regard qu'elle connaît bien, un mélange d'indignation contenue, d'humour et de tendresse.

– Tu m'as donc bel et bien suivi ! C'est drôle, parce que je me souviens que, ce jour-là, j'ai eu une curieuse sensation, comme si quelqu'un m'observait.

– A un moment, tu es passé à côté de moi sans me voir. Tu devais être trop obsédé par Felicity pour remarquer ma présence.

Cette fois, Lisa Maria a pris un ton indigné, et elle s'en veut à mort. Lui la regarde avec une telle intensité qu'elle est obligée de tourner la tête.

– Lisa, tu ne cesseras jamais de me surprendre...

– Moi, te surprendre ? Et toi donc ! Quand je pense que tu... tu lui as donné mon imper !

Elle donne un coup sur la table, geste qui lui ressemble peu mais qu'elle a sans doute hérité de sa mère, ce qui la rend encore plus furieuse.

McAllister a l'air décontenancé.

– Je lui ai juste donné l'autorisation d'emprunter ton imper parce qu'il pleuvait ce jour-là. Désolé...

Il se lève et s'approche de la chaise où elle est assise, mais elle détourne la tête.

– Lisa... ! Elle n'a pas pu me le rendre car elle se l'est fait voler chez elle, et comme elle ne se sentait plus en sécurité dans sa maison, elle a emménagé dans son ancien appartement. J'ai essayé de t'appeler pour te le dire.

Lisa Maria est bien trop sonnée pour parler.

Il se penche et lui glisse à l'oreille :

– Je voulais t'acheter un nouvel imper. Je ne voulais pas que tu risques d'attraper froid.

Elle lève la tête vers lui, et ce qu'il lit sur son visage le pousse à la prendre dans ses bras pour la transporter dans un fauteuil bien rembourré. Il la tient une minute dans ses bras... le temps qu'elle recouvre suffisamment ses esprits pour tenter de s'échapper.

– Attends un peu ! Je veux que tu restes tranquille une minute et que tu m'écoutes. Je n'ai jamais eu d'aventure avec Felicity. J'ignore ce qui t'a poussée à le croire, mais c'est faux.

Elle fixe le plancher.

– Et cette histoire d'hôtel ?

Il a l'air perdu...

– Tu sais bien... Je t'ai vu entrer dans un hôtel de Soho. Le jour où j'ai déménagé.

– Ah, d'accord... je comprends mieux ! Figure-toi que Felicity m'a trouvé un descendant direct de John Dudley. Tu te souviens du duc de Northumberland, celui qui a décidé du sort de lady Jane ?

Elle n'en a pas le moindre souvenir.

– Bref... le type travaille dans cet hôtel, et nous sommes allés l'interviewer. J'essayais d'imaginer la vie d'un Dudley de nos jours... Toujours pour mon bouquin, bien sûr. Mais l'interview n'a pas servi à grand-chose. Felicity n'a pas toujours raison !

Elle a quand même réussi à t'attirer dans un hôtel!

– Et cette virée à Cambridge ?

– J'y suis allé pour me documenter, toujours pour mon livre. Felicity était déjà sur place, elle devait voir un autre auteur. Nous nous sommes donné rendez-vous pour prendre un café, puis nous sommes allés dîner chez l'auteur en question. Lisa, tu sais que tu as une sacrée imagination ?

Elle ne répond rien. Au fond d'elle-même, elle reste convaincue que Felicity courait après McAllister, et pas seulement pour son livre !

– Je n'ai jamais été capable de te cerner, et je suppose que c'est en partie pour ça que tu me plais tant. Tu investis une telle énergie à imaginer des choses qui n'existent pas, puis à les

imbriquer les unes aux autres pour te faire tout un film...

Elle agrippe le bras du fauteuil.

– Je suis vraiment comme ça ?

Lisa trouve que tout ça ressemble furieusement à la réaction de quelqu'un d'autre, quelqu'un qui aurait fait une analyse élaborée de la situation... Sa mère, par exemple.

– Oui, je te le confirme. C'est peut-être parce que tu as peur de t'engager. N'oublie pas que cette histoire nous est déjà arrivée : c'est la seconde fois que tu prends la fuite à la suite d'un malentendu...

– Mais toi... ?

Curieusement, elle n'a plus du tout envie de rétablir la vérité, peut-être parce qu'elle n'est plus sûre de rien.

McAllister lui caresse les cheveux.

– Mes sentiments pour toi n'ont pas changé. J'en ai pris conscience hier soir. Seulement maintenant, il y a ce Trevor, et je t'avoue que je commence à me demander si nous sommes vraiment faits l'un pour l'autre.

Elle se renverse en arrière pour voir son visage. Il a le regard triste et désabusé.

– Tu sais, Lisa, je ne suis pas particulièrement facile à vivre, j'en suis très conscient. Je passe le plus clair de mon temps le nez dans mes bouquins, et je sais que je te néglige. Alors ça te rend dingue et tu fiches le camp en imaginant le pire. Mais chaque fois que tu pars, ça me fait mal. Bien trop mal.

Elle voudrait dire quelque chose, mais elle est incapable d'émettre le moindre son. *Qu'est-ce qu'il croit ? Moi aussi, j'ai mal...* Elle réussit quand même à se mettre debout.

– Donc tu n'es pas amoureux de Felicity... ?

– Mais non, pas du tout ! Je la trouve simplement intéressante. Je dirais même qu'en ce moment, je la plains. Elle a un petit côté lady Jane, tu sais ? Elle a eu une enfance terrible, et pour s'en sortir, elle se croit obligée d'être toujours sur la défensive.

Lisa Maria se fiche éperdument de l'enfance de Felicity, mais elle s'abstient de tout commentaire.

– Je me demande si Jane aurait tourné comme Felicity si elle avait survécu... Tu vois, je suis toujours obsédée par lady Jane, et j'essaie toujours de terminer ce fichu bouquin ! J'ai pas mal modifié mon approche, ces derniers temps, et j'aimerais bien t'en parler, mais pour le moment, je suis crevé. C'est que la nuit dernière, je n'ai pas beaucoup dormi...

Et moi donc !

Lisa Maria a le sentiment d'être congédiée. Elle enfle son trench-coat, et il essaie de l'aider.

– Tiens... ! Il est nouveau ?

– Non. Je me suis contentée de récupérer mon bien. J'aimerais t'en parler, mais je crois que nous sommes tous les deux lessivés.

Lorsqu'elle se retrouve dans l'appartement de Grace, propre comme un sou neuf, elle trouve deux messages sur le répondeur. Grace lui fait savoir – d'une voix assez euphorique – qu'elle compte passer une nouvelle nuit en compagnie de Jack. L'autre message émane de Mercy, laquelle aurait « des choses à raconter » et apprécierait que Lisa Maria veuille bien la rappeler... Sa voix à elle est franchement hystérique !

Au lieu de la rappeler, Lisa Maria se verse un verre de beaujolais et s'assied à la table de la cuisine.

Le procès qu'elle a intenté contre McAllister, après avoir accumulé preuve sur preuve, ne tient plus du tout. C'est un peu comme la fin d'un film d'horreur : son Frankenstein à elle a été mis hors d'état de nuire par des gens bien intentionnés. Mais après avoir vécu des mois entiers avec ce monstre, elle s'est plus ou moins habituée à sa tête. Arrivera-t-elle à vivre sans lui ?

Que faut-il que je fasse ?

C'est bien ce que se demandait lady Jane en marchant vers l'échafaud, non ?

Lisa Maria se jure de changer ses habitudes. A partir de maintenant, elle va se consacrer à l'écriture.

Qui mieux qu'elle serait à même d'illustrer les sept péchés capitaux ? Et peu importe si personne ne le publie...

Au fait, qui a dit que l'écriture pouvait se révéler la plus belle des vengeancees ?

Cette phrase, Lisa Maria est incapable de dire de qui elle est, peut-être même l'a-t-elle inventée de toutes pièces. Mais elle a furieusement envie d'y croire.

Ce qui ne signifie pas qu'elle surestime ses talents d'auteur... Mais de 9 heures du matin, heure à laquelle elle s'assied devant son ordi, jusqu'à midi, elle réussit à oublier ses problèmes, ce qui est déjà un bon point.

Elle passe ses après-midi à faire un peu d'exercice, de la marche ou du jogging dans le parc. Et le soir, elle relit ce qu'elle a écrit le matin, puis elle téléphone à sa sœur ou à Grace.

Lorsqu'elle prépare son déjeuner ou son dîner, elle a parfois une petite pensée pour McAllister, qui, à l'autre bout de la ville, est sans doute en train de faire une petite pause, lui aussi, pour réchauffer une de ses fameuses tourtes !

Il lui manque terriblement, mais elle est encore sous le choc de ce qu'elle a appris. Après avoir tout gâché, comment faire pour essayer de tout arranger ? Elle ne voit pas d'issue.

Une semaine plus tard, lorsque Lisa Maria se décide à rappeler Mercy, elle apprend une bonne nouvelle, et cela a tendance à la perturber.

Mercy ne prend même pas le temps de lui dire bonjour.

– Les chefs d'accusation ont été retirés. Vous m'entendez ? La Paumée et Ed Ryan ont dit tous les deux qu'ils laissaient tomber.

Seule dans l'apparte de Grace, Lisa Maria a l'impression de rêver.

– Ryan a fait une conférence de presse, et il n'a pas cessé de parler de *l'Etat de droit*. Tu sais ce que ça veut dire, toi ? Pour moi, c'est du chinois.

Mais Lisa Maria ne le sait pas non plus.

Mercy s'empresse de lui raconter la suite.

– De toute évidence, quelqu'un s'est occupé de lui. Et si j'en crois la rumeur, ce quelqu'un lui ferait même un procès. Il avait l'air terrifié, ça transparaissait même dans sa voix. On aurait dit un gros lapin pressé de prendre la tangente. Il a même *présenté ses excuses* ! Tu entends ça, Lisa Maria Marino ? Ce salaud a présenté ses excuses ! Il a dit qu'il t'avait mal lue, et qu'il s'attacherait personnellement à ce que le type au Hummer soit poursuivi en justice.

Lisa Maria ne trouve rien à dire. Mercy s'inquiète.

– TU ES TOUJOURS LA ?

– Oui, oui.

– Bien, alors envoie-moi des textes. Et mets les bouchées doubles sur ton bouquin. Tu es très demandée, ma chère, alors ne t'étonne pas qu'on ait envie de te faire travailler le plus possible.

Lisa Maria sait qu'elle devrait être folle de joie. Pourtant, elle ne ressent rien du tout. Pourquoi ?

Elle essaie d'en parler avec sa sœur.

Ces derniers temps, elles se sont parlé au téléphone au moins une fois par semaine, abordant des sujets dont elles n'avaient jamais discuté auparavant : la façon dont elles vivent leur quotidien, du plus petit détail aux grandes décisions à prendre. Elles ont même abordé la grande question : « Pourquoi l'amour ne dure jamais ? » Elles discutent aussi de leurs exigences hormonales, des raisons qui pourraient expliquer les névroses de leur mère, de la meilleure façon de cuire les choux de Bruxelles...

Lisa Maria demande à sa sœur si quelqu'un de jaloux est condamné à ne jamais faire confiance à qui que ce soit.

– C'est probable. Pas une confiance totale, en tout cas.

Lisa Maria sait que sa sœur a raison. *Au moins, elle sait ce qui m'attend : une vie de solitude.*

– Mais il n'y a pas que la confiance, dans la vie. Tiens, prenons l'exemple de Joe : je lui fais confiance, mais je ne le trouve pas si intéressant que ça !

– Tu sais, Cindy, j'ai l'impression de mieux te connaître que lorsque j'étais chez nous et que nous nous parlions en face.

– Moi aussi.

– La distance permet parfois d'y voir plus clair.

Lisa Maria est vautrée dans son fauteuil préféré. Sur ses genoux, Mme Beeton fait une petite sieste, comme tous les après-midi.

Cindy lance :

– En tout cas, moi, ça m'a permis de *t'apprécier* !

– Parce que ce n'était pas le cas avant ?

– Comment aurais-je pu ? Tu étais tout le temps...

Lisa Maria n'entend pas la fin de la phrase, à cause des parasites sur la ligne.

– Cindy... je ne t'entends plus.

– ... et tu avais toujours une bonne raison de râler.

Nous y revoilà ! Toujours la colère...

– J'essaie de me contrôler. Tu sais, j'ai potassé les sept péchés capitaux pour mon bouquin, et j'ai lu quelque part que la colère est le défaut des gens qui rejettent l'amour, lui préférant une certaine forme de violence.

Cindy semble choquée.

– Tu as vraiment rejeté l'amour ?

Lisa Maria ne sait pas quoi répondre. Mme Beeton gémit dans son sommeil.

– Lisa ? Surtout, ne chasse pas toute la colère qui est en toi. Elle fait partie de ta personnalité.

– Si tu le dis... J'ai une bonne nouvelle à t'apprendre : je recommence à écrire pour Mercy. Elle m'a dit qu'Ed Ryan avait fait marche arrière.

C'est au tour de Cindy d'en rester sans voix.

– Tu ne l'as pas lu dans les journaux? Ma rubrique va reparaître dès la semaine prochaine. Elle sera même publiée simultanément dans plusieurs journaux. Et en plus, ils vont publier mon livre.

Toujours aucune réponse.

– Je me demande ce qui a pris à Ryan.

Et tout à coup, c'est l'illumination !

– Cindy, est-ce que tu y serais pour quelque chose?

Au bout d'un long moment, sa sœur se décide à parler.

– Disons que nous avons eu des mots. Je lui ai dit de laisser ma sœur tranquille, sinon...

La voix s'éloigne, puis se perd dans la friture transatlantique.

Après avoir pris le thé chez la tante Pru, Lisa Maria et Grace décident d'aller se balader dans Hampstead Heath. Grace porte une veste en velours côtelé vert émeraude qui donne du pepsi à ses yeux (comme dirait Candida...)

Dès qu'elles mettent le pied dans cet immense espace vert, Lisa Maria est envahie par un sentiment de paix très inhabituel chez elle.

Ces derniers temps, elle n'a pas beaucoup vu son amie. Grace a commencé par passer des nuits entières, puis des journées entières avec Jack, puis les deux... Elle ne venait à l'appartement que pour chercher quelques affaires.

Au début, Lisa Maria s'est sentie un peu abandonnée, mais en quelques semaines, elle s'est habituée à vivre seule.

Tandis qu'elles font le tour d'un lac, Lisa Maria souffle à Grace :

– Si je te disais que Mme Beeton est furieuse contre toi...

– Tu ne peux pas savoir comme elle me manque ! A propos, Jack veut que je vienne habiter chez lui.

– Tu ne trouves pas que c'est un peu tôt ?

Voilà que je parle comme ma mère... On peut toujours quitter New Sparta, mais New Sparta ne vous quitte jamais !

Elles s'éloignent des bords du lac pour grimper au sommet d'une colline.

– Non, je ne crois pas. Jack a été mon premier petit ami, le tout premier. Je t'en ai déjà parlé, non ?

– Exact. Tu l'as même traité de taré...

– Bon, c'est vrai, je l'ai dit, mais tu sais ce que c'est... Quand on tombe amoureuse pour la première fois et que ça ne marche pas, on a l'impression que le monde s'écroule.

Grace ramasse une petite branche de chêne qu'elle pointe en direction du ciel.

Lisa Maria n'a pas envie de parler d'amour.

– J'imagine, oui.

Grace secoue la branche à laquelle sont attachées quelques feuilles de chêne, puis la jette.

– Sous la façade, il reste le Jack Baker d'avant. C'est-à-dire un mec comme les autres.

– Et où en est-il, côté... drogues ?

– Je contrôle la situation. N'oublie pas que j'ai été chef de classe ! Je sais comment le mettre au pas.

Pauvre Jack !

– Donc tu vas emménager chez lui ?

– Je ne sais pas, je réfléchis. Si tu me parlais un peu de toi, maintenant. Est-ce que tu vois McAllister ?

– Non. Je suppose qu'il est très pris par son livre, tout comme moi.

Elles atteignent le sommet de la colline. Grace lui tape affectueusement sur l'épaule.

– Ne te fais donc pas de souci ! Pendant que j'y pense, j'ai un chèque pour toi... C'est le loyer du mois prochain. Je ne vais quand même pas te laisser t'occuper de cet appartement toute seule.

– Merci.

Lisa Maria serre la ceinture de son trench-coat. Il fait plutôt frisquet, pour un mois de novembre.

– Est-ce que je t'ai dit que Candida a fini par me procurer un permis de travail ? L'article sur Harrods a bien marché et elle veut qu'on se rencontre la semaine prochaine pour parler de nouveaux sujets d'articles. Elle m'a dit qu'elle ne pouvait pas se fier à des gens comme Charlotte Cooper, et que je suis la seule pigiste en qui elle ait confiance.

Grace s'empresse de lui lancer son coude dans les côtes pour la féliciter.

– Je savais que tout se passerait bien.

– Avec un peu de chance, je vais même écrire un papier sur la façon de piquer le petit ami de quelqu'un...

Elle a parlé très vite, en louchant du côté de Grace. Elles éclatent de rire dans un ensemble touchant.

Dès qu'elles reprennent leur souffle, Lisa Maria ajoute :

– Ah, autre chose... Mercy m'a appelée. Ils vont reprendre la publication de ma rubrique dans plusieurs journaux.

– C'est fantastique !

– Et j'ai appris qu'il y avait un nouveau scandale à la mairie. Les types qui voulaient m'intenter un procès font à leur tour l'objet de poursuites.

– Ils se sont fait avoir par leur propre karma, qui, soit dit entre nous, ne devait pas être fameux !

Ou par ma sœur...

Sur ce, Grace lui envoie une nouvelle bourrade.

Tout en frottant son épaule endolorie, Lisa Maria se félicite de n'avoir jamais eu à fréquenter de pensionnat anglais où, de toute évidence, les étudiants apprennent à manifester leur approbation et leur affection en se donnant des coups !

– J'essaie de terminer mon livre. J'ai déjà fini les chapitres sur la Paresse, la Cupidité, l'Envie et la Gourmandise, et j'ai rédigé la moitié des textes sur l'Orgueil et la Luxure.

– Et la Colère ?

– C'est le texte le plus difficile à rédiger. Il me donne du fil à retordre.

Elle remonte le col de son imper pour se protéger du froid.

Au loin, Londres commence à s'illuminer. Quelque part derrière les nuages bas, le soleil doit se coucher. Elles s'arrêtent de marcher pour admirer en silence le ciel gris parcouru de spirales violettes qui brillent un instant avant de disparaître.

En quelques secondes, le ciel a viré au noir.

– Tu pourrais peut-être passer un coup de fil à Trevor ?

Au même moment, une série d'explosions déchire l'air.

Lisa Maria agrippe le bras de Grace. La dernière fois qu'elle a entendu ce genre de bruit, c'est toute une galerie commerciale qui venait de s'écrouler...

Grace lui sourit.

– Ne sois pas bête, ce n'est qu'un feu d'artifice ! Aujourd'hui, c'est *Guy Fawkes'Night*. Tu te souviens de ces gosses près de la station de métro ?

Une bande de gamins trimballant un mannequin en paille les a abordées à Hampstead High Street. Lisa s'en souvient, mais pour elle, ce n'était qu'une de ces bizarreries dont les Anglais ont le secret et qu'elle ne cherche pas à comprendre.

– Je ne vois pas l'intérêt...

– Regarde la ville, là-bas.

Ça et là, on voit s'allumer des petits feux de joie. Puis d'autres leur succèdent. L'air sent la fumée et l'humidité.

– En 1605, Guy Fawkes a essayé de faire sauter le Parlement et le roi. C'était un 5 novembre, une date mémorable...

Lisa Maria ne comprend toujours pas.

– Mais pourquoi *fêtez*-vous ça ? Ça n'a aucun sens.

– Toujours autant que votre 4 Juillet !

– Permetts-moi de ne pas être d'accord...

Elle se sent fin prête à prendre la défense de l'*Independence Day*, si besoin est. C'est alors qu'elle voit ce curieux sourire sur les lèvres de Grace... Pas de doute, elle est en train de se faire chambrer !

– Quand tu essaies de me faire marcher, je ne sais jamais si c'est du lard ou du cochon !

Tandis qu'elles entament la descente de la colline, Grace enfonce le clou.

– C'est bien ce que je te disais dès le début : les Américains n'ont aucun sens de l'humour.

Lisa Maria ne prend même pas la peine de répondre, bien trop occupée à essayer d'accepter l'idée qu'on puisse créer un jour férié pour célébrer dans tout le pays des souvenirs pénibles, fêter l'anarchie et la colère...

Elles se séparent à la station de métro. Grace prend un taxi pour retourner chez Jack, à St. John's Wood.

– Il faut absolument que tu viennes voir la maison qu'il a louée. C'est extraordinaire ! J'aurais bien aimé t'inviter plus tôt, mais... nous avons pas mal de temps à rattraper.

– N'aie pas peur, je comprends. Le principal, c'est que vous soyez heureux.

Elle prend Grace dans ses bras pour lui souhaiter une bonne nuit.

Le trajet en métro jusqu'à Shepherd's Bush lui est devenu si familier qu'elle ne réfléchit même plus pour prendre les correspondances. C'est devenu un automatisme. Tandis que la rame passe de station en station, Lisa Maria prend conscience qu'elle se faisait une fausse idée de Londres. Pour elle, ce n'était qu'une métropole parmi d'autres. Mais elle a découvert une ville pleine de surprises, de secrets et de coïncidences étranges. Et plus elle apprend à la connaître, plus elle semble lui échapper...

C'est comme moi. Juste au moment où j'ai l'impression de bien me connaître, je découvre une autre facette de ma personnalité...

D'où viennent tous ces nouveaux « moi » ? De la nécessité de s'adapter pour survivre ? Elle est venue à Londres en n'écoutant que son cœur pour tomber ensuite dans un gouffre de trahisons et de manipulations en tous genres, presque aussi noires que celles qui ont mené lady Jane à sa perte. Mais à l'inverse de lady Jane, on lui a donné la chance de s'en sortir et elle l'a saisie, même s'il lui a fallu de l'aide.

Je suis une rescapée...

Le métro s'arrête à la station Notting Hill Gate. Une femme assise quelques rangs devant elle se lève et descend du wagon. Tandis qu'elle traverse le quai, Lisa Maria la reconnaît.

Felicity !

Lisa Maria se met à frissonner. Peu importe ce que McAllister lui a dit, elle sait que Felicity a été dans toute cette histoire bien plus qu'une innocente spectatrice. Elle a bel et bien cherché à lui piquer son copain... et son livre.

Tout à coup, de l'autre côté de la vitre, Felicity s'arrête et regarde Lisa Maria droit dans les yeux. Pendant près d'une minute, ses yeux sondent le regard de Lisa Maria à travers la vitre qui paraît soudain dangereusement fine. Puis ils tombent sur le trench-coat...

Les portes du métro se ferment, et Lisa Maria fait un grand sourire à Felicity, qui articule des mots désormais inaudibles.

Tandis que la rame commence à s'ébranler, Lisa Maria fait à Felicity le V de la victoire... en espérant que ses doigts pointent dans la bonne direction.

C'est un de ces petits moments de bonheur tombés du ciel que la vie nous offre, trop rarement hélas. Lisa Maria compte bien les coucher sur papier dès qu'elle rentrera chez elle.

Épilogue

Grace caresse une tête d'élan un peu miteuse appuyée contre une table.

– Regarde-moi ça. C'est chouette, non ?

– Ça pue le moisi. Et d'ailleurs, peux-tu me dire ce qu'un élan fabrique en Angleterre ?

Même dans un marché aux puces en plein air comme celui de Bermondsey, l'odorat délicat de Lisa Maria a repéré l'élan bien avant d'arriver sur le stand.

– Il est en vacances. Ou peut-être est-ce un trophée ramené par des chasseurs de souvenirs... De toute façon, je suis sûre que Jack va adorer.

Grace se tourne vers le vendeur.

– C'est combien ?

Elles font leurs achats de Noël depuis l'ouverture du marché, c'est-à-dire 5 heures du matin. Armée d'une torche (électrique, celle-là), Grace a commencé par explorer la zone est du marché tandis que Lisa Maria se chargeait de la zone ouest avec le sentiment de jouer les Sherlock Holmes à la recherche d'indices.

Qui a bien pu acheter ce support de grille-pain avant qu'il n'atterrisse ici ? Et qui a bien pu avoir une telle envie de se débarrasser de ce portrait de famille ?

Une fois la jonction faite, elles se mettent à patrouiller le long des stands situés sur l'axe nord-sud.

Deux heures se sont écoulées. Le ciel s'est éclairci et la foule est plus dense. Le moral de Lisa Maria commence à faiblir. Elle a mal aux bras à force de trimballer ses sacs pleins de cadeaux, des articles en laiton et en argent faciles à envoyer par la poste.

Elle laisse donc Grace marchander le prix de l'élan en espérant secrètement que le vendeur ne baisse pas ses prix. Rien qu'à l'idée de revenir en bus avec cette horrible odeur de moisi pendant tout le trajet, elle en est malade !

Elle rejoint la file d'attente du snack-bar en libérant ses doigts meurtris par les poignées de ses sacs en plastique. Et elle hume avec délice la bonne odeur de caféine, pas mécontente d'avoir mis son nouveau manteau matelassé, doublé de duvet. De petits flocons de neige commencent à tourner, poussés par le vent. Rien à voir avec les énormes flocons qui n'arrêtent pas de tomber en hiver dans le nord de l'Etat de New York.

Elle ressent ces fameux picotements sur le cuir chevelu, signe qu'on est en train de l'observer. Elle regarde autour d'elle, mais dans le plus pur style britannique, tous les gens détournent les yeux.

Arrivée devant le comptoir, elle se commande un cappuccino.

– Tu peux en demander un second ?

Elle se retourne : c'est McAllister qui lui sourit d'un air timide. Il s'est fait pousser la barbe.

Le barman leur sert deux cappuccinos et elle lui tend un billet de cinq livres. McAllister la remercie et s'empare des deux tasses tandis qu'elle range sa monnaie. Ils se dirigent vers un banc

de bois, un peu plus loin sur le trottoir.

Lisa Maria s'assied, toute contente d'avoir trouvé un endroit pour reposer ses jambes et poser ses paquets. Son cœur bat à cent à l'heure.

Mc Allister lui tend sa tasse et s'assied près d'elle.

– J'ai pris exemple sur toi. Je t'ai suivie.

– Tu m'as *suivie* !

– Je n'ai pas dormi de la nuit.

A en juger les cernes qui soulignent ses yeux, elle le croit volontiers.

Il se frotte les mains.

– J'ai fini mon bouquin ! J'ai fini par comprendre... enfin, dans la mesure du possible, car je ne suis pas une femme. Et ensuite, je t'ai écrit une lettre. Je pensais la glisser sous ta porte pour que tu la trouves tout de suite. Mais avant d'arriver devant chez toi, je t'ai vue sortir de l'immeuble. Je me suis fait du souci, Lisa. Je me demandais où tu pouvais bien aller à cette heure...

– Acheter mes cadeaux de Noël, tout simplement.

Elle plonge le nez dans sa tasse comme si elle essayait d'y lire son avenir.

– Quand j'ai vu que tu avais rendez-vous avec Grace, je me suis senti beaucoup mieux.

Lisa Maria lève la tête et plonge son regard dans les yeux légèrement injectés de sang de McAllister.

– Mais alors, que fais-tu ici ? Pourquoi n'es-tu pas rentré chez toi pour faire ce qui était prévu initialement dans ton planning ?

– Les plannings, ça se modifie. J'ai rencontré Grace à l'autre bout du marché, et elle m'a confié deux ou trois bricoles.

– Comme quoi ?

Ça, on peut compter sur Grace pour se mêler de ce qui ne la regarde pas !

– J'ai appris, par exemple, que Trevor ne comptait pas... Alors j'ai poireauté et je t'ai observée.

Il lui sourit de nouveau. Malgré son regard las, il a l'air aux anges. Il pose sa tasse sur le trottoir.

– J'ai appris à mes dépens que je pouvais être obsédé par deux femmes en même temps, même si l'une d'elles est une reine défunte.

– Je ne comprends pas...

– Tout est écrit dans ma lettre. Bref, j'ai fini par faire mes courses de Noël à mon tour.

Il plonge la main dans la poche de son manteau et en sort une petite boîte bleu foncé. Puis il se lève et s'agenouille un peu gauchement sur le trottoir.

Ce n'est pas vrai, dites-moi que je rêve...

McAllister soulève le couvercle de l'écrin : Lisa Maria découvre alors, posée sur un coussin de satin blanc, une petite bague rose et dorée sertie de perles en forme de pâquerettes. Au centre de

l'une des fleurs, un saphir, et un rubis dans l'autre. Lisa Maria a l'impression que ces deux petites fleurs la regardent avec de grands yeux innocents.

– C'est un bijou de l'époque victorienne. Quand j'ai vu cette bague, j'ai trouvé qu'elle te ressemblait.

Lisa Maria est incapable de parler.

– C'est la bague de l'amitié. Je pense que nous devrions nous donner une nouvelle chance, toi et moi. Et peut-être que, cette fois, ça marchera.

Les yeux rougis de McAllister n'ont jamais été aussi bleus ! Lisa Maria entend des murmures derrière elle : un petit groupe de gens qui faisaient leurs emplettes est en train d'observer la scène. Grace se lève et se mêle aux badauds, en brandissant sa tête d'élan.

La seule chose à laquelle Lisa Maria soit capable de penser en cet instant, c'est la tante Pru évoquant le monde de Barbara Pym... C'est comme si l'on venait de lui fourrer dans les bras un gros lapin blanc. Que va-t-elle bien pouvoir en faire ?

McAllister se penche en avant pour embrasser Lisa Maria, et la foule se met à pousser des hourras et à applaudir. Grace lève la tête d'élan et la fait bouger en avant en signe d'approbation.

Lisa Maria se rassied et reste là sans bouger. Elle se sent bizarre, très bizarre. Et soudain, une larme coule le long de sa joue.

McAllister a l'air abasourdi.

– Tu pleures ?

Elle réussit à articuler :

– Chez les Marino, les femmes ne pleurent jamais.

McAllister, qui tient toujours l'écrin dans sa main, est lui-même au bord des larmes. Autour d'eux, les gens continuent à manifester bruyamment leur joie, chacun levant sa tasse de cappuccino ou de thé pour leur porter un toast.

Difficile à dire s'ils boivent à la santé de ces deux Américains un peu fous, ou s'ils célèbrent la folie universelle de l'amour.

DANS LA MÊME COLLECTION par ordre alphabétique d'auteur

LAUREN BARATZ-LOGSTED	<i>Un très gros mensonge</i>
LAUREN BARATZ-LOGSTED	<i>Dans la peau d'une autre</i>
LAUREN BARATZ-LOGSTED	<i>Un très gros changement</i>
DEBORAH BLUMENTHAL	<i>Big Love</i>
DEBORAH BLUMENTHAL	<i>Mon meilleur ennemi</i>
BETSY BURKE	<i>Lucy, un peu... beaucoup... à la folie</i>
BETSY BURKE	<i>Journal d'une apprentie séductrice</i>
LAURA CALDWELL	<i>People attitude</i>
LAURA CALDWELL	<i>Méfiez-vous de vos vœux...</i>
YVONNE COLLINS & SANDY RIDEOUT	<i>Mariée, moi ?... Jamais !</i>
YVONNE COLLINS & SANDY RIDEOUT	<i>Promotion canapé</i>
LYNDA CURNYN	<i>Confessions d'une ex</i>
LYNDA CURNYN	<i>Opération bague au doigt</i>
LYNDA CURNYN	<i>Cherche prince charmant désespérément</i>
LYNDA CURNYN	<i>Petits meurtres en Bikini</i>
LYNDA CURNYN	<i>Les petits secrets de Carly*****</i>
KYRA DAVIS	<i>Sexe, meurtres et cappuccino</i>
KYRA DAVIS	<i>Crimes, passion et talons aiguilles</i>
KYRA DAVIS	<i>Séduction, meurtres et chocolat noir</i>
KYRA DAVIS	<i>Rupture et conséquences*****</i>
KYRA DAVIS	<i>Coups de foudre, crimes et rouge à lèvres</i>
JODY GEHRMAN	<i>Vent de folie en Californie***</i>
JODY GEHRMAN	<i>Bons baisers de Californie****</i>
KELLY HARTE	<i>Ma rivale et moi</i>
KELLY HARTE	<i>Coup de folie sur la City</i>
SUSAN HUBBARD	<i>Petites confidences entre amies</i>
SUSAN HUBBARD	<i>Miss London emménage</i>
HOLLY JACOBS	<i>Opération Cupidon***</i>
HOLLY JACOBS	<i>Un scénario diabolique****</i>
BRENDA JANOWITZ	<i>Comment j'ai survécu au mariage de mon ex</i>
BRENDA JANOWITZ	<i>Mon fiancé, sa mère et moi</i>
MINDY KLASKY	<i>Comment je suis devenue irrésistible!</i>
COURTNEY LITZ	<i>Ça n'arrive que dans les films !</i>
LIBBY MALIN	<i>Il m'aime... un peu... beaucoup ?</i>
WENDY MARKHAM	<i>Vous avez dit célibataires ?</i>
WENDY MARKHAM	<i>Ex in the City</i>
WENDY MARKHAM	<i>A quand le grand saut ?</i>
WENDY MARKHAM	<i>Moi & mon secret</i>
WENDY MARKHAM	<i>Mon fiancé, mon ex et moi</i>
WENDY MARKHAM	<i>Talons aiguilles et peinture fraîche</i>
LYNN MESSINA	<i>Fashion Victim</i>
LYNN MESSINA	<i>Made in New York</i>
LYNN MESSINA	<i>Héritière malgré moi</i>
SARAH MLYNOWSKI	<i>City Girl</i>
SARAH MLYNOWSKI	<i>Trois filles en folie</i>
SARAH MLYNOWSKI	<i>Télémania</i>
SARAH MLYNOWSKI	<i>Hommes, femmes : mode d'emploi</i>

SARAH MLYNOWSKI	<i>Moi & Moi, Vice Versa</i>
MELANIE MURRAY	<i>Miss Bubbles vole la vedette</i>
MELANIE MURRAY	<i>Un Noël (presque) parfait !**</i>
LEE NICHOLS	<i>Eleanor débarque !</i>
LEE NICHOLS	<i>Un fiancé qui a du chien</i>
LEE NICHOLS	<i>Eleanor s'en mêle !</i>
LEE NICHOLS	<i>Drôle de tandem</i>
TYNE O'CONNELL	<i>Absolutely fantastic</i>
TYNE O'CONNELL	<i>Lola et ses ex</i>
ERICA ORLOFF	<i>Diva attitude*</i>
ARIELLA PAPA	<i>Manhattan et moi</i>
ARIELLA PAPA	<i>Pas de répit pour Rebecca*****</i>
ARIELLA PAPA	<i>Au secours, ma meilleure amie est enceinte !</i>
LEIGH RIKER	<i>Ce que veulent les filles...</i>
WENDY ROBERTS	<i>Crimes et cocktails en série</i>
JACKIE ROSE	<i>Au secours, il m'aime !</i>
JACKIE ROSE	<i>Comment j'ai trouvé le prince charmant...</i>
ALLISON RUSHBY	<i>Apprentie fermière</i>
ALLISON RUSHBY	<i>Je hais la Saint-Valentin</i>
MELISSA SENATE	<i>Célibataire à New York</i>
MELISSA SENATE	<i>Trois sœurs à New York</i>
MELISSA SENATE	<i>J-30</i>
MELISSA SENATE	<i>4 amis à Manhattan</i>
MELISSA SENATE	<i>La revanche d'une brune</i>
MELISSA SENATE	<i>Quinze questions à se poser avant de l'épouser*****</i>
MELISSA SENATE	<i>Miss Yorkville*****</i>
POONAM SHARMA	<i>Bientôt 30 ans, toujours célibataire !</i>
JANE SIGALOFF	<i>Lizzie dans tous ses états</i>
JANE SIGALOFF	<i>Personnel et Confidentiel</i>
JANE SIGALOFF	<i>Pour le meilleur et pour le pire !</i>
JANE SIGALOFF	<i>Telle mère, telle fille</i>
JANE SIGALOFF	<i>Chassé-croisé à Notting Hill</i>
JANE SIGALOFF	<i>Mister Mariage*****</i>
JANE SIGALOFF	<i>Toute la vérité*****</i>
P. JACQUELINE DE SOIGNÉE	<i>Princesse attitude*</i>
JENNIFER STURMAN	<i>Le pacte</i>
JENNIFER STURMAN	<i>Miss Malchance mène l'enquête</i>
JENNIFER STURMAN	<i>Micmacs à Manhattan</i>
JENNIFER STURMAN	<i>Mystère à San Francisco</i>
KAREN TEMPLETON	<i>Moi, l'amour et autres catastrophes</i>
CATHY YARDLEY	<i>Aller simple pour Los Angeles</i>

* titres réunis dans un volume double

** titres réunis dans un volume double

*** titres réunis dans un volume double

**** titres réunis dans un volume double

***** titres réunis dans un volume double

***** titres réunis dans un volume de cinq nouvelles : *Cinq citadines branchées*